Empsael et Zoraïde, ou, Les Blancs esclaves des Noirs à Maroc

Jacques Henri Bernardin de Saint-Pierre

LU AVEC LIREGRATUITEMENT.COM

Livre libre de droits, lisible gratuitement en ligne et en quinze minutes par jour.

INTRODUCTION

I. UEmpsael d'Aimé Martin. — II. Le véi'itable texte d'Empsael et Zoraïde, — III. Intérêt de ce drame.

Voici la première édition d'un drame inconnu et inédit de Bernardin de Saint-Pierre, inédit malgré la publication apocryphe qu'Aimé Martin en a faite dans les Œuvres posthumes de son maître. J'ai déjà montré ailleurs (1) le faux qu'a commis Martin en donnant pour des œuvres authentiques de Bernardin un étrange amalgame des papiers du maître et des paperasses de son outrecuidant disciple. J'ai prouvé en particulier que les Harmonies de la Nature connues jusqu'ici n'étaient que de l'Aimé Martin.

(1) Bernardin de Saint-Pierre, d'après ses tnanuso'its, à la Société française d"imprimerie et de librairie.

Aujourd'hui j'apporte nu uouveau document à l'appui de cette thèse : c'est le texte d'un drame philosophique que Bernardin avait écrit au moment où il était en proie à sa lièvre antireligieuse, et qu'Aimé Martin a transformé en une sorte de pastorale douceâtre. Dans r.4(7'5 de l'éditeur, mis en tête de la Pierre d' Abraham, et qui contient presque autant d'erreurs que de mots, Martin a prétendu ceci : « Empsael et la Pierre d'Abraham étaient destinés à faire partie des Harmonies de la Nature. Bernardin de Saint-Pierre aimait à introduire des dialogues dans ses ouvrages. On ne peut qu'applaudir à cette manière de représenter

au vif les personnages d'une histoire, en les mettant, pour ainsi dire, en présence du lecteur. Les anciens olFrent de nombreux et d'heureux exemples de l'emploi du dialogue dans les sujets philosophiques ; mais Bernardin de Saint-Pierre a donné à cette méthode une nouvelle extension, en la transportant, des sujets philosophiques, dans les romans » (1). Imposture que tout cela : Bernardin de Saint-Pierre avait coriiposé bel et bien un drame. Martin a supprimé la division en actes et en scènes; il a

(1) Œuvres posthumes, p. 579.

réuni les fragments de dialogues qu'il a conservés, avec des raccords de sa façon. Il a pris à l'acte III, scène ii, le long récit fait par Empsael à Zoraïde, et Ta transformé en une sorte d'entrée en matière, mettant à la troisième personne la narration qu'Empsael faisait directement. Enfin, délit infiniment plus grave, il n'a conservé de l'original que les passages doux et incolores. Puis il a publié ce résidu, qui n'est vraiment plus que de l'Aimé Martin, en nous disant: voilà du Bernardin de Saint-Pierre. Dans cette transformation radicale de l'œuvre authentique, on remarque d'abord des corrections de goût, c'est-à-dire que tout ce qui pouvait choquer un goût médiocre, épris de correction plate, a été soigneusement corrigé par ce magister. Quand Empsael, au comble de la fureur, crie à Dom Ozorio : « je vais te faire écorcher vif. Ta peau, suspendue sur le cap d'Aguer, cette vedette de l'Atlas, effrayera à jamais les Européens qui passent à sa vue pour faire les malheurs de l'Afrique » (1), Martin trouve qu'Empsael

dépasse toute mesure, et met simplement: « ta tête, suspendue, etc. » (2).

(1) Manuscrit XLYl. f« 43.

(2) Œuvres posthumes, p. 577, col. 2.

Et voilà le décorum classique sauvegardé.

Martin trouve aussi que son vieux maître manque aux lois de la décence. Bernardin n'at-il pas eu l'audace de montrer Achmet proposant à Empsael de transformer un jeune esclave en soprano? « Vous pourrez le mettre au sérail, ou en faire un musicien comme ceux de Naples, etc. » (1). Onchercherait vainement ce passage dans l'édition Martin (2).

Ailleurs, le juif portugais Jacob avait le front de dire au père Jeronimo, dans le texte authentique : <(vous savez qu'on ne réussit partout que par les femmes » (3) . Dans Martin il s'exprime avec plus de réserve, par respect pour son interlocuteur, probablement : « vous savez ce que c'est que la Cour » (4) .

Tout ce qui, dans Tccuvre de Bernardin, effleurait ou abordait de front les questions religieuses, a été revu par Martin, et soigneusement expurgé. Qui se douterait, eu lisant cette idylle fade, qu'elle est la réduction d'un drame de combat ?

Si quelqu'une de ces audacieuses polémiques

(1) Manuscrit XLVI, f« 17.

(2) Œuvres posthumes , p. 559, col. 2.

(3) Manuscrit XLVI, f» 37.

(4) Œuvres posthumes, p. 55(i, col. 2.

trouve grâce devant Martin à cause de sa valeur artistique, c'est à condition de subir une opération qui détruit à la fois la malignité du poison et tout l'intérêt de la scène. Le catholique Ozorio, après une discussion théologique avec son nègre Almiri, se convertit à la religion de la nature, et renonce un moment à une doctrine qui rend la mort effrayante. Aimé Martin conserve la tirade, qui lui semble bien venue (1) , mais il en corrige l'hétérodoxie, en ajoutant de sa grâce, après ces mots où le catholicisme d 'Ozorio sombre dans le doute, « oui, tu as raison, mon iils, il ne faut pas craindre la mort », cette ligne qui ramène la crise d'impiété d'Ozorio à l'orthodoxie : « la religion même nous Capprend , et elle est d'accord avec la nature », ce qui, du reste, est d'un médiocre théologien (2).

Quelquefois, cest un seul mot qui est changé, et toute une tirade change de sens : à l'acte I, scène vi, figure un monologue d'Ozorio, reprochant aux « ministres de Dieu » leur connivence avec les forfaits sociaux. Martin biffe ministres de Dieu, il met à la place : les

(1) Pages 568-569.

(2) Page 569, col. 1.

/lonimes (1), et le couplet antireligieux crOzorio. tout vibrant des rancunes personnelles de Bernardin contre les éducateurs de son

enfance, devient une déclamation plate contre l'ambition humaine.

Toutes ces modifications ont été faites avec nne légèreté, une inattention qui ajoutent encore à la maladresse de la besogne accomplie par Martin. Là où Bernardin avait écrit, dans une apostrophe d'Empsael à Zoraïde, u je ne peux voir la douleur agiter sur ton visni(e les traits de l'innocence » (2i, Martin imprime: « je ne peux voir la douleur empreinte sur ton rwage » (3). C'est, dira-t-on, une faute d'impression ? Soit î Mais voici, dans un raccord, une inadvertance qui vient de l'éditeur, et non du prote : à la page 349 Zoraïde aperçoit le monument funèbre de Donna Mentia : « à l'aspect du tombeau d'une femme qui avait fait tant de bien à ses esclaves, elle se souvint du vieil Ozorio et de son nègre » ; ce qui ne l'empêche pas, à la page suivante, de dire : « Quel est ce petit tombeau couvert de cyprès et surmonté d'une croix ? » Il est impossible d'être

(1| Page 540, col. 2.

(2) Manuscrit XLVI, f» 43.

(3) Œuvres posthumes, p. 577. col. 2.

plus négligent : cet éditeur, plus traître qu'un traducteur, a, de toutes façons, défiguré l'œuvre qu'il prétendait exhumer.

C'est surtout par suppressions que procède Martin, coupant les mots, les phrases, les tirades, les scènes qui ne lui paraissent

pas assez orthodoxes, par exemple, une discussion entre Zoraïde qui prêche la charité envers tous les hommes, quels que soient leur pays et leur religion, le juif Jacoh qui ne veut pas secourir les chrétiens, le père Jeronimo qui ne consent à racheter que les catholiques, et encore ceux d'Italie seulement : on constate la disparition de tout ce long passage dans la partie de la scène conservée par Martin (1).

En somme l'œuvre de Bernardin a été mise au pillage. Pour établir précisément les méfaits d'Aimé Martin, j'énumérerai simplement les scènes qui ont été biffées par lui.

Le début du drame a moins souffert que le reste : pourtant Martin a rayé tout l'avantpropos, la liste des personnages, l'indication du décor, la dispute entre Januario et Williams.

Dans le second acte sont supprimées la

(1) Page 547. col. 1.

scène ii enlre le père Jeronimo et le quaker Bénezet, toute la fin^de la scène v, les scènes M, VII, VIII et IX, où Ton voit le père Jeronimo se débattre enlre le morabite Balabou et le juif Jacob ; dans la scène x, toute la discussion entre le père Jeronimo et Zoraïde, sur la charité, disparaît.

A Tacle III, ouLre un certain nombre de suppressions portant sur les jeux de scène, les indications de décor, la couleur locale, Martin escamote toute une partie du récit d'Empsael pour en faire l'exposition de sa pastorale.

A l'acte IV, Martin raye la fin de la scène i, les scènes ii et ix.

Enfin l'acte \ est privé de son dénoùment, c'est-à-dire de la iin de la scène vi, des scènes VII et VIII et des couplets de la fin.

En résumé, Aimé Martin a supprimé à peu près le quart du manuscrit original, et il a dénaturé une notable partie du reste. Pour restaurer une œuvre aussi défigurée, j'ai cru qu'il ne suffisait pas de publier dans une revue scientifique les passages restés inédits, avec l'indication des endroits où il fallait les intercaler dans Touvrage imprimé par Martin. Pas un lecteur sur cent n'aurait eu le courasje de faire

lui-même le travail de raccord en collationnant les deux textes. Une pareille besogne ne suffirait pas du reste pour prendre une connaissance intégrale de Tœuvre de Bernardin, car, en dehors des scènes supprimées en bloc, une infinité de détails ont été modifiés par Martin. Un simple relevé de toutes ces variantes n'eût donné qu'un document illisible et insignifiant. J'ai donc préféré reproduire dans cette édition-ci, sans différence typographique, tout le manuscrit original de Bernardin, même les parties déjà publiées par Aimé Martin. Je n'ai pas voulu embarrasser IVcil du lecteur par un appareil de notes, renvois, variantes, guillemets, etc. Après tout, il s'agitmoins de faire apprécier l'étendue de la faute littéraire commise par Martin, que la valeur de l'œuvre originale de Bernardin.

J'ai pu reconstituer ce texte authentique à l'aide des différents manuscrits de la Bibliothèque du Havre qui en contiennent les fragments dispersés (1).

(1) M. Maillard, maire du Havre, enm'autorisant à emprunter ces précieux documents à la bibliothèque de la ville, m'a mis à même de faire ce travail, assez minutieux, avec l'attention nécessaire : je lui offre ici tous mes remerciements.

XVI EMPSAEL ET ZORAIDE

Bernardin a longtemps et souvent retouché son plan. La première ébauche semble avoir été faite à TIle-de-France, ou à l'occasion de son Voi/a<^e à V Ile-de-France. On trouve en effet, dans les fragments inédits de ce Voyage, un « dialogue entre un halnlant de Saint-Domingue pris en esclave et un marabout » ; Bernardin ajoute un nota-hene pour lui-même :

« je voudrais bien leur opposer un Algérien. » Et en effet, il met aux prises un missionnaire avec un Africain, discutant sur la légitimité de Tesclavagedes blancs en Afrique. Puislidée première se transforme : sur la même page, Bernardin écrit : « ceci peut commencer autre- ((ment : le noir d'Amérique, l'habitant de « Saint-Domingue, et Mahomet Bey :

« mon habitation, et j'allais faire un cliarge- ((ment de noirs sur la côte de Guinée, lorsque « vos vaisseaux nous ont surpris, et, contre la <(foi des traités, m'ont amené en esclavage.

l'algérien.

« Ecoute, infidèle, tu faisais la traite des « esclaves, et tu te plains d'être tombé dans « l'esclavage » (1).

Dans une nouvelle reprise de la même idée, le drame définitif apparaît, avec presque toutes les complications de son intrigue. L'habitant a gardé avec lui un noir qu'il aime comme son fils, Joseph. Tous deux sont amenés devant Mahomet bey, ministre du Roi de Maroc ; une de ses femmes, Fatime, grecque d'Asie, plaide en vain la cause des deux esclaves, quand tout à coup Mahomet bey reconnaît, dans le noir Joseph, son frère Otiti: ému par cette rencontre, vaincu par les supplications de Fatime, il rend la liberté à ses esclaves, et la comédie finit par une fête où l'on exécute les danses de toutes les nations (2).

(1) Manuscrit LXXXII, f» 61.

(2) Manuscrit LXXXII, f°» (32-63.

WIIl KMl'SAKL ET ZOKAÏDE

C'est déjà, on le voil, lidée mère du drame que je publie aujourd'hui. Seulement Bernardin veut, à ce moment-là, le joindre au Voyage à i' Ile-de-France, et il imagine de le coudre à l'épisode suivant, inlilulé /^'.<f tombeaux : c'est le récit des aventures d'un voyageur philosophe, d'un quaker qui visite le Maroc, monté sur un àne ; au cours de ses pérégrinations il arrive dans un village singulier où, près de tombeaux anciens, une colline rocheuse a été creusée en forme de théâtre : les Berbères s'y rassemblent solennellement pour jouer une pièce qui célèbre les aventures d'Empsael et de Zoraïde : ces deux bienfaiteurs du pays ont donné jadis la liberté aux ancêtres des spectateurs ; l'un d'eux commence à raconter au quaker cette légende : « mais, seigneur, dit le Berebère en s'interrompant, il n'est pas besoin de vous en dire davantage, la pièce va commencer » (1).

La représentation terminée, une fête de nuit commence, avec lampions, etc. Tout le peuple s'approche des tombeaux, les couvre de fleurs, et chante une sorte de poëme lyrique à strophes alternées :

(1) Manuscrit CI, f 20.

INTRODUCTION XIX

Image de la divinité,

L'homme est roi sur la terre ;

Attenter à sa liberté,

Au ciel c'est déclarer la guerre.

Nous sommes libres par vos bienfaits ;

Vivez, vivez à jamais.

Enfin les spectateurs dansent des rondes, les uns « sous les arbres, à la lumière des flambeaux, d'autres sur les pelouses, à la clarté de la lune ; et on entendait au fond des vallons et au loin : Vivez à jamais. Le voyageur ne put retenir ses larmes ; il dit : — Voilà la première fête politique oîi j'ai vu de la religion, et la première fête religieuse oii j'ai vu de la gaîté 1 Rien n'est si doux que la joie du peuple » (1). Cette cérémonie, inspirée visiblement par les premières fêtes civiques de la Révolution, se termine de la façon du monde la plus « sensible ». Le bon Berebère du début présente au voyageur du couscoussou, des œufs d'autruche et un flacon de vin de palmier. Touché de cette réception et de tout ce

qu'il a vu, le voyageur part en promettant à ses hôtes de leur rapporter, à son prochain passage, des plants de café (2).

(1) Manuscrit CVIII, 1° !«).

(3) Manuscrit CI, f 28.

XX KMPSAEL Kï ZOHAIDE

Enfin le drame, se développanl toujours, se détache du cadre où Bernardin l'avait d'abord placé. Les manuscrits nous en présentent trois rédactions. La première, probablement, se trouve an manuscrit CI, folios 1-16, elle ne comprend que treize scènes. Il n'y a pas encore là de grandes péripéties: ce n'est qu'une esquisse, mais qui contient de jolies choses, par exemple la scène première, monologue d'une esclave italienne, transportée par Bernardin dans sa pièce définitive (1).

La seconde en date, déjà divisée en actes, figure au manuscrit GXH'. Ce n'est encore qu'une ébauche, car cette copie, très lisible au début, n'est plus à la tin qu'un brouillon fortement raturé. Le principal personnage s'appelle encore Mahomet Bey, mais déjà ce nom est biffé sur le manuscrit et remplacé par Empsael.

Le texte définitif figure presque en entier au manuscrit XLVI. Les quelques pages qui manquent à ce dossier se retrouvent aux manuscrits CI et XCIII. C'est sur cette copie qu'Aimé, Martin a fait imprimer son Empsael, car on y retrouve les siraes habituels aux prêtes, les coups de plume et de crayon par

(1) Pactes «MOflc cette édition.

lesquels Martin a indiqué les passages h supprimer, enfin les raccords qu'il a écrits luimême.

Je ne répéterai pas ici ce que j'ai déjà dit autre part (1) de la valeur littéraire de ce drame. Voici uniquement les nouvelles remarques qu'une seconde lecture du manuscrit m'a inspirées :

Plus on étudie Enij)sael et Zaraïdc, plus on voit combien l'auteur était soumis à l'influence de la littérature anglaise. Shakespeare est son modèle et son dieu. L'antithèse shakespearienne apparaît dans ce mot de l'esclave anglaise sur Almiri : « ce bon noir a une àine blanche. » Bernardin ne se contente pas d'imiter Shakespeare, il le traduit. Quand Almiri nous dit: « mourir, c'est dormir », il ne fait que répéter le mot d'Hamlet: to die, ta sleep. Les personnages eux-mêmes rappellent les héros du Marchand de Venise ou cVOthello. En voyant le juif Jacob tirer des balances de sa poche, nous songeons à Shylock. Achmel,

(1) Cf. mon Bernardin de Saint-Pierre, d'après ses manuscrits, Ch. XYII.

excitant Kmpsael contre Zoraïde, c'est Jago attisant la jalousie du More : Zoraïde est presque une sd'ur de Desdémone, Empsael surtout ressemble fort à Othello.

Mais les personnages de Bernardin ne sont pas purement shakespeariens. Ils sont plus vivants, plus intéressants que les héros des adaptations de Dncis, parce que Bernardin, pour les former, n'a pas seulement puisé dans ses lectures, mais encore dans ses

observations directes sur la réalité. Zoraïde n'est pas simplement la réplique de Desdémone, c'est une huguenote et une « femme sensible ». Empsael lui aussi est « sensible ». Il imagine de faire construire, comme maison de campagne, une chaumière extérieurement semblable à la cabane où il est né. Gommé tant d'hommes « sensibles » du XVIIP siècle, c'est un esprit fort, ou tout au moins un théiste : « dans nos pays libres, dit-il, chaque homme à son gré se figure son Dieu. Partout où sa faible raison entrevoit rintelligence suprême, dans im oiseau, dans un arbre, dans un rocher, elle s'y repose, et en adore l'image. »

Les personnages de ce drame ne sont pas seulement animés des passions du siècle, ils

sont suHoiil vivants de la vie même de l'anteur. Lorsqu'on connaît un peu en détail la biographie de Bernardin et Thistoire de ses œuvres, on est frappé de voir tout ce qu'il a mis de lui-même et de ses autres livres dans cet ouvrage. Quand, à la scène vi de l'acte I, Ozorio s'écrie : « ma religion, dont j'ai effrayé des malheureux dans les jours de ma tyrannie, m'épouvante à mon tour dans ceux de ma détresse », cela nous rappelle un des passages les plus dramatiques et les plus antireligieux de V Amazone : la mort de l'évêque.

Du reste Bernardin introduit de préférence dans la trame de son intrigue les événements de sa vie propre et ses souvenirs personnels. A l'acte III, scène ii, Bénezet dit : « O chère solitude ! Ce n'est que dans ton sein que l'âme jouit de la paix du ciel. » Ber-

nardin de Saint- Pierre prête là à son quaker un mot qu'il a lu lui-même dans les couloirs de la (Grande Trappe : o hcata solitudo ! o sola bccilitudo !

Margueritte et Petrouwna personnifient ses souvenirs de Hf)llande et de Bussie. Son amour pour la tourterelle, son oiseau préféré, celui dont il avait fait cadeau à son ami Jehannin de Boisbriand, reparaît à la scène m et à la scène

XXIV EMPSAEL KT ZORAIDE

IV de l'acte premier. Les Irails de ses amis lui ont servi également à animer les silhouettes de quelques personnages. Zoraïde, par plus d'une nuance de son esprit, fait songera Mademoiselle de Lespinasse. Il n'est pas jusqu'au portrait du peintre que l'on ne retrouve dans la figure du quaker : Bénezet est véritablement calqué sur Bernardin lui-même.

Sans doute ce serait pour un drame une étrange cause de faiblesse, si l'auteur ne savait pas sortir de lui-même, s'élever au-dessus de ses propres idées, et prêter à ses héros d'autres passions, d'autres sentiments que les siens. Mais Bernardin évite ce défaut. Il sait par exemple, une ou deux fois au moins, prêter des raisonnements serrés et vigoureux à un de ses personnages dont il n'aime ni le caractère ni les idées : le père Jeronimo, qui est sa bête noire, défend avec force une thèse que Bernardin de Saint-Pierre trouve mauvaise. Ce désintéressement de lauleur, pour momentané qu'il soit, est à noter.

L'intrigue elle-même, si elle s'attarde quelquefois à des discussions théologiques plutôt faibles, est habilement menée par endroits. L'entrée d'Empsael, à la scène ii de l'acte III,

au milieu de la forêt, des ruines, et des frayeurs superstitieuses des femmes groupées autour du tombeau de Domia Mentia, est un coup de théâtre bien préparé.

Ces quelques beautés ne suffisent pas assurément pour nous permettre de reconnaître à Bernardin la plénitude du don théâtral. Le drame lui réussit moins bien que Tidylle. Et pourtant on peut se demander &i le drame à' Empsael et Zoraïdc, bien joué au Théâtre Français, n'aurait pas réussi ; Talma eût été superbe dans Empsael ; quelques coupures, reconnues indispensables « aux chandelles », eussent condensé rintérét. Cet intérêt est dilué dans Empsael et Zo/'<^/V/<:'. Cependant il y a là souvent des scènes qui frappent, et des mots qui franchissent la rampe. Balabou dit à Bénezet: « Comment peux-tu adorer un Dieu dans ta vie errante? Tu ne fréquentes ni église, ni synagogue, ni mosquée. Où est ton temple, ton livre de la loi, tes sacrifices, ton autel et ton prêtre? » Et Bénezet répond: « Mon ami, mon temple est celui de la nature. Sa voûte est le ciel; sa lampe, le soleil; son livre de la loi, Famour de Dieu et des hommes; et son autel, mon cœur, dont

\.\V[LMI'SAKL KT ZOKAIDE

Dieu même est le pontife. » Cela ne fail-il pas penser au dialogue de Hugo et de Hermann ?

L'ombre venait, le soir tombait, calme et terrible. Hermann me dit : quelle est ta foi, quelle est ta bible?...

Si tu n'es pas une âme en l'abime engloutie. Quel est donc ton ciboire et ton eucharistie ?

Quelle est donc la source où tu bois ? — Je me taisais; il dit: — Songeur qui civilises, Pourquoi ne vas-tu pas prier dans les églises ? —

Nous marchions tous deux dans les bois,

Et je lui dis : — Je prie. — Hermann dit : — Dans quel

[temple ? etc. (1).

La valeur littéraire de ce drame me semble donc considérable, et plus grande que sa valeur dramatique. Tout en reproduisant fidèlement le manuscrit original, je n'ai pas poussé le scrupule jusqu'à l'excès, je n'ai suivi ni la ponctuation, insuffisante et capricieuse, ni surtout l'orthographe de Bernardin ; quoiqu'elle soit correcte dans l'ensemble, elle présente nombre de singularités : je n'aurais pu les imprimer sans les faire suivre de ce sic qui à la longue agace le lecteur. Bernardin, par exemple, met quand pour quant, près de pour prêta;

(1) Contemplations, t. II. p. 'M^ : Religio.

il écrit: touttes les riches êtofes (1), en contemporain d'une ëj3oque qui n'avait pas le fétichisme de l'orlhographe pour les noms communs ni même pour les noms propres ; il met tantôt Roza Aiha, et tantôt Rasa Alba, Hacmet ou Achmet, etc. Je n'ai pas cru que ces vétilles, passionnantes pour les philologues, eussent le moindre intérêt pour les lettrés.

Au contraire les questions de style intéressent tout le monde. Le manuscrit XLVI témoigne à chaque instant des scrupules infinis de l'écrivain. Ainsi, au folio 21, nous voyons que Bernardin a hésité longtemps entre ces deux formules, « voici la tour de Ga^sar », et « voici la tour du diable », il les biffe cinq fois alternativement ; il est difficile de pousser plus loin le scrupule pour une nuance en somme insignifiante.

Il avait eu le temps du reste de limer son style, car ce drame, projeté à l'Ile-de-France, ou à son retour à Paris, au moment où il fait la connaissance de J.-J. Rousseau, vers 1771, est mis sur le chantier dès 1775. En effet, une des autobiographies inédites de Bernardin nous donne le renseignement suivant : <(Après avoir

(I) Manuscrit XLVI, f» 5.

renoncé à la sociélë des philosophes, Bernardin de Saint-Pierre se fit nne solitude au milieu de Paris, et se livra à Tétude de la nature. C'est là (juil composa le drame à' E/npsael dans l'intention de l'ajouter au Voi/dge à l Ile-de- France. Ce drame, disait-il, est composé contre les règles du théâtre, mais il est conforme aux lois de la nature » (Ij.

Il était surtout contraire aux règlements de police de l'ancien régime. Bernardin ne pouvait songer à faire représenter les mésaventures du père Jéronimo que sous la Révolution, au moment où elle permit sur la scène le costume ecclésiastique. Ce fut en 1797 qu'il voulut publier cette pièce ; dans un prospectus écrit à cette date pour une nouvelle édition du Voi/a^e à r Ile-de-France, il annonça que le volume comprendrait, outre YEloge de mon ami, « un sujet bien touchant, s'il eut été traité par une

autre plume que la mienne. C'est un drame en cinq actes, en prose, dont la scène est en Afrique. Le principal personnage est un nègre appelé Empsael, qui fut premier ministre de Moeli Ismael, empereur de Maroc. On sait que les noirs sont tout puissants

(1) Manuscrit GXIX, f» :36.

dans cet empire. Ayant montré dans mon Voyage un noir sous l'esclavage des Européens, j'ai cru convenable de présenter à leur tour les Européens sous l'esclavage des noirs, afin de mieux nous convaincre de notre injustice à leur égard, et de la réaction d'une Providence. Eorcé de suspendre mes longues éludes sur les éléments de la morale publique, je tacherai d'en présenter au moins quelques résultats, et je me consolerai du contretemps que j'ai éprouvé, si mon ouvrage est encore utile à la patrie et à l'humanité » (1).

Cette édition du Voj/agc étant restée à l'état de projet, Bernardin ne crut pas expédient de lancer son drame isolément. Il se contenta d'en faire des lectures dans l'intimité, ainsi que nous l'apprend une lettre de Robin, commissaire en chef de la poudrerie d'Essonne. Cet ami de Bernardin, ce fanatique de Jean-Jacques, avait accordé une place à Rousseau dans une sorte de petit panthéon élevé dans son jardin; le 26 ventôse an VIII (18 mars 1800], Robin écrit à Bernardin de Saint- Pierre: ((Vous nous avez lu votre drame de Zoraïde le jour de l'inauguration de J.-J. dans

(1) Manuscrit L, i° 'i.

l'Elizée, Ce poème inléressanl a puissamment contribué aux jouissances que nous avons goûtées dans cette journée Nous en entendrons

une seconde lecture avec le plus grand plaisir » (1).

Je ne sais si les lecteurs de 1904 partageront l'enthousiasme des auditeurs de 1800: peutêtre une seule lecture leur paraîtra suffisante. A coup sûr ils ont maintenant sous les yeux non plus lidylle alfadie d'Aimé Martin, mais le drame où Bernardin avait mis sa philosophie, ses colères, ses rancunes, et sa façon de comprendre le théâtre.

Langrune-sur-Mer, 8 septeml^re 1904.

(1) Manuscrit GXXXIX, f» 48.

J'ai cru que rien n'était plus propre à l'aire sentir la faiblesse des raisons dont les habitants blancs de nos îles de TAmérique justilient l'esclavag-e des noirs (juen mettant ces mêmes raisons dans la bouche d un noir de la côte de barbarie à l'ég-ard de quekpie habitant de nos îles tombé luimême dans resclavaj>e en Afrique. La chose est d'autant plus aisée à supposer cjue les noirs sont tout puissants dans l'empire du Maroc et que les blancs ([ui y sont leurs esclaves sont des Européens qui, pour la plupart, allaient en Guinée ou aux îles Antilles contribuer aux malheurs des noirs, ((Attends-toi, dit un proverbe arabe, à recevoir d'un homme ce que tu as fait à un autre homme. » Il y a une providence qui fait réagir de même les injustices des nations.

Voici un drame propre à mettre cette importante

vérité dans tout sou jour. Pour en donner lintelli- ^ence, il est à propos de joindre ici quelques notions préliminaires sur 1 Ktat de Fez, de Maroc, la politique de ses souverains, le pouvoir des noirs dans leur empire, et sur quelques personnag-es de ce drame .

L'empire de Fez et de Maroc, le plus puissant de l'Afrique, forme aujourd'hui ce que les anciens appelaient Mauritanie Tingitane, de ïingi ou Tanger, capitale d'une de ses provinces. Il s'étend le long- de l'Océan, depuis la Méditerranée jusqu'au Zara et à la Nigritie, ce qui fait prendre à l'Empereur de Maroc le titre de Seigneur de Guinée, et même celui d'Empereur de l'Afrique, k cause de la vaste étendue de ses Etats. Quoi qu'ils portent l'ancien nom de Barbarie, il ne faut pas croire qu'ils soient barbares. Les Arabes y ont apporté les sciences, les arts et la religion. Ce sont d'eux que sont descendus les Maures qui l'habitent aujourd'hui, Marmol et Dapper font une magnifique description de Maroc et de Fez. Maroc renferme un grand nombre de mosquées magnifiques, dont 1 une entre autres fut bâtie par Jacob Almanzor qui lenvironna

de murailles de cinquante coudées de haut, et l'orna de colonnes superl^es qu'il enleva d'Espag-ne avec quantité de richesses et d'esclaves. Il y a de plus beaucoup de bains publics, de collèo^es et de fondations relig-ieuses. Fez est encore plus magnifique. Il est divisé en deux villes, la vieille et la nouvelle, dont chacune renferme plus de sept cents mosquées, la plupart bâties en marbre. Il y a beaucoup de collèg-es où l'on enseig-ne la philosophie d'Aristote, suivant ce que m'en a dit un voyageur instruit qui y a demeuré long-temps. La plupart des médecins turcs et

juifs viennent y étudie'" la médecine des Arabes ainsi que leur philosophie.

Quant au caractère des Empereurs de Maroc, Marmol, dans \ Histoire do leurs révolutions, dit que plusieurs d'entre eux étaient noirs et qu'ils ont régné avec la plus grande sagesse. Celui sous le règ-ne duquel j'ai placé l'événement qui fait le sujet de mon drame, s'appelait Muley Ismaël. Il était fils de Muley Arscid, dont le père était roi de Tafilet, qui lavait eu d'une négi'esse, et qui le préféra, pour la succession au trône, à ses autres enfants, quoique nés de femmes blanches. Muley Arscid

jiistilia le ch(»ix de son pèiv, car il réunit en sa personne les royaumes de Fez, de Maroc et de Tafilet, qu'il conquit par les armes et la]olitique. Rofréjus (1), capitaine marseillais, député en 1666 par Louis XIV auprès de ce monarcjue mulâtre, en parla avec tant délog-es, qu'il ne peut trouver au monde personne à qui le conq)arei' (ju à Louis XH' luimême. 11 fut cependant surpassé par son tils Muley Ismaël, né comme son père dune femme noire. Muley Ismaël acheva les conquêtes que son frère avaient commencées. C'est de lui dont parle le chevalier Temple dans son Jardin (VEpicurc, qu il écrivait en 1685 au sujet des grands hommes qui avaient aimé la vie champêtre. Après avoir fait mention de Scipion. de Lucullus, d'Auguste... il ajoute : ((et le roi de Maroc d aujourd'hui, après avoir triomphé de tousses compétiteurs, voit couler doucement ses jours dans une maison de campag-ne où il donne ses audiences dans un petit bois d'orang'es et parmi l'agréable murmure des eaux. » Ce prince, plus que mulâtre, eut le même goût

(1) Pioland Fréjus (Mss. ci. f. 1).

pour les femmes noires et la même politique que son père et son g-rand-père. Il préféra également pour lui succéder Muley Hamet Dahebby, né d'une négresse, à son frère Muley Abdemelec. né d'une femme blanche. Il mourut en 1727, âgé de 93 ans, après en avoir régné 60. Le capitaine anglais Braitlnvaite, qui accompagna en 1727 et 1728 Mr. Russel, ambassadeur d'Angleterre à Maroc, a donné l'histoire des révolutions de cet empire pendant ces deux années. Il y rapporte que les noirs y jouissaient du plus grand crédit. « A présent, dit-il, les nègres sont les grands cavaliers de cette partie de la Barbarie. L'Empereur leur confie la garde de ses richesses, de sa j^ersonne et de ses femmes. Ce fut le dernier empereur de Maroc, Muley Ismaël, qui commença à les rendre si puissants. La mère de ce prince était négresse, et comme il tirait son origine et sa naissance des parties méridionales de l'empire, il ne crut pas devoir se lier à ses sujets du Nord qui étaient blancs. Sa politique était bien entendue et son successeur la suit par les mêmes motifs. »

Muley Ismaël avait eu pour principal ministre

un noir appelé Empsael (juil recommanda en mourant à son successeur. Mais Empsael ne trouva pas dans Muley Hamet Dahebby les grandes qualités de son père. L'histoire des troubles qui ag-itèrent cet empire nest pas de mon ressort. Il me suffit de dire que j'ai choisi pour sujet de mon drame Empsael, ce nègre devenu premier ministre du plus grand monarque de IWfrique, et la terreur des blancs. J'ai mis aussi en scène et en contraste un autre personnag^e historique : c'est le quaker Antoine Bénézet, la consolation des noirs. Ce dig-ne apôtre de l'humanité n'a cessé pendant sa vie de s'intéresser au sort des malheureux noirs es-

claves dans les colonies européennes, par ses prières, ses écrits, ses voyag-es et sa fortune. Il a d'abord réussi en Pensylvanie à leur faire donner la liberté, et si, comme le dit le docteur Benjamin Rush, les puissances de l'Europe abolissent l'esclavag-e des nègres, si on introduit dans leur pays les germes de la civilisation, cette heureuse révolution sera due à Antoine Bénézet. Ce grand homme était né d'un Français, chassé de sa patrie par la révocation de l'Edit de Nantes. Il était né en Pensvlvanie et

mourut à Philadelphie le 6 mai 1784, âg-é de 71 ans. Je le fais voyager en Afrique en 1726 poin- le projet sul)lime d'établir parmi les noirs la culture de la canne à sucre. A cette époque il n'aurait eu que 13 ans. Mais on me pardonnera aisément cet anachronisme.

Il me reste à parler de quelques autres personnag-es historiques dont j'ai employé seulement les noms et les monuments. La ville des Lions, dont on voit les ruines au milieu d'une forêt de l'Atlas, dans le troisième et quatrième acte, est une ville romaine que je suppose bâtie par Caïus César, avec d'autant plus de vraisemblance que cet empereur, suivant Pline, sépara cette partie de l'Afrique qui compose le royaume de Maroc de la Mauritanie (Césarienne, et lui donna le nom de Mauritanie Tingitane. On lit le nom de ce prince et de cette province sur une tour, (^uant au nom de Ville des Lions, Marmol. dans son Histoire (V Afrique, dit qu'il était commun à plusieurs villes bâties en Afrique par les Romains et devenues l'habitation des bêtes féroces. J'ai cru que ce serait olfrir un grand et nouveau spectacle que celui d'une ville

entière sans habitants au luilicii diine toièl. (juant au chérif Mahanicd. Marinol, (jiii l'ut son contemporain, (lit {|ue ce prince porta le nom de chérif suivant la eoutiune de ceux ({ui se prétendent descendus de la famille du prophète Mahomet dont il Se disait parent. 11 fut d'abord i-oi de Taradent (?j, pays jusqu'alors désert et qu'il peupla et enrichit par la fabrication du sucre et la culture de sa canne. Il chassa ensuite les Portui^ais de toutes les places qu'ils avaient le loni^;' des côtes de cette partie de l'Afrique et conquit sur son frère aîné, le chérif Hamet ou Mahamet, les royaumes de Fez et de Maroc Lorsque le chérif Mahamed s'empara en I0.S6 (?) de la ville du cap d'A^uer (?i ou de Sainte-(>roix, ({ui appartenait aux Portus^ais, il y lit prisonnier son g-ouverneur Guttières fie Monroy et sa fille donna Mentia. dont il lit sa femme. L histoire de donna Mentia et de son tombeau, que j ai insérée au commencement du .S^" acte, est extraite toute entière du chapitre Mti de \ Histoire (les chérifs. de Marmol. qui vint à Maroc en 1546, sous le règ-ne même du chérif Mahamed. qui ne mourut (pi en 1;)57.

Je souhaite que mon drame soit trouvé assez intéressant pour être représenté sur nos théâtres. Il y peut produire un i^rand eilet par la nouveauté des sites, des mœurs, du caractère et du sujet. Il s y aj^it des plus g-rands intérêts de l'Europe et de l'Afrique, et de la liberté physique et relig-ieuse du genre humain. Nos drames héroïques n'ont guère pour objet que les Romains et les Grecs. Ils attachent notre estime à des peuples morts ou fort éloi<j;nés, dont quelques-uns ont fait le malheur de nos ancêtres, tandis qu'il existe dans notre voisinag-e des peuples vivants avec lesquels il serait si utile d'entretenir les liens de la concorde. Nous devons généraliser notre humanité. En étendant notre bienfaisance, nous étendrons nos plaisirs. Nous sortirons de cette

sphère étroite de patriotisme où les Grecs et les Romains s'étaient enfermés eux-mêmes et qui leur attira des haines nationales étrangères qui finirent par les détruire. Intéressons-n(»us aux destins de tous les hommes, si nous voulons que tous les hommes s'intéressent aux nôtres. C'est le devoir tle l'homme et la loi de Dieu. Tout réagit dans la nature, et je suis convaincu

que si resclavage des noirs était al^oli dans nos îles, celui des Européens cesserait sur la côte de Barbarie. C'est dans cette intention que j'ai hasardé ce drame. Je n y ai eu d autre inspiration que lamour de Thumanité, et je lai fait en prose, ne pouvant le faire en vers.

Je ne sais si par toutes ces considérations on ne lestimera pas un peu barbare à Paris ; mais je m'estimerais fort heureux si par cette raison même on le jouait un jour sur la côte de Barbarie, à Maroc » (Ij.

(1) Mss. Lx, f. 72-73. Oïl trouve au mss. ci une copie à peu près identique, qui se termine ainsi : « c'est dans cette intention que j'ai fait ce petit drame; je ne sais s'il méritera d'être représenté à Paris, mais je m'estimerais encore plus heureux si un jour il l'était à Maroc » (folio li.

Personnuf/t'x noirs.

Empsael, ministre et grand amiral des royaumes de Fez et

de Maroc. Annibal, commandant des gardes noirs d'Empsael. Balalou, morabite, ou prêtre mahométan.

Suite de gardes noirs.

Personnages blancs et libres.

Hacmet, renégat sicilien, capitaine de corsaire et commandeur des esclaves d'Empsael.

Jacou, juif portugais, rabin et marchand d'esclaves. Le Père Jehonimo, italien, religieux de la Mei'cy. Bénézet, philosophe quaker.

Personnages blancs et esclaves.

Zoraïde, française, épouse d'Empsael.

RozA Alba, napolitaine, Margueritte, hollandaise.

Dalton, anglaise.

14 EMPSAEL KT /.uHAÏDK

Fetuonvna, russe.

Jamakio, napolitain, écuyer.

Williams, pilote hollandais.

DoM OzoHio, noble espagnol, habitant de Saint-Domingue.

Almiri, esclave noir.

Suite d'esclaves blancs, hommes, femmes et enfants.

Consultez pour le costume des hai)ilanls de Maroc k>s figures de la Description de l'Afrique, par Dopper. Celui des esclaves, suivant la relation de la captivité du sieur Mouette, chap. ix, «< est un sac de laine qui porte un capuchon et des manches comme la rol^e d'un hermite. Ce vêtement leur sert de bonnet, de chemise, de juste au corps et de hauts de chausses. » Les hommes esclaves doivent de plus porter des fers.

La scène est auprès de la ville d'Aguer ou dL'sagre suivant Ptoléniée, ou Sainte-Croix suivant les Portugais, située au pied d'une des Jjranches de l'Atlas, sur le bord de la mer (1).

(1) Mss. XVI, f. 18.

ACTE PREMIER

Le fond de la scène représente les hautes montagnes de l'Atlas, dont les sommets sont couronnés de neiges, et les flancs, entr'ouvcrts de profondes vallées, sont ombragés de forêts. On aperçoit au loin, à l'extrémité de sa chaîne, les escarpements du cap d'Aguer au pied duquel est située la ville du même nom, sur les bords de la mer. Dans la plaine, sur la droite, est un camp où des esclaves blancs paraissent occupés de différents travaux. \'ers l'avant-scène, sur la gauche, s'élève une colline plantée de i)almiers-dattiers sous lesquels est une chaumière bâtie à la manière des noirs. Cette chaumière est entourée de pavillons de toutes les nations maritimes de l'Europe. La colline est escarpée sur le devant. On y monte par des lits de rochers d'un rouge brun d'où sortent des raquettes et des aloès. Les raj^ons du soleil couchant dorent les sommets des dattiers et les arbres de la forêt, les tours de la ville d'Aguer, et colorent de rose les neiges lointaines de l'Atlas.

SCENE PREMIERE

Januario, ('ruycr nupolilain, cl Willi;u)is, pilote ImlUmdnis, fuiunnl su pipe; tous deux esclaves, portant des chaines.

Januario.

Bonjour, mon cher Williams. Je suis charmé de vous rencontrer. Vous êtes toute ma consolation, car il n'y a pas d'état plus malheureux que celui d'un écuyer dans Tesclavag-e. Il est tout le jour au vent, au soleil, à la pluie, à exercer des chevaux fougueux. Heureux encore de passer sa vie avec

16 i:mi'sai:l kt /.ohaïdk

ces aiiinuiux. Mais il faut suivre, k la chasse des bêtes féroces, un maître barbare, encore plus intraitable. Il faut courir ventre à terre dans la montag^ne à travers les halliers et sur le bord des précipices. Non, il n'y a que l'amitié qui puisse me faire supporter mon malheureux état.

Williams.

Le vôtre est moins à plaindre ((ue le mien. Jour et nuit un homme de mer est le jouet des éléments. Le feu est toujours prêt de consumer son vaisseau, l'air de le renverser, leau de le submerg-er, et la terre de le briser. Il n'éprouve quingratitude de la plupart des hommes auxquels il apporte les richesses des deux mondes. L'esclavage n ajoute presque rien à sa misère. Cependant on l'embarque de force sur un corsaire où il est oblig-é, au milieu du feu des combats et des orages, de contribuer, au risque de sa vie, à la captivité de ses propres compatriotes. Avouez qu'il

n'y a rien d'aussi misérable (|ue le soit (1 un pilote. Mais 1 amour et ma pipe me consolent de tout.

Jamahio.

Gomment pouve/-vous comparer votre état au mien? Sachez que rien n'est plus difficile que de bien dresser un cheval.

EMi^SAEL i:t zokaïde 17

Williams.

Il 11'}' a point de cheval aussi indomptable que r océan en furie.

Januario.

Il n'y a point d'art qui exig-e autant d'adresse que celui d'un écuyer.

Williams.

Il n'approche pas de celui d'un pilote. Un vaisseau est le chef-d'œuvre de l'esprit humain. Tous les arts travaillent à l'équiper, et toutes les sciences à le conduire.

Januario.

L'équitation est l'art des nobles, et la marine celui du peuple. Les grands et les Rois se piquent de bien monter un cheval, et s'embarrassent fort peu de conduire un vaisseau.

Williams.

C'est que les g-rands et les Rois ne veulent monter que sur des chevaux dressés k leur obéir, et non sur des vaisseaux qui ne flattent personne. Votre métier est celui des courtisans, et le

mien celui des hommes libres. Voilà pourquoi l'équitation est en honneur dans les monarchies, et la marine dans les républiques.

18 K.Mi'SAKL i:t /.okaïdf,

Janlarki.

Brisons là-dessus, Seig-neur Williams. Dès que j'ai vu de loin le voile de Roza Alba suspendu à un arbre près de la chaumière d'Empsaël, jai jugé qu'elle avait quelque chose de pressé à me dire. Je suis charmé que ce signal de ma maîtresse, qui est de mon invention, vous donne de temps en temps l'occasion de voir la votre, qui laccompag-ne toujours,

Williams.

Je n'aurais pas démarré du lieu où j'étais, si je n'avais reconnu le sig-nal de Marg-ueritte, à une l'umée qui s'élevait sur le rivage.

Januakio.

Vous ne pouvez disconvenir que mes entrevues avec ma maîtresse ne vous soient quelquefois utiles. En fait de ruses d'amour vous ne sauriez me le disputer. Je ne vous en citerai qu'un trait tout nouveau. J'exerçais l'autre jour un cheval dans la plaine devant Empsaël. J'aperçus Roza Alba au haut de cette colline : en faisant caracoler mon cheval, je lui fis tracer sur le sable ces mots : je vous aime, en grands caractères. Empsaël qui était au niveau de la plaine ne s'en aperçut pas. Mais Rôza Alba, de dessus cette hauteur, me fit sig'ne avec la main cpielle les avait lues. Oue ditesvous de cette invention?

emi'sael et zukaïde 19

Williams.

Elle ne vaut pas celle que j'ai trouvée de vous faire sortir vous et mes compag-nons desclavag-e du bagne où nos g-ardes nous enferment la nuit. Jai été six mois à en creuser le souterrain. Si vous me procurez quelques entrevues de jour, je vous en procure de nuit, ce qui est plus difficile.

Januario.

A la bonne hevn-e. Mais voyons ce que me veut ma maîtresse. Sans doute que je la tire dici. J'en ai un moyen assuré. Je monterai pendant la nuit un des meilleurs chevaux dEmpsaël. Je la mettrai en croupe derrière moi, et je m'enfuirai avec elle chez les berebères du mont Atlas. Vous en pourriez faire autant avec la votre.

Williams.

Je ne sais pas monter à cheval, mais j'ai un meilleur expédient pour la délivrer, elle, Zoraïde, ses suivantes et tous leurs amoureux. Je choisirai un moment où le vent sera favorable, je m'emparerai d une barque de pêcheur, et, fût-ce en plein jour, tous ensemble nous ferons voile vers la patrie.

Januario.

Je déteste la mer : c'est là où j'ai été fait esclave.

Williams.

Et moi, les chevaux : ils ont pensé me rompre le cou.

Januario.

Votre projet ne vaut rien.

Williams.

C'est le vôtre.

Januario.

Vous êtes un entêté.

Williams.

Et vous un intrigant. Vous ne pensez qu'à vos intérêts particuliers, et moi je m'occupe de celui de tous.

Januario.

Il ne me convient pas de disputer d'esprit avec un homme de votre métier.

Williams.

Ni, à vous, de courage avec moi.

Januario.

Par saint Janvier, luthérien, si j'avais un couteau !

Williams, en lui montrant le poing.

Chien de papiste, qu'on ferais-tu? Approche!

SCÈNE SECONDE

Les mêmes, Roza Albn, (Srlave luipoUlaino, Manjucritte, esclave hollandaise, tenant une eatje où il y a deux tourterelles.

Roza Alba.

Quoi ! vous êtes prêts à vous battre?

Mah(;iiekitti:.

Comment ! deux malheureux esclaves ne peuvent se supporter?

Roza Alba.

Non, Empsael n"a rien imag-iné de plus cruel contre les esclaves européens que de les mettre tous ensemble pêle-mêle, italiens, français, hollandais, anglais, portugais, espag-nols. Chacun d'eux voulant être partout le maître, ils passent leur vie k se quereller.

Margueritte.

Comment ! les petits oiseaux, comme les serins, les chardonnerets, les linots, quoique de différents plumages et lang-ag-es, forment des concerts lorsqu'ils sont enfermés dans la même volière, et vous, qui êtes des hommes, vous vous battez, dans les fers. Oh ! mes amis 1

"22 EMI'SAia LT ZOKAÏUE

Jamario.

Ma Hose, je parlais des moyens de te rendre la liberté ainsi ([iik Marj^ueritte. Je prétendais t'amener à cheval avec elle, et lui voulait que ce fût dans une barque.

^^'ll.l.l.\.\ls.

Je ne veux pas risquer ma maîtresse sur un cheval.

Jamahki.

Xi moi la mienne sur 1 eau.

ROZA ÂLBA.

Allez-vous recommencer ? Januario. je ne t ai point fait venir pour que tu nous enlèves. Il est question, non (!<• (juillcr Zoraïde. mais de la servir.

\VlLIJA.MS.

Je l'amènerai avec toutes ses suivantes et leurs amoureux dans une barque, oui, dans une barque.

.Mahglkritte.

Mon cher Williams, Zoraïde ne veut point s'en aller. Elle tient à Empsaël par 1 amour de ses devoirs.

RoZA Vf.HA, c/ Januario.

Tu sais combien de fois ses bienfaits ont soulajj^é les esclaves. Elle veut employer de nouveaux

EMI'SAKI. i;i' ZOUAÏDIO 23

moyens pour atk)iu'ir leur sort. /Vvcrtis doiic le père de la merci (|iii vient darriver de Livourne pour le rachat des cajjlils,

(K' venir lui pariei" siu'-lecliamp. l)épèclie-toi. Kmpsael est absent, mais il ne tardera pas à revenir.

Januahio.

Je n'y man(|uerai j)as.

MARCrKlUTTH.

l'.t loi, \\ illianis, lu sais (|ue .lacob, ce juif |)ortug'ais si i-ielu> (pii a des relations en Hollande, est arrivé depuis (pielt|ues joui's de Maroc. Il se promenait ce matin autour du camp. Dis-lui aussi de venir j)arlei' à ma maîtresse, l^'.lle voudrait lui vendre (piehpies bijoux jxiiu' en distribuer 1 ai'j^'ent aux eschives.

WlLlJAMS.

Oli ! Dès (|u il sa^il dacheter des bijoux, il ne lardeia pas à \ cnir.

HoZA ÂLKA.

Dépèche-loi, .lanuario. hanpsael sera bientôt de retour. ( )ù las-tu laissé?

Januahio.

Au miHeu de hi i'orèl, ;i rentrée (h- hi viUe des lions, où il s Cst engagé seid avt!c son intrépidité ordinaire.

l24 KMi'SAEL i:t zuraïde

RozA Alba.

Ah ! c'est cette ville ruinée dont tu m as tant parlé, et qui n'est habitée que par des lions? Puisse-t-il en rencontrer un, aussi fé-

roce que lui, qui le dévore. Mais hâte-toi, Januario. Ma maîtresse est dans 1 impatience de parler à ce bon père, si charitable.

Januario.

Fleur de mon âme, tu vas être servie. Mais auparavant, ma Rose, donne-moi un l)aiser.

RoZA ÂLBA,

Comment ! d'avance? Oh! après le service rendu.

Januario.

Ah ! ma Rose ! (Il l'embrasse, après quelques difficultés.)

RozA Alba.

Eh bien, il faut te contenter; allons, va-t-en à présent.

Margueritte, à Williams qui s'approche.

Tu veux donc aussi la même récompense ? Eh bien, embrasse-moi ; mais avant de partir, mes amis, embrassez-vous aussi.

emi'saei. et zohaïde ^5

Williams.

Oh! volontiers, de bon cœur! (Il tend ta main à Januario.)

Januario.

Je n ai point de rancune, sur mon honneur.

Margueritte.

Embrassez-vous donc. (Wittiams s'approche de Januario qui reçoit son embrassade avec froideur.) Williams, souviens-toi de la devise de la Hollande, notre patrie : les petites choses croissent par la concorde, et les g-randes se ruinent par la discorde.

Roza âlba.

Allons, mes amis, hâtez-vous, et soyez unis. Adieu, adieu ! (Ils sortent.)

SCÈNE TROISIEME

Roza Alha, Marf/iifritte.

Roza Alba.

Sans les femmes les hommes vivraient entre eux comme des loups. Il est fort heureux que Zoraïde, qui est si sensible, n'ait pas été témoin de leur cpaerelle. — Mais que portez-vous là dans cette cag-e ?

^Iahc.ierittk.

Ce sont doux tourterelles que j ai trouvées sur le rivage où je me baignais au pied d un palmier. Je venais d y allumer un feu pour avertu- Williams de se rendre ici. A peine la fumée s'en élevait dans les airs que ces deux oiseaux qui venaient de passer la mer sont venus s'abattre tout auprès, sur une touUe d'acanthe. Ils étaient si fatigués qu'ils ne pouvaient plus s'envoler. Dès que j'en ai pris un, 1 autre, au lieu de s enfuir, est venu de lui-même se jeter dans mon sein.

RozA Alba.

C'est un augure heurevix pour toi. 11 t annonce que l'amour te sera favorable.

Margueritte.

Je les destine à Zoraïde. — Je croyais la trouver

RozA Alba.

Elle ne tardera pas à s y rendre. Mais son appartement n'est pas prêt. Hàtons-nous de l'arranger. (L'une et Vautre montent à la chaumière et en ouvrent la porte et les fenêtres. On aperçoit dans son intérieur un soplta rose et anjenl . des lustres. une toilette de femme couverte de pierreries, et une f/rande ma<inifieence de luxe européen et

oriental. J B.a.ngeons ces coussins; ouvrons ces fenêtres du côté de la mer ; donnons de lair à ce cabinet ; rafraîchissons-le d'eau [de] rose. La journée a été]>riilante.

Margueritte.

L'air de la mer ternit déjà ces vases d'arg-ent. Je vais les rendre brillants comme ceux de mon pays : je vais repolir jusqu'à ces serrures de bronze.

RozA Alra.

Nous n'en aurons pas le temps : voici la fin du jour. Zoraïde va venir prendre ici le frais. Empsaël ne tardera pas à s'y rendre. Ce ministre de Maroc, noir comme lenfer, ne trouve de délassement qu'auprès de cet ange. Mais d'où vient donc le pouvoir des noirs

dans ce pays ? Les premières charg-es de l'empire sont remplies par eux : Empsaël, qui en est le premier ministre, est nègre, et l'empereur lui-même est mulâtre.

Margueritte.

Le pouvoir des hommes noirs vient de celui des femmes noires. La favorite de l'empereur est une négresse.

RozA Alba.

Je le sais bien. Mais pourcjuoi les femmes noires ont-elles ici tant de crédit, tandis qu'il y en a de blanches qui sont si belles et si bonnes?

Margueritte.

J'en ai ouï conter ainsi l'histoire (1). On dit qu'un roi de Maroc envoya un jour son fils pour conquérir dans l'intérieur de l'Afrique le royaume de Gas^o. d'où vient le])on or. Son armée, après avoir consommé toutes ses provisions en traversant les déserts de L^'bie, se trouva, près de périr de faim et de soif, environnée d'une armée de noirs de Gag-o qui étaient venus défendre leur pays. Le prince de Maroc ne pouvant, à cause de la faiblesse de ses troupes, ni donner bataille, ni s'en retourner, se

(1) Voyez le Voyai/e en Afrique de Jean Moquet, fondateur du jardin royal des plantes à Paris. Il raconta lui-même, à son retour de Maroc, ce trait d'iiistoire à Henri IV à qui il fit beaucoup di' plaisir. — Dapper, dans i^s. Descrlptloti d' Af)'ique,à\\.: le royaume de Gago est au coucliant de celui de Guber. La princiiiale habitation, (jui donne son nom à toute la contrée, esta lôO

lieues de Tombut, entre le midi et Torient. à ;3ô degrés de longitude, et à 8" 30 ■" de latitude. On trouve beaucoup d'or dans ce royaume où les marchands de Maroc s'en viennent fournir. Pour faire ce voyage, qui dure d'ordinaire six mois, ils forment une caravane de deux ou trois cents personnes, et comme ils ont à traverser pendant l'espace de deux mois des déserts sablonneux et inhabitables, où l'on ne trouve point de chemin liattu. cl où ['(Ui na pour se conduire que le soleil, la lune el les l'ioilcs. ils courent grand risque de s'y égarer et de mourir de faim et de soif. I.rui' ii-rinci' a été tributaire du roi de Maroc'depuis que Muley llaniet se saisit de la ville de Gago, lors de son expédition contre les nègres. (Dapper, page •2"24, vol. in-fol. J'ai suivi la tradition de Moquet ([ui attribue à l'amour la conquête du royaume de Gago.) — (Note de Bernardin).

trouva bien en peine. Un soir, comme il se promenait fort triste dans son camp, il entendit, dans une tente, deux soldats qui jouaient aux échecs, dont l'un disait à l'autre : « Ton roy est comme notre prince, il ne peut ni avancer ni reculer. » Le prince fit venir le soldat, et lui dit que, puisqu'il faisait tant l'entendu et se mêlait de contrôler sa conduite, il eût à dire quel moyen il trouvait pour sortir du lieu où ils étaient.

RozA Alba.

C'était bien difficile.

Margueriite.

Le soldat, ayant demandé pardon au prince de sa hardiesse, lui répondit qu'il en imag-inait \\n qui lui ferait un grand hon-

neur s'il venait à réussir. C'était d'envoyer un ambassadeur au Roy auquel il avait voulu faire la guerre, pour lui dire qu'étant jeune et ayant besoin de femme, il avait ouï faire le plus g-rand éloge des perfections de sa fille ; qu'il était venu pour le prier de la lui donner en mariag-e, et qu'il ne s'était mis k la tête d'une armée que pour faire en sûreté un si g-rand voyage à ti'avers tant de pays. Le prince suivit le conseil du soldat, et il eut le plus heureux succès. Le Roy nègre de Gago se trouva fort honoré de donner sa fille au prince de Maroc. 11 combla son g^endre de richesses, et lui donna entre autres quatre g-rosses boules

dor. Ce sont celles qui sont au sommet de la mosquée du palais à Maroc.

RozA Ali!a.

Ne sont-ce pas celles qu'on voit briller de fort loin dans les campagnes ? Je les ai vues.

Margueritte.

Ce sont elles-mêmes. Depuis ce mariag-e le riche royaume de Gag'o, dont cette princesse hérita, appartient au Roy de Maroc. C'est ainsi que leurs descendants sont alliés au sant;- des noirs.

RoZA ÂLRA.

Votre histoire est fort curieuse. Ainsi c'est l'amour qui a donné ici la puissance aux noirs par le moyen des femmes noires. Mais les blanches pourront bien avoir leur tour. Zoraïde a le plus grand empire sur l'esprit d Empsaël. Ce terrible noir, ministre de Fez et de Maroc, n est heureux qu'aux lieux où elle est. Il préfère

à la cour de l'Empereur, dont il est le favori, cette solitude qu'elle aime, où il nous fait camper sous des tentes, et à son château de Maroc cette chaumière qu'il a fait bâtir à la mode de son pays. Depuis que Zoraïde s'y plaît, il y envoie chaque jour quelque nouveau meuble, des chaînes de perles, des œufs d'autruches, des pièces de mousseline des Indes, des pavillons de vaisseaux, et jusqu'à des canons. Il

rassemlile autour d'elle un éti'ang-e contraste de magnificence et de simplicité, de g-alanterie et de guerre. Comment a-t-elle fait pour captiver ce noir si redoutable? Pour moi, je n'ose seulement le reg-arder de loin, (^uand j'aperçois son doliman roug-e, sa cuirasse de peau de léopard, son turban noir surmonté d'une aigrette roug-e et d'un croissant d'acier, son poig"nard et ses deux coutelas aussi tout d'acier, je tremble comme une feuille. 11 ne met sa g-loire qu'à armer des vaisseaux avec lesquels il écume toutes les mers, afin d'avoir des esclaves de toutes les nations de l'Europe qu'il accable de travaux dans ses déserts, (juels charmes emploie Zoraïde pour captiver cette bête féroce qui ne se plaît que dans le carnage? Elle le mène comme un ag-neau. Cependant elle ne sait ni chanter, ni danser, ni jouer d'aucun (1] instrument. Son esprit est peu cultivé, car elle sait à peine lire. Pour moi mon éducation a été fort soig-née, et j'avoue que son naturel heureux surpasse tous mes talents. Certainement, belle Hollandaise, vous l'emportez sur elle par la fraîcheur de votre teint ; l'Ang-laise a une taille plus fine, la Russe plus d'embonpoint ; on dit cjue j'ai plus de feu dans les yeux, cependant je

(1) Mss. CI, folios 23, 24, 25. A partir de ces mots le texte repioduit le Jiiss. xlvi. Ce manuscrit est un vrai fouillis, les folios sont

rangés sans ordre. Heureusement Bernardin avait nuMUM'oti' lui-même ses pages.

trouve Zoraïde plus aimable qu'aucune de nous toutes. Elle seule me fait supporter la perte de ma liberté. Quand elle paraît au milieu de nous, on dirait, à nos respects, des esclaves autour de leur sultane, et, à notre ail'ection, des compag-nes autour de leur amie. Vous ([ui avez passé une partie de vos beaux jours auprès d'elle, dites-moi quel est son pays, et par (juels attraits elle sait inspirer à la fois tant de respect et damour. Partout la destinée d'une femme est de plaire, et elle en doit étudier les moyens jusque dans les fers.

Makciekitte.

Notre maîtresse est née en France, ce pays si renommé par les agréments de ses femmes. Pour moi je ne lui en trouve point de plus g-rand qu'une extrême sensibilité qui, jointe à un grand fonds de bonté, la dispose toujours à faire du bien ou à en dire. Quant à ses habillements, ils sont toujours simples. Elle préfère ime robe de toile à toutes les riches étoiles de l'Inde, et des fleurs aux pierreries. Comme elle ne vit que de végétaux, son teint est toujours beau, sa taille parfaite, et tous les mouvements de son corps sont doux comme ceux de son âme.

RozA Alba.

Elle a un goût exquis dans ses ajustements. Je trouve que ses robes longues et ondoyantes qui

accompag-nent si bien sa taille lui vont k ravir. C'est, je crois, l'habit des anciennes femmes grecques, car celui des modernes est insupportable. Si jamais je suis assez heureuse pour retourner dans mon pays, je tâcherai d'y introduire la mode de ces robes antiques si simples et si nobles.

Margueritte.

Conmient retourner dans votre pays ? On ne ressort jamais dici. Empsaël ne relâche aucun esclave. C'est là ce qui rend Zoraïde si triste, non par rapport à elle qui s'est soumise k sa destinée, mais par rapport aux esclaves dont le nombre et les misères aug-mentent chaque jour, sans aucun espoir pour l'avenir. Sa sensibilité la rend très malheureuse. Les cris de ceux qu'on maltraite lui donnent des crispations de nerfs. Je la surprends souvent k pleurer; mais dès qu'elle voit que je l'observe, elle essuie ses larmes.

RozA Alba.

Tâchons de la dissiper, et redoublons de soins pour lui plaire. Mais la voici qui vient, et rien n'est prêt.

'.H KMI'SAKI. Kl' /.(tltAil)K

SCÈNE QUATRIÈME

Les mêmes. Zoraïde, suivie de Dallon, esclave anglaise qui tient un chai)enu de paille à sa main, et de Petrouivna^ esclave)-usse qui porte un </rand panier rempli de provisions.

Zoraïde.

Chères compagnes, cessez vos travaux. La chaleur est trop grande: reposez vous. Roza Alba, vous mettez dans tout ce que vous laites trop de zèle, et vous, Marg'ueritte, trop de constance.

Roza Alha, s'inclinunt respcclneusenient. Sultane, c'est vous cjui nous les inspirez.

Zohaïdl:.

Ne m'appelez point Sultane. Je suis votre amie, votre compagne, une esclave comme vous. — Reposons nous sur ces roches où nous respirerons en liberté. — Petrowna, avez-vous dit au chef des cuisines de donner des rafraîchissements aux esclaves malades?

Pethouwna.

Oui, Madame. Ce noir a un peu murmuré, mais les esclaves vous bénissent.

Surtout qu'on ait soin des vieillards. Partout les vieillards sont néglig-és, mais surtout dans l'esclavage.

Petrouwna.

Madame, on a eu un soin particulier de ceux de votre nation.

ZoRAÏDE.

Tous les malheureux sont de ma nation. 11 ne faut préférer que les plus infirmes. J'espère cependant être utile à ceux qui se

portent bien. — Rosa Alba, avez-vous fait dire à ce bon père de la Mercy de venir me parler?

Alba Roza.

Oui, Madame. J'en ai charg-é Januario.

Daltoin.

11 ne faudrait que deux bonnes frégates de mon pays pour empêcher tous les royaumes d'Afrique de faire un seul esclave Européen. Elles ne coûteraient pas en armement la sixième partie de ce qu'il en coûte en charités pour le rachat des captifs. On ne réprime les barbares que par la force.

Margueiutte.

Madame, j'ai fait prévenir le juif portugais de se rendre ici.

ZORAÏDE

Chères amies, vous allez en tout au devant de mes désirs. — (à Margueritfe) Que portez vous là dans cette cage?

Margueriïte.

Ce sont deux oiseaux, que je vous prie d'accepter. Je les ai trouvés, rendus de lassitude, sur le bord de la mer qu'ils venaient de traverser. Dès que j'en ai pris un, l'autre, au lieu de s'enfuir, s'est venu joindre à son compag-non. Je ne sais si ce sont deux amants ou deux amis. Tous deux sont de la même taille; tous deux sont gris de perle ; tous deux ont la moitié d'un anneau noir autour du col.

ZORAÏDE

Ah ! ce sont des tourterelles de mon pays. C'est le mâle et la femelle. La nature a partagé entre elles l'anneau conjugal comme le signe d'une union égale et parfaite. Je vous en prie, donnez leur bien à manger, et, quand elles seront reposées, demain, au lever de l'aurore, rendez leur la liberté. Les oiseaux de l'amour ne doivent porter que sa chaîne. Tendres amies, puissiez-vous un jour n'en pas connaître d autres!

D ALTON"

Belle Zoraïde, voici de quoi mettre votre teint

EMPSAEL i;t zoraïde 37

à Fabri du soleil. Acceptez ce chapeau : il est lait de paille d'Ang-leterre.

/OKAÏDE.

11 est charmant. Tout ce qui vient d'Ang-leterre est parfait.

D ALTON

Il n'y a d'industrie qvie dans les pays libres.

(^ue m'apportez vous là, lionne russe?

Petkouwna.

Madame, ce sont des pommes qu'on m'a apportées du mont Atlas.

Zoraïde.

Des pommes de mon j)ays en Afrique! Elles me font le plus o-rand plaisir. Le plus doux fruit est celui de la patrie.

Roza Alba.

Je n'ai rien à vous offrir aujourd'hui que ma plus tendre affection.

ZoHAÏnE.

x\imable Napolitaine, c'est le don qui me flatte le plus. C'est celui qui me sert à m'acquitter envers vous et vos compag-nes.

38 KMPSAia ET ZOKAÏIJE

RozA Alba.

Ah ! si je pouvais un jour vous recevoir dans Naples. ce séjour de délices 1

Dalïiin.

Et moi, dans l'heureuse Ang-leterre, ce pays libre où l'on ne connaît point l'inquisition.

Margueritte.

Ah! si vous étiez un jour en Hollande, sensible Zoraïde, vous n'en voudriez jamais sortir. 11 n'y a pas un seul malheureux c{ui y manque du nécessaire.

Petrouwna.

S'il y avait de la lijjerté dans mon pays, vous

aimeriez à en voir les beaux sapins. Beaux sapins

de mon pays, je ne vous aurais jamais quittés si

j'avais eu dans mon villai^e une maîtresse comme

Zoraïde.

Zoraïde.

Chères amies, qui n'a pas une patrie à reg-retter? Tâchons d en atîaiblir le souvenir. Nous avons travaillé tout le jour, et nous n'y pensions pas. Le travail charme les ennuis : c'est un don du ciel ; mais le plaisir en est un aussi, ^'oici l'heure île nous réjouir. Voila des provisions. ()ue chacune de vous les prépare de la manière qui lui sera la plus a^^réable

Dalton.

Si j'étais en Ang-leterre, avec ces citrons et du Rhum des Barbades, je vous ferais du puncli meilleur que le meilleur vin de France.

RozA Alba.

Et moi, avec le jus de ces g-renades, je m'en vais vous faire des sorbets excellents, comme ceux de Naples.

Petuoi'wna.

Je les ferai rafraîchir dans cette nei^e qu on vous a apportée de la montagne. La neige me réjouit : elle me rappelle mon pays. (Elles se mettent toutes à préparer des sorbets. J

RozA Alba.

La seule vue de la neige me fait transir. Voila pourquoi j'aimerais beaucoup l'Afrique si je n'y étais pas esclave. Nous sommes

au mois de Janvier: voyez comme ces dattiers sont verts, (juand le soleil éclaire leur tronc, on les prendrait pour les colonnes d'un temple, et quand la nuit les couvre de leur ombre, et que le ciel brille à travers leurs cimes, on dirait ([u'ils portent à la fois des palmes et des étoiles. Jai im grand plaisir d'y entendre chanter la caille et 1 hirondelle, qui sont venues passer ici la mauvaise saison. Heureux oiseaux.

40 KMPSAEL ET ZoHAlDE

VOUS ne connaissez ni les hivers ni Tesclavag-e. Pour moi j'ai passé mon enfance dans un couvent, et me A'oila esclave dans un sérail. En vérité, ma bonne maîtresse, sans l'amitié que je vous porte, j'aimerais mieux être un oiseau qu'une femme.

ZORAÏDE

Quoique la neig-e couvre mon pays dans cette saison, cela n'empêche pas (ju'on ne s y divertisse. C'est à présent que les plus malheureux s'y rassemblent pour célébrer la fêle des rois. La campagne même n'y est pas sans petits oiseaux. C'est à présent que le roitelet et le roug-e gorge, chassés par la froidure, s'approchent des maisons des paysans pour y recueillir quelques miettes de leurs repas. Faisons dans cette chaumière un g-ateau des rois. Nous en donnerons les débris à quelque pauvre esclave. C'est dans le superflu des riches qu'est le nécessaire des pauvres.

Margueritte.

Oh ! faisons un g-ateau des rois bien g-rand.

Toutes.

Oui, bien grand.

Margueritte.

Je vais vous en faire un à la manière de mon pays qui sera meilleur que tout le couscousou d Afrique.

EMI'SAEL ET ZORAÏDE M

RosA Alka.

Si Empsael arrive, cette fête ne sera pas de son g-oût. Il préfère le rhum k tous les sorbets, et une pipe de tabac à la fleur d'orange, (^uant aux rois, il n'en veut point d'autre que lui dans son sérail. Oh ! ma charmante maîtresse, comment avez-vous pu devenir l'épouse d un nèg-re de g-uinée, d'un mahométan ? En vérité, vous méritiez d'autres amants.

Toutes.

Oh! oui.

ZORAÏDE

Le ciel qui m'a donné mon époux savait mieux que moi ce qui me convenait. Ne disons point de mal d'Empsael. L'esclavag-e a assez de maux à supporter. Le plus g-rand de tous serait de nous rendre méchantes.

RosA Alba.

Madame, on peut se plaindre de ses tyrans.

Zoraïde.

Rosa Alba, mon époux n'est point un tyran. Vous ne connaissez pas ses bonnes qualités. Il n'a pas l'extérieur de la politesse Européenne, mais il ne trompe jamais personne. C'est un ennemi

terrible pour ceux dont il se croit offensé, mais un ami ardent pour (jui lui a rendu le plus lég-er ser-

vice. Il est g-énéreux même pour tout être innocent qui soullre. Il se jetterait à la mer pour sauver la vie d un enfant. Il s'attache sin<j;ulièrement à linfortune, et je crois que s il ma faite son épouse au préjudice de tant de femmes qui valaient ici mieux que moi, je dois sa préférence uniquement à mes malheurs. Il a peut être quelques défauts. Mais, chères amies, parlez plutôt des objets que vous aimez que de ceux qui vous déplaisent, (^ue chacune de vous raconte Ihistoire de ses amours. Gomme il vous est libre daimer, il vous est libre de le dire. L'amour est un enfant qui peut se montrer nu, mais Ihymen doit se couvrir d un voile.

RosA Alba.

Tout amant prend des qualités de l'objet aimé. Empsaël deviendra])on, puis({u il vous aime.

Pktrowna.

()h ! l'amour rend les hommes généreux, sin- ■res, obligeants. Tout k le monde était amoureux.

cères, oblig-eants. Tout le monde serait bon si tout

ZoRAÏDE.

Çomniencez. belle Xaj)()litaine, et nous racontez vos amours. Nous verrons comment dans chaque pays on s'y prend pour aimer.

RosA Alba.

Charmante Zoraïde, excepté vous et mes compatç-nes je n'aime rien ici.

Marguerite.

Oh ! vous ne nous tlites pas hi vérité. Pour moi j'avoue que jai-nie. En Hollande l'amour luit le mystère.

RosA Alba.

Il le cherche en Italie. Il se mêle surtout avec la relig-ion. Quand j allais à l'ég-lise, j'avais toujours un cercle d'amants qui disaient leurs rosaires autour de moi. Si j'en avais ici de turcs, de maures ou de juifs, je suis sûre que je les rendrais chrétiens. N'en feriez vous pas autant, belle philosophe ?

I) ALTON

Je n'aime rien hors de mon pays, de ma nation et de ma relig'ion.

Petrowna.

Pour moi je voudrais bien aimer partout, mais il ne me vient point d'amants.

Rosa Alba.

Je veux vous apprendre k vous faire aimer. Comment s y prennent les filles dans votre pays?

Petrowna.

Quand elles sont dans làg-e d'être mai'iées, on en fait des listes qu'on envoie partout où il y a des g-arçons à marier.

RoSA Alua.

Oh ! la mauvaise coutume. C'est aux hommes à faire les avances. Souvenez-vous bien de ce que je vais vous dii*e. OlïVez un objet de prix aux hommes, ils le mépriseront comme une bagatelle: refusez leur une bagatelle, ils l'estimeront comme un objet de prix.

Petrowna.

Oh! je m'en souviendrai.

D ALTON

On n'aime bien qu'en An<^leterre. L'amour ne convient qu'aux âmes libres. Partout où les femmes sont asservies, les hommes sont esclaves, et incapables d'aimer.

RosA Alra.

Cependant en Italie les filles sont renfermées dans des couvents et les hommes y sont libres et amoureux.

Dalton.

Peuvent-ils être libres sous le joug- de l'inquisi-

tion? Le plus insupportable des esclavages est celui de la conscience.

ZORAÏDE

Je vois bien que les femmes parlent encore plus

volontiers des objets de leurs haines que de ceux de

leurs amours. Aimable Napolitaine, pendant que

nous nous délassons de nos travaux, chantez nous

quelque chanson de votre pays: vous improvisez à

merveille.

RosA AlI!A.

Peut-on chanter dans les fers ?

Petrouwna.

Les oiseaux chantent bien en cag'e. Qui chante, son mal enchante.

Toutes.

Chantez, chantez.

RosA Ali!A nionlc à ht clutuinibi-e pour i/ prendre une guitare.

Sensible Zoraïde, et vous, chères compag-nes, je ne demande qu'à vous faire plaisir. Je vous chanterai une chanson que je comjîosais tantôt à la vue de cette chaumière et de ces drapeaux. — Bonne Russe, pendant que je m'accompagnerai de la guitare, exprimez le jus de ces g-renades dans ce vase de cristal. Mais auparavant, entourez de sel ce vase d'argent plein de neig-e, de peur qu'elle ne se fonde. (Elle chante.)

l/liominc I)lanc ou noir est sur terre

L'eul'ant de la divinité.

Au ciel c'est déclarer la yuerre

D'attenter à sa liberté.

Zoraïde, par vos bienfaits

Dans nos cœurs vivez à jamais.

ÏOUTKS KKI'ÈTENT.

Zoraïde, par vos bienfaits Dans nos cœurs vivez à jamais.

ZdliAÏlJE.

Cessez vos chants, jeiitends soupirer (clic regarde au côté gauche de la colline.) Oh! dieu! ce sont des hommes qui se trouvent mal. Hélas ! ce sont des esclaves. Il ne nous est pas permis de les approcher. Retirons nous dans la chaumière.

Elle monte avec ses femmes dans la chaumière.

SCÈNE CINQUIÈME

Los prrct'drnis (/.(/i.s l;i c/iuiiniirre, Dom Ozoï-io, esclave espagnol, et Alniiri, esclave noir, chargés de deux paniers de])ierres, s'arrêtent au bas de la colline. Ils y mettent bas leurs fardeaux. Dom Ozorio s'asseoit en soupirant.

Do.M ()/.(il<l().

Ils nous l'ont entourer de murs les fosses pro-

fondes où ils nous enferment la nuit. Les forces me manquent. Je n'irai pas plus loin.

Almihi.

Seig-neur, donnez moi votre fardeau : je suis assez fort pour le porter avec le mien.

DoM OzoRio.

Oh ! mon ami, laisse moi finir ici ma vie. (Juand je ne mourrais pas de fatig-ue, je mourrais de soif. Nos barbares conducteurs nous refusent à boire Teau (ju ils mêlent à leur mortier.

Almiki {prenant une calebasse qii il porte à son côté et l'ayant inclinée, dit en soupirant.)

Hélas ! il n v en a plus.

DOM OZOHIO.

C'était ta provision de tout le jour : tu nie l'as fait boire toute entière.

Almiri.

Nous en pouvons demander dans cette chaumière... elle est faite comme celle de mon pays.

DoM OzoRio.

Elle est habitée par nos tyrans. Regarde ces pavillons.

Almiri.

On y chantait tout k 1 heure. Les gens qui se divertissent sont bons.

DoM OZORIO.

Songe que c est ici le lieu de plaisance d'Empsael, l'ennemi le plus cruel des chrétiens. Je demanderais de 1 eau à qui a soif de leur sang 1 plutôt mourir !

Almihi.

J'en vais chercher là bas.

DOM OZORIO.

Où en trouveras-tu dans ces sables?

Almiri.

Seigneur (Jzorio. là bas. du côté de la mer.

DOM OZORIO.

Gomment peux-tu en découvrir dans ces plaines arides, où il n'y a pas la moindre verdure ?

Almiri.

Elle est dans un fonds. Xoyez ces oiseaux qui y volent au coucher du soleil. Voyez aussi sur le sable ces pas des tigres et des lions qui s'y dirigent de plusieurs points du désert.

DOM OZORIO.

o ami intelligent, tu as encore toutes les forces de ton corps et de ton âme. Pour moi j'ai perdu les miennes. Je n'ai plus ni vue, ni raison, ni courage. Aucune de mes facultés physiques et morales n'a été exercée dans mon enfance. Je n'ai connu de raison que l'intérêt de ma fortune, et de courage que celui de l'honneur, c'est-à-dire de ma vanité. J'ai bravé quelquefois le danger lorsque j'étais sûr d'être applaudi, mais je n'ai été élevé à résister à aucun des maux qui attaquent l'homme sans témoin au dedans et au dehors, tous les jours de sa vie. Gomment donc pourrais-je supporter l'esclavage? o Almiri ! dans tous les temps tu as été plus heureux que moi.

Almiri.

Reposez-vous ici, mon maître ; je vais vous chercher de l'eau dans ma calebasse.

DoM OZORIO.

Et les bêtes féroces?

Almiri.

Elles ne sortent que la nuit.

DoM Ozorio.

Et les hommes, qui sont à craindre en tout temps?

.■)((EMPSAEL ET ZORAÏbK

Si nos conducteurs t'aperçoivent, ils croiront que tu t'enfuis. Ils t'assommeront de coups. Je veux partager le dang-er avec toi.

Almiri.

Je vous en prie, mon maître; laissez moi aller seul. Il vaut mieux que je sois seul misérable.

DoM OzoRK), d'un ton pénétré.

Pourquoi m"appelles-tu toujours ton maître? Tu ne peux être l'esclave d un esclave. La servitude nous a rendus égaux.

Almiri.

Nous ne sommes pas égaux, puisque vous êtes plus malheureux que moi.

DoM OzoRio.

Si quelque chose pou^ ■ ait donner des rangs parmi les hommes, ce ne serait point le malheur, ce serait la vertu, ert c'est toi qui mériterais d'être mon maître.

Almiri.

Vous m'avez élevé avec tant de bonté que je vous regarde comme un père.

Do.M OZORIO.

Serviteur lidèle dans mon adversité, tout mon

regret est de ne t'avoir pas fait dans ma prospérité tout le bien que je pouvais te faire. Maintenant je mourrais content.

Mon père, ne vous afflig-ez pas. Vous n'avez pas tout perdu. Vous aviez en moi un esclave, à présent vous avez un fds. Je cours vous chercher de Feau, (Il s'en va.)

SCENE SIXIEME

Les précédentes clans l,i rhauiuière, Dom Ozorio.

DoM Ozorio.

La fortune a épuisé sur moi tous ses traits. Je suis noble, j'ai été jeune, considéré dans mon pays natal, et applaudi par les femmes auxquelles je donnais des fêtes. Mes domaines cultivés par mes esclaves s'étendaient plus loin que mon horizon, et ils étaient arrosés par des fleuves qui étaient à moi depuis leurs sources jusqu'à leurs embouchures. Maintenant je suis vieux, méprisé, dénué de tout dans une terre barbare, n'ayant pas même la propriété de ma personne, et si tovn-menté de la soif que, si j'étais encore riche, je donnerais toutes mes possessions pour un verre d'eau.

o étrange revers du sort ! J'ai eu pour esclaves

o"2 HMl'SAEL HT ZoKAÏDK

des noirs de toutes les contrées de rAlri(|ue. D'un sourire je les comblais de joie ; d'un coup d'ieil je les faisais trembler. Ici les noirs sont tout puissants ; ce sont eux qui forment la g^arde de l'empereur ; ils remplissent les premières charges de sa cour ; Empsael. qui en est le premier ministre, est noir, et l'Empereur lui-même est mulâtre. Empsaël, le plus cruel ennemi des chrétiens, est mon maître ! et moi, de l'illustre famille des Ozorio, ces anciens conquérants de l'Amérique, je suis l'esclave d'un nèg-re, obligé de porter des pierres pour élever les murs de ma prison où il me renferme, et de mourir de soif au pied de sa maison de plaisance. Oui, je changerais volontiers mon sort pour celui d'un des chameaux qui vont lui chercher delà neige dans le mont xVtlas.

o mort ! viens finir mes maux. Qu'est-ce après tout que la vie? une suite de besoins sans cesse renaissants, de combats contre la nature, contre ses semblables, contre soi même, un équilibre qu'on est toujours sur le point de perdre, une petite flamme agitée de tous les vents, et qu il faut renouveler chaque jour. Il est artificiel de vivre, il est natiu^el de moui'ir. Ma lampe n"a plus d'huile : mourons I laissons faire la nature. Mourons! la mort n est que le repos de la vie.

Mais une vie immortelle commence après la mort. Une mauvaise pensée, un murmure, une sim-

pie omission, y sont punis par des tourments horribles et éternels ! Quel eïiroyable abîme est ouvert sous mes pas ! Et je suis ici sans aucun secours de ma relig'ion, dans une terre impie ! Comment me jirésenter, sans être purifié, devant celui aux yeux duquel le juste même ne Test pas ? Oh ! que l'existence est pour Thomme un funeste présent, puisqu'il a à redouter la mort infiniment plus que la vie ! que d'hommes sont précipités à chaque instant dans les enfers par cela seul que ma relig-ion leur est inconnue.

Mais, que dis-je ! dliommes précipités dans les enfers? Ainsi ma relig-ion, dont jai effrayé des malheureux dans les jours de ma tyrannie, m'épouvante à mon tour dans ceux de ma détresse. o Dieu! je reconnais là ta justice, et j'implore ta clémence. Pardonne-moi les maux que j"ai faits en ton nom. Tes ministres n'ont jamais compté au noml^re des crimes les injures que les nations font H l'humanité, ni les inq3ots qui font tant de misérables, ni les conquêtes dont ils prennent leur part ; ni la guerre

dont ils bénissent les drapeaux, ni l'esclavage dont ils sanctionnent les traités par la religion même. Ils ne poursuivent que les faiblesses des malheureux, et ils flattent les forfaits des rois ([ui font les malheurs du monde. Il est sans doute d'humbles vertus qu'ils ne connaissent pas, et qui te sont chères. Si la plus légère faute

est punie par tu justice, la moindre bonne action n échappera pas à ta bonté. Si tu as menacé de l'enfer le riche dur qui voit d un œil sec les maux de son semblable, tu as promis au pauvre sensible une part dans ton bonheur, pour prix d'un verre d'eau. Tu ne laisseras pas sans récompense les services de mon ancien serviteur. Oh 1 un verre d'eau me mettrait moi même en paradis. Almiri ! tu es peut être en ce moment la victime de quelque bête féroce ou d'un barbare commandeur. Je veux partager tes dangers et mourir avec toi. Mais le voici. 11 accourt comme s'il était poursuivi par un tig-re.

(En même temps il se /èi>e pour aller au datant d Almiri, mais il retombe de faiblesse en disant :l

o mort ! viens finir mes maux.

SCKNE SEPTIEME

Les précédentes dans la cliauniière, doin Ozorio, Almiri.

Almiri.

Où alliez-vous, mon père ?

DoM Ozorio.

A ton secours, mon fils.

Almiri.

Je n'en ai pas besoin. Jai volé comme un oiseau. Buvez. Cette eau est fraîche comme si elle descendait de TAtlas. Cependant elle sort d'un rocher, du milieu des sables brûlants, près de la mer.

Oh ! providence ! Mais cette eau doit être un peu saumâtre.

ÂLMIRl.

Je n'en sais rien.

DoM OzoRio.

Tu n'en as donc pas goûté ?

Almiri.

Comment en aurais-je g-oûté pendant que vous mouriez de soif?

Do M OZORIO.

Tu boiras donc avant moi.

Almiri.

Oh ! non !

DoM OZORIO.

Bois, te dis-je !

Almiri.

Vous me désespérez ! Buvez, mon maître. (Dom

Ozorin prend la calebasse et boit.) J'ai trouvé au dessus de la source un caroubier dont j'ai cueilli quelques fruits, ^"ous pouvez en mang-er, ils sont mûrs.

DoM OzoRio, prend les caroubes et lui rend la calebasse.

L'eau est excellente, bois à ton tour.

AUIIRI.

Buvez encore.

DoM OZORIO.

Ma soif est apaisée.

ÂLMIRI laprès avoir bu).

11 en reste encore pour vous. Oh 1 c'est une bonne calebasse. Elle a du bonheur. Quand les corsaires prirent notre vaisseau, ils pillèrent tout l'équipag-e. mais ils me laissèrent ma calebasse, que je tenais à la main. Je ne la donnerais pas pour toute la vaisselle d'argent qu'ils vous ont pris.

DoM OzoRio.

Elle m'a rendu un plus grand service que tous mes brocs d'arirent. L'éclat, mon fils, attire les orag-es de la fortune, mais l'obscurité met à l'abri de ses coups.

AUIIHI.

Vous avez l)ien raison. Je sais là dessus une fable de mon pays. Je vous la conterais, si j'avais de l'esprit.

DoM OZORIO.

Raconte la moi, mon ami ; ton esprit naturel me plaît beaucoup.

ÂLMIRI.

Il y avait, dans un buisson toulfu, un oiseau qui avait la tête toute roug-e et la queue toute verte, (^uand il paraissait un oiseau de proie, il échappait à sa vue en tournant la queue de son côté, et en cachant sa tête dans le buisson. Cependant il enviait les belles queues roufi;-es des perroquets ; il disait : si la mienne est verte, c'est qu'elle ne voit que la verdiu'e : ma tête est rouge, c'est qu'elle voit le soleil. — 11 sortit donc de son buisson pour exposer sa queue au soleil afin de la rougir. Mais un épervier ayant aperçu les plumes brillantes de sa tête, fondit svn- lui et le plimia (1j.

(1) Il y a une fable à peu près semblable clans la description de l'Afrique de Dapper au sujet du pays des nègres. — « Les pays de Gilm, de Bolm,et de Bolmberre, dépendent du royaume de Quoja, et sont néanmoins jilus puissants que lui. C'est ce que le frère du roi Flani]>oere représentait à son neveu, lorsque ce jeune pi'ince, successeur présomptif de la couronne, voulait déposséder le seigneur de Bolm ; il lui récita cette fable. — Il y avait aut)-efois un oiseau qui avait la tète et le cou

DOM OZORIO.

Ta fable est pleine de bon sens. Tu as raison. J'étais assez riche, je n'aurais pas dû sortir de mon pays. Tout mon regret est de t'avoir associé à ma destinée.

Almiri.

Je n'ai rien perdu en votre compagnie. On vous a ôté dejouis peu vos belles plumes, mais moi j'ai été déplumé au sortir de l'œuf. Je ne m'en souviens plus. — Prenez courage, mon maître; j'ai fait un bon rêve, cette nuit, qui vous promet la liberté.

garnis de belles plumes rouges ; mais il était presque nu par derrière et avait la queue fort petite. Cependant, parce qu'il paraissait beau par devant, on ne laissa pas de l'élire roi, malgré ses défauts. Mais comme cet oiseau savait fort bien de quelle importance il est de cacher ses défauts, il se tenait toujours dans un pot, et ne montrait que la tète et le cou quand le conseil des oiseaux était assemblé. Mais enfin, un jour de fête solennelle qu'on devait faire un sacrifice pul)lic au dieu Belly dans le fond d'un bocage, il fallut que notre roi sortit de son pot, et, faisant par ce raoj-en remarquer sa nudité, tous les autres oiseaux se moquèrent de lui. Il en est de même de nous, ajoutait ce sage politique ; tant que nous demeurerons dans notre pays, nous serons respectés des orientaux : mais si nous allons dans le leur, et qu'ils voient combien nous sommes faibles et notre suite petite, ils nous mépriseront infailliblement. Il faut donc que nous demeurions chez nous, et que nous ne nous montrions que du beau côté. » On voit par cette ingénieuse allégorie que les nègres ne manquent ni de lion sens ni de grâces dans l'imagination. {Note de Bernardin.)

EMPSAEL ET ZORAIDE oy

Je vo^'ais lever le soleil sur votre tête et sur la mienne.

DoM OzoRio.

Le ciel se communi([vie souvent aux cœurs simples et bons. Ton amitié est un soleil pour moi. Je ne suis plus k plaindre, j'ai

un ami. Repose toi près de moi. Tu as été me chercher de l'eau au risque de ta vie à la fontaine des lions. Je veux une autre fois v aller moi même; dis-moi, comment pourrais-je la reconnaître?

ÂLMIRI.

Ah ! je ne vous y laisserai pas aller. Il y a trop de risque. J'ai trouvé d'a])ord un rocher aplati qui s'élève au milieu du sable comme une grande tortue. Il est tout couvert de raquettes et d'aloës. A son sommet s'élève un vieux caroubier couché par le vent, et qui forme un grand parasol au dessus de la source. Quand je suis entré sous sa voûte o]:)S('ure, j'y ai trouvé un grand scjuelette tle buffle dont les os étaient à demi rongés. J'ai vu sur le sable bouleversé par les grilles des lions des touffes de leurs crinières, et j'ai senti l'odeur forte de ces terribles animaux. Je me suis hâté d'emplir ma calebasse d'une main, et de cueillir de l'autre des caroubes qui pendaient au dessus de moi; mais tout à coup j'ai entendu d'affreux rugissements. Alors je me suis enfui,

croyant être poursuivi par tous les lions du désert. Mais en me retournant, j"ai vu que c'étaient les flots de la mer qui brisaient près de là sur les roches, et je me suis mis à rire de ma peur.

DoM OZORIO.

Les cheveux m'en dressent à la tête.

Almiri.

Voici de quoi nous tranquilliser : il y a des femmes dans cette chaumière. Il ma semblé en arrivant entendre leurs voix. Comme elles sont douces !

DoM OZORIO.

Des voix de femmes ! ce sont donc celles d'Empsaël. Eloignons-nous ; ce lieu est plus dangereux que la fontaine des lions. Autrefois, quand j'arrivais dans un pays inconnu, la seule vue d'une femme était pour moi un augure de paix et d'hospitalité. Je m'approchais avec conlîance des habitants lorsque je voyais des femmes avec eux. Ici c'est un crime digne de mort de regarder seulement le lieu qu elles habitent. La jalousie de l'homme est plus terrible en Afrique que la fureur des lions. — Mais quelle est cette troupe qui s'approche?

Almiri.

Ce sont les gens de notre équipage qu'on

amène esclaves. Voici à leur tête Hacmet, ce méchant renég-at qui nous a pris. Oh ! s'il nous trouve ici !

DOM OZORIO.

Il vient du côté de la mer, fuyons du côté de la forêt. Fuyons, Almiri! Mais que fais-tu? (Ils se lèvent.)

Je me charge de votre fardeau et du mien. Vos bontés ont redoublé mes forces.

DOM OZORIO.

(Jue Dieu soit ta récompense.

SCENE HUITIEME

On entend un grand bruil d'ins/riinients moresques. On voit paraître un capitaine de Corsaire portant un pavillon espagnol: il

est suivi de deux files de gardes noirs da?is le costume maroquin, portant à la main le sabre nu, et deux coutelas à la ceinture. Au milieu de ces deux fîtes marclie une troupe d'esclaves enchaînés deux à deux, et composée d'hommes, de femmes et d'enfants.

AciiMET, renégat sicilien, Capitaine de Corsaire, commandeur des esclaves.

Annibal, chef des gardes noirs.

Troupe de gardes noirs et d'esclaves.

&2 KMi'SAEL i:t zohaïdi:

Annibal.

On m'a demandé quelques hommes de recrue pour nos corsaires de Tang-er et de Salé. Il faut un charpentier et un canonnier. Où sont ceux du vaisseau espagnol.

ACHMET

Les voici.

Annibal.

Voyez s'ils se portent bien. Faites-les marcher et courir.

AcHMET les examine et les fait aller et venir.

Seigneur Annibal, ceux-ci sont des plus robustes. Je vous les garantis. Vous en serez content. Ayez seulement attention de les séparer. Comme ils sont espagnols, il faut les accoupler avec des portugais, leurs bons amis. (On les détache.)

Un des esclaves.

Nous sommes espagnols. Oh 1 ne nous mettez pas avec les ennemis de notre nation.

L'autre esclave.

Ne me séparez pas de ma femme.

ACUMET.

Amène, amène.

EMl'SAEL Eï ZORAÏDE 63

Annibal.

Notre chamelier noir me demande im enfant blanc pom" le servir dans le désert.

ACHMET

J'ai votre afïaire. Qu'on détache un de ces deux enfants de leur mère. — Le plus jeune est celui qu'il vous faut. 11 apprendra tout ce qu'on voudra. (On détache les fers du plus jeune.)

La mère.

Au nom de Dieu, ne m'enlevez pas mon tils.

Le plus âgé des enfants.

Ne me séparez pas de mon frère.

Le plus jeune.

Oh ! mon frère 1 Oh ! ma mère, ma mère !

La mère en pleurs.

Mon enfant, je ne te reverrai donc plus ! (Ils se tiennent tous trois embrassés .)

ACHMET

Séparez les ^On les sépare. A la mère) Si tu cries, on va t'enlever l'autre.

04 EMI'SAEL ET ZORAÏDE

La mère, sanglotant.

Mon fils, mon cher fils !

ACIIMET.

Otez lui l'autre.

La mère.

Oh! je ni en vais me taire.

A>.M8AL

Ne lempèchez pas de pleurer.

ACHMET

Où est cet esclave noir qui était toujours avec son ancien maître? Vous savez, seigneur Annibal, qu'Empsaël ne veut point dhommes de sa couleur dans lesclavag-e.

An. M» AL.

Il a bien raison. Les noirs naissent libres.

ACUMET.

Celui-ci ne doit pas être loin. Je Lavais fait partir ce liiatin d'avance avec son vieux maître qui ne peut plus marcher, et qu'on avait juché sur un chameau.

Annibal.

On les a mis Win et l'autre aux travaux dès qu'ils y sont arrivés. Ils ne doivent pas être loin.

ACUMET.

Dès qu on les aura trouvés, il laut les séparer. Gela est essentiel, seigneur Annibal. Je connais les blancs: dès tpi'il y a ({uelque amitié entre deux esclaves blancs, il y a complot contre leur maître. Pour les g'ouverner, souvenez-vous de cette maxime : séparez ceux qui s'aiment, et mettez ensemble ceux qui se haïssent. (Zoraïde Ireinblanto paraît à la chaumière. Achmei s'incline respectueusement devant elle, et monte à la chaumière où il dépose son pavillon.) Madame, mon maître m'a ordonné d'ajouter ce nouveau trophée au séjour de vos plaisirs.///«(» tourne vers les esclaves./ Allons, misérables, prosternez vous devant cette chaumière d'Empsaël que la victoire a couvert de vos pavillons. (Les esclaves se prosternent, et on entend une musique militaire et lur/uhre.)

Zoraïde, tre/nb/ante.

Où est Empsaël? Quand reviendra-t-il ?

Hacmet.

Madame, il est dans la forêt. Il sera de retour à

()() KMI'SAKI, KT ZUHAÏDK

la nuit. — (Aux esclaves.) Allons, misérables, plus bas.

Les ESCLAVE.S, prosternés s'écrient:

Grâce ! miséricorde ! miséricorde, g-rande sultane !

Anniiul, à Achmet.

Il est temps d'achever, Achmet.

Seigneur, tout à 1 heure. — Allons, coquins, relevez-vous ! Allons, aux travaux 1 II y a encore une heure de jour. Vous ne perdrez pas inie minute avec moi. Vous aurez cette nuit le temps de gémir k votre aise. (Aux gardes noirs. J Taillez à coup de sabre celui qui marchera le dernier. (Annihal et Achmet, à la tète de deux files de gardes au milieu desquelles marchent les esclaves, font le tour de la colline au bruit d'une music/ue menaçante et lugubre, entremêlée de moments de silence, pendant lesquels on entend les esclaves r/ui crient, en levant les mains au ciel:)

Grâce ! Sultane, miséricorde.

SCÈNE NEUVIÈME

Zoraïde el ses femmes redescendent de la. chaumière. Petronivna et la hollandaise s'approchent d'elle, tenant une coupe, une aiguière d'ar;/cnl, et un rase de cristal où il y a du Jus de (jrenade .

ZûHAÏDi:.

Remportez ces s(ji'))ets : je n'ai plus de soif. (Ses femmes Ventourent iViin air attendri. Roza Alha, tenant sa guitare, s\-ipj)rèle à chanter. J x\mies infortunées, tendres compagnes de mon sort, laissez moi seule. Votre vue redouble mes peines. Je ne peux maintenant les calmer ([uen ne vous voyant pas. (Ses femmes se retirent lentement, d'un air triste, et en la regardant avec tendresse.) Rosa Alba, avertissez ce bon père de la Merci de venir promptement.

Rosa Alba.

Jy cours, madame.

Zohaïde.

Et vous, Marg-ueritte, faites venir ce juif portug-ais.

Margueritte.

n ne tardei'a pas, madame.

G8 EMPSAEL ET ZORAÏDE

SCENE DIXIÈME

ZoRAÏDE, seule, pleurant:

Des femmes séparées de leurs maris, des mères de leurs enfants, des amis qu'on enlève à leurs amis, des frères k leurs frères, loin de leur patrie qu'ils ne reverront jamais, abandonnés à la fureur des barbares, sans consolation et sans secours, ce n'est là qu'une partie des maux qu'entraîne par tout pays l'esclavag-e. Que ce AÙeillard. né dans une condition disting-uée, est à

plaindre ! — Hélas 1 la grandeur de notre chute se mesure par celle de notre élévation 1 Mais que ce noir, jadis son esclave^ a l'âme o-raude 1 Ah 1 si Monseigneur lavait entendu ! Il aime les actions généreuses surtout dans les hommes de sa couleur. En faveur de l'esclave noir, il aurait fait du bien à son ancien maître. Il en eût fait à tous ces infortunés. Je n ose entreprendre seule (le les soulager. Il ne m est pas permis de communiquer avec eux. Empsael a les Européens en horreui. Il faut que j appelle à mon aide ce riche juif portugais, qui est son ami, et ce bon père de la Merci, chargé des charités de l'Europe pour le soulagement des captifs. J'y joindrai le fruit de mes économies. Allons les

chercher. Oh! Dieu! bénis mes faibles secours pour de si grands besoins ! Le grain de blé ne se multiplie dans les champs que par ta bénédiction.

SCÈNE PREMIÈRE

Benezet, quaker, (porlanl des plantes dans une main et une canne dans V antre. Il a pour habit une robe longue et son capuchon.)

Je crois qu'il serait possible de faire à pied le tour du g-lohe en suivant toujours les bords de la mer. On y trouve fréquemment de belles grèves, des ruisseaux, des plantes et des coquillag^es. C'en est assez pour marclier, pour se rafraîchir, et pour vivre. J'ai parcouru ainsi une partie des rivages déserts de l'Europe et de l'Amérique, et me voici pour la seconde fois sur ceux de l'Afrique. Partout la nature a pourvu à la communication et aux besoins des hommes, mais partout les hommes méprisent les bienfaits de la

nature et se rendent malheureux les uns par les autres. J'ai laissé en Amérique les noirs esclaves des blancs; je retrouve en Africjue les blancs esclaves des noirs à leur tour. o Europe, c'est toi qui troubles le genre humain par l'intolérance de tes rois, de tes marchands et de tes prêtres. Mais combien de

maux ne supportes-tu pas par les divisions de tes peuples, de tes sectes, de tes castes, et de tes familles. Ce sont les fruits de l'ambition que tu inspires à tous tes enfants à qui tu dis dès la mamelle : sois le premier, sois le premier. Oui voila le mot fatal qui arme les uns contre les autres tous les membres de cette grande famille du genre humain et les divise en tyrans et en esclaves. o Europe, un jour ce mot dont tu as bouleversé lunivers renversera tes royaumes, à moins que quelque heureuse révolution n'apprenne à tes enfants cette première et dernière leçon de la nature : soyons ég-aux .

Allons montrer aux peuples simples de la Guinée à cultiver dans la joie ces présents du ciel que leurs frères arrosent de leurs larmes en Amérique. Homère dit que Jupiter regardant les combats féroces des troyens et des grecs sous les murs de Troie, détourna les yeux et les reposa sur les champs des bons Ethiopiens. C'est encore sur cette partie du monde que le sage doit arrêter sa vue comme sur la portion la plus innocente de l'univers.

Ma route est maintenant vers le midi. Je trouverai fréquemment des villages dont les habitants hospitaliers s empresseront de me recevoir et de me guider plus loin. Je les comblerai de récompenses en leur faisant présent de quelques semences utiles. Ma bourse est un sac de graines. Plut à Dieu que l'on connût partout le prix d'un semblable

trésor. Il n'y aurait point d'autre argent sur la terre, et chaque homme pourrait voyager avec les richesses de son pays. Les puissances humaines n'empreignent sur leurs monnaies, malgré leurs pieuses légendes, que la cupidité, la corruption, le vol, et toutes les passions qui arment les hommes les uns contre les autres. Mais la puissance de la nature a fondu, sans faste, dans les siennes, la force de la santé, le plaisir, la nourriture et la vie, et tout ce qui est fait pour réunir les malheureux mortels.

Voici le chemin de la ville déserte où je dois faire ma première station. J'y trouverai assez de logement dans les terres abandonnées : j'imite la cigogne ([ui, chaque année, j3asse l'hiver en afrique, et fait, chez les peuples barbares, son nid au haut des monuments ruinés, et le pose sur un toit de chaume chez les peuples bons et hospitaliers. Voici une chaumière, mais elle est entourée de pavillons. C'est le séjour d'Empsaël. C'est un noir né avec toutes les bonnes qualités de son pays ; mais les Européens les ont altérées en allumant en lui le feu de la vengeance. Allons chercher les bons Africains au milieu de l'Afrique. Mais voici un chrétien, car il en porte le signe sur sa poitrine.

SCÈNE SECONDE

Benezel, le Père Jérôme, religieux de la Merci.

Benezet.

Bonjour, Tami, je suis ravi de rencontrer dans ce pays étranger un homme de ma relig-ion. Je vois avec plaisir que tu ne

rou|^is point d en porter le signe sur ton cd'ur.

Le PÈRE Jérôme.

Pourquoi en rougira is-je? Je suis père de la Merci, et membre de la Cong-régation de la propagande. Je suis venu en Afrique pour racheter les pauvres captifs. C'est pour cela que je viens parler à l'épouse d'Empsael.

Be.nezet.

Oh 1 mon frère, que je suis aise de te voir. Si tu A^ens délivrer les blancs de captivité en Afrique, je viens pour empêcher les noirs d'y tomber en Amérique.

Le père Jérôme.

Par quel moyen?

Benezet.

En leur apprenant à cultiver dans leur pays les

plantes pour la culture desquelles on les réduit en esclavage dans le nouveau monde. Regarde, voici la canne à sucre et larbre du cale.

Le père Jérôme.

Et que vont devenir les habitations des blancs dans nos îles ? Votre projet n'est pas sage. Vous ne connaissez pas les noirs. Ce sont des gens perfides, barbares, sans reconnaissance et sans intelligence.

Benezet.

Mon ami, comment sais-tu tout cela ?

Le père Jérôme.

Nous avons huit provinces en Amérique (1), que nous ne cultivons cpi'avec des noirs esclaves.

Benezet.

Comment ton ordre a-t-il gagné huit provinces en Amérique ? 11 est donc conquérant ?

Le père Jérôme.

Chaque ordre religieux divise par provinces les lieux où il s'établit.

(1) Voyez la relation de la cai)tivité du S"' Mouette, dans VÈlogt^ de l'ordre de Xotre-Dume de la Mercy , eh. ix.

Benezet.

Chaque ordre ag-it donc comme un souverain ?

Le père Jérôme.

Vous ne m'entendez pas : ces provinces ne sont pas à nous, mais nous y avons des biens.

Benezet,

Ton ordre a donc acquis des esclaves noirs en Amérique en rachetant des esclaves blancs en Afrique ?

Le père Jérôme.

Nos habitations viennent des charités des fidèles.

Benezet.

Le bien que ton ordre a pu faire dans l'ancien monde est détruit par le mal qu'il fait dans le nouveau. Les noirs sont nos frères comme les blancs.

Le père Jérôme en coVere.

Les noirs viennent d'une race maudite. Ce sont les descendants de Cham et de Chanaan maudits par leur père Noë pour s'être moqués de sa nudité, lorsqu'il eût un peu trop bu du jus de la vigne, et

condamnés par lui à être les serviteurs des serviteurs de leurs frères.

Benezet.

Mon ami, ce que tu dis là ne peut regarder les noirs. 1" il ne vient point de vignes dans leur pays ; 2° ils vont la plupart nus sans se moquer de leur nudité 3" ils sont fort attachés à leurs parents qui les élèvent doucement, et par une suite de cet amour [à] leur patrie dont ils ne s'éloignent jamais volontairement 4" il n'y a rien de plus libre que la plupart des noirs ; et loin d'être condamnés partout à l'esclavage, tu vois comme ici ils sont les maîtres des blancs mêmes.

Le i'Ère Jérôme.

A qui donc s'applique la malédiction de Noë?

Bénezet.

Si la malédiction d'un père avait pu avoir de si terribles effets sur ses descendants, je crois qu'elle regarderait les Européens. 1"

la vigne croît à merveille chez eux, et ce sont presque les seuls habitants de la terre qui en fassent du vin. Ils sont les seuls du moins qui l'exportent chez toutes les nations auxquelles ils apprennent l'ivrognerie. 2° ils sont naturellement libertins et moqueurs.

3" ils se soucient fort peu de leurs parents qui les éloignent deux tout petits, les maltraitent en i^randissant, et auxquels ils rendent dans leur vieillesse le mal qu'ils en ont reçu dans l'enfance. C'est aussi du peu d amour qu'ils ont pour leur père que vient rinditférence qu'ils ont pour leur patrie. Ils en sortent en foule pour se répandre par toute la lerre. Il n'en est point de même des habitants des autres parties du monde, i" enfin la plupart des peuples de l'Europe ont été esclaves et le sont encore. Tels sont les Polonais et les Russes. Ceux du Midi comme les Portugais, les Espag-nols, les Italiens, sont asservis à l'inquisition et aux prêtres. Or le plus grand des esclavages n est pas celui du corps, c'est celui de l'âme. Tu vois donc mon ami, que tu ne peux appuyer l'esclavage des noirs sur l'autorité de l'Ecriture. Du reste Dieu ne rend point les enfants responsables des fautes de leurs pères ainsi tp.ie le dit quelque part le prophète Ezéchiel.

Le père Jérôme.

Nous n'allons chez les noirs que pour en faire des chrétiens. Nous captivons leurs corps pour rendre leur âme libre. Nous les faisons enfants de Dieu par le baptême.

Benezeï.

(Juand cela serait, tu ferais toujours mal d'asser-

vir le corps pour libérer lame. Mais le baptême n'y fait rien. Tout homme naît enfant de Dieu.

Le père Jérôme.

Comment 1 Vous ne croyez pas au baptême?

Bénezet.

Non, mon ami.

Le père Jérôme.

Et vous vous dites chrétien ?

Benezet.

Je suis de la religion du Christ, qui n"a jamais baptisé personne.

Le père Jérôme, d'un ton moqueur.

Ah ! vous êtes un quaker. Vous êtes de ces g-ens qui expliquent l'écriture à leur fantaisie.

Benezet.

Mon ami, je ne me fonde sur aucune écriture, mais sur les lois éternelles de l'humanité, que le Christ nous a prêchées, et qui sont dans le ctJt'ur humain. La nature nous dit que tous les hommes sont frères, et que Dieu est leur père commun.

Le père Jérôme courroucé.

Vous détruisez tous les principes avec votre philosophie.

Je détruis ceux de Fintérêt personnel, pour rétablir ceux de la nature qui intéressent tous les hommes.

Le père Jérôme.

La nature? La nature est dépravée.

Benezet.

Toutes ses lois sont saintes, puisqu'elles sont l'ouvrage de Dieu (1). Les ouvrages du Seigneur sont tous souverainement bons, dit IKcriture. Comment veux-tu donc que la nature soit dépravée?

Le père Jérôme.

\'ous renversez l'autorité de l'Eg-lise ! Allez ! vous êtes un hérétique, un suppôt de Satan. Si vous étiez en Italie, j'irais vous dénoncer à l'Inquisition.

Benezet.

Mon ami, ne te fâche point. La moisson des bonnes œuvres est g-rande. Le père de famille nous donnera à chacun notre denier à la fin du jour. Tâche de délivrer les blancs de la captivité des noirs. Je vais, si je le peux, empêcher les noirs de tomber dans celle des blancs.

(1) Ecclésiastique, ch. xxxix, V' ^1. (Note de Bernardin).

Le père Jérôme.

Comment ! je travaillerais dans la même moisson avec toi ! Je ne veux pas seulement respirer le même air. Tu es plong-é dans l'abîme de rhérésie. Aux enfers, aux enfers, avec ta vertu ! (Il s'en va.)

Benezet.

Et toi, mon frère, puisses-tu aller en paradis. Tu me maudis, et moi je te bénis. (Seul.) Les prêtres de toutes les religions n'ont appelé hérésies que les opinions contraires à leurs intérêts, et cependant ils ont emprunté de l'idolâtrie tout ce qui pouvait les servir.

SCENE TROISIÈME

Bénezel, Balahou, Mnrahite noir, ou prêtre Mahomélan.

Balabou.

Te voila donc, philosophe. Je suis bien aise de te revoir. Tu m'as donné l'an passé des plantes qui m'ont fait du bien.

Benezet.

Le rég"ime vég'étal et l'exercice f^i-uérissent de tous les maux.

Balahou.

Tu viens donc cueillir encore des plantes dans notre pays.

Benezet.

Je viens pour en cueillir et pour en planter.

Balabou.

Bon ! cueillir des plantes ! comme si ton pays n'en produisait pas assez ! Tu ne viens de si loin que pour chercher des trésors dans les ruines de nos villes désertes.

Benezet.

Ami, c'est la vérité. J'y en ai trouvé un fort grand.

Balabou.

Où est-il ?

Benezet.-

Il est avec moi.

Balabou.

Ah! tu devrais bien m'en taire part.

Benezet.

Oh! très volontiers.

Balabou, tend un pan de sa robe.

Donne.

empsael et zohaïde 83

Benezet.

Ami, tends ton cœur, et non ta robe. Mon trésor est la paix de l'âme.

Balabou.

Voila de belles richesses ! comment fais-tu pour trouver cette paix de l'âme dans la solitude ? J'y meurs d'inquiétude et d'ennui.

Benezet.

Je la trouve dans l'étude de la nature et dans la confiance en dieu. ~—

Balabou.

Comment ! Tu crois en Dieu ? On dit que les philosophes n'ont pas de religion.

Ami, il n'est pas un seul homme sans religion. Tous adorent quelque divinité, ou au moins quelque chimère qui lui en tient lieu. Les plus infortunés sont ceux qui ne voient dans l'univers d'autre dieu queux-même : ils meurent partout d'ennui.

Balabou.

Gomment peux-tu adorer un dieu dans ta vie errante ? Tu ne fréquentes ni église, ni synago-

g-ue, ni mosquée. Où est ton temple, t(jn autel, ton livre de la loi, tes sacrifices, et ton prêtre?

Benezet.

Mon ami, mon temple est celui de la nature ; sa voûte est le ciel ; sa lampe le soleil ; son livre de la loi, Tamour de Dieu et des hommes ; ses sacrifices, mes passions ; et son autel, mon cœur, dont Dieu même est le pontife. Crois-moi, tous les temples bâtis par la main des hommes ne sont que de faibles imitations de celui-là.

Balabou.

Tous ces beaux sentiments ne te serviront à rien au jour du jugement si tu ne crois à notre g-rand prophète.

Benezet.

Je respecte toutes les religions ; laisse moi garder la mienne. Adieu, il est temps de me mettre en route. Tiens, Balabou, prends ce peu de tabac pour te souvenir de ton ami Benezet. (Il lui donne du tabac à fumer.)

Je te remercie. Bon philosophe, que le ciel t'amène à la connaissance de la vérité.

empsael et z()1{aïi)e 85

Benezet.

Adieu. (A part, en s'en allant.) 0 chère solitude ! Ce n'est que dans ton sein que Fâme jouit de la paix du ciel.

SCÈNE QUATRIÈME

BaLABOU, .s-('///.

Tout homme qui respecte toutes les religions n'en a aucune. C'est dommage que ce voyageur soit hors du])ou chemin. Il a un grand esprit. Il court le monde pour chercher des trésors, peut-être par le secours du diable. Après tout il vaut mieux qu'il en profite qu'un autre. C'est le meilleur homme que je connaisse. Il aime les noirs et il a toujours quelque chose à leur donner. 11 ne manque à ce blanc, pour être parfait, que d'être noir. Mais tous

les blancs de l'Europe sont plongés dans les ténèbres de Terreur. Comment notre grand ministre a-t-il pu épouser une femme de leui" pays. Elle est bonne et charitable, mais à quoi tout cela lui servira-t-il un jour? Si je pouvais la convertir, j'aurais par son moyen un grantl crédit sur son mari. Elle ferait bientôt ma fortune. Voici le lieu où elle a coutume de venir passer la soirée : il faut que je

cherche Foccasion de lui parler pendant l'absence d'Empsael.

SCENE CINQUIÈME

Balahou, AnnUial.

Annibal, s'approche respectiieuseinent de Balahou, et lai baise le bas de sa robe.

Bon soh", mon père.

Balabou.

Bon soir, mon fils ; où vas-tu ainsi ?

Annibal.

Je viens d'envoyer un détachement de g-ardes noirs vers la ville. Je vais moi même faire patrouille du côté de la mer. Ces maudits blancs nous donnent bien du mal.

Balabou.

Comment ! A-t-on vu paraître quelque corsaire Européen sur la côte ?

Annibal.

Oh ! ils ne sont pas si hardis. Je ne me plains que de nos esclaves blancs. On nous en a envové un ce

matin de la prise espag-nole. On Ta mis sur le champs aux travaux, et il a disparu cette aprèsmidi. Il est suivi d'un noir qui, dit-on, a été son esclave, et qui ne le quitte jamais. J'ai averti de tout cela notre renég-at Achmet.

Balabou.

Rien n'est aussi trompeur que les blancs.

Annibal.

On dit que celui-ci est g-entilhomme. Qu'est-ce qu'un g-entilhomme ? On dit que c'est quelque chose de g-rand en Europe.

Balabou.

Les gentilshommes d Europe sont des hommes d'une caste qui ne fait aucun travail ni aucun commerce.

Anndîal.

Ils doivent donc mourir de faim dans leur pays?

Balabou.

Au contraire ce sont eux qui en ont toutes les richesses et toutes les g-randes places. Us ne payent de plus aucune taxe à l'état.

Annibal.

Les autres blancs sont donc leurs esclaves.

88 EMPSAEL i:t zohaïde

Balabou.

Oui. Ils sont faits aussi pour Tesclavage. Tu sais, mon iils, que plus on a de bonté pour eux plus ils en abusent.

ÂNNIBAL.

C'est Zoraïde qui est cause des désordres qui arrivent parmi les nôtres. Chaque jour elle obtient pour eux quelque nouvelle g-ràce auprès d'Empsaël. Je ne sais pourquoi notre g-rand général a épousé une femme de cette couleur. Il faut qu'elle Fait séduit par quelque charme. Nos femmes noires sont plus belles, mieux faites, plus g-aies. plus vives, plus fortes, et cependant plus soumises à leurs maris que les femmes blanches.

Balabou.

Il ne faut pas mépriser Zoraïde parce qu'elle est blanche. Dieu lui a donné une âme comme à moi et à toi.

Annibal.

Je ne la méprise pas pour cela. Il suffit quelle soit la femme de notre g-énéral. Mais comment peut-il avoir eu si peu de goût? On voit bien des blancs devenir amoureux des noires, mais bien peu de noirs aimer des blanches.

emi'sael et zohaïde 89

Balabou.

Tu as raison. La couleur noire est la couleur naturelle de rhomme et de la femme. C'est le soleil qui la donne, et elle ne s'efface jamais. La couleur blanche au contraire est une couleur malade qui ne se conserve qu'à l'ombre. Tous ces])lancs d'Europe ont des visages efféminés.

Annibal.

J'ai quelquefois bien ri en les voyant débarquer de leur pays. Il y en avait qui avaient sur leur tête de grands paquets de cheveux qui n'étaient pas à eux. Ils les avaient couverts de g-raisse de porc et de farine, et d'une coiffure noire à trois cornes. J'en ai dépouillé un, un jour, tout nu, dans un vaisseau que nous prîmes. Je trouvai dans son habillement, de la tête aux pieds, ving-t sept pièces différentes, cinquante deux boutons, six boucles, et douze poches remplies d'une multitude de choses dont ils ne sauraient se passer. Ils sont obligés le matin de se revêtir de tout cet attirail et de s'en dépouiller le soir. Les noirs, au contraire, avec une pièce d'étoffe autour des reins, une lance à la main et un cimeterre au côté sont prêts à tout, en paix comme en guerre. En vérité les blancs sont faits pour les servir.

Balabou.

Le visage d'un africain est un visage de guerre : les blessures ne leur font point de peur. Pour les y accoutumer dès l'enfance on le couvre de balafres. Souvent leur corps ressemble par ses cicatrices à un obélisque d'Egypte. Ils vont sans crainte au devant des épées et de la mort.

Annibal.

Nous avons en tout l'avantage sur les blancs. Nous montons à cheval sans selle et sans étrier ; nous sommes plus légers à la course, plus forts à la lutte, plus agiles à la nage, plus adroits à la chasse et à la pêche. Mais comment se fait-il que ce noir qui s'est enfui avec ce blanc ait été son esclave. Est-ce qu ily a quelque pays dans le monde où les noirs sont esclaves des blancs ?

Balabou.

Oui, mon fils.

Anmbal.

Et comment se peut-il faire que les blancs puissent résister aux noirs?

Balabou.

C'est que les blancs emploient les arts magiques.

Annibal.

Est-il possible ?

Balabou.

Oui, ils ont commerce avec le diable.

Annibal.

Je Tavais déjà ouï dire à mes compagnons.

Balaboii.

Rien n'est plus vrai. C'est d'abord le diable qui leur a appris l'invention de la poudre à canon. 11 n'y a point de prise Européenne où on ne trouve quelque nouvelle invention diabolique.

Tantôt c'est du feu qui se conserve dans un tlacon d'eau et qui s'enflamme dès qu'il est à l'air. Tantôt ce sont des verres qui font descendre le feu du soleil. Pendant que j'étudiais à l'université de Fès, on y apporta une machine prise sur un vaisseau ang-lais ; une boule de verre qui jettait des étincelles et frappait sans qu'on vît d'où venait le coup. Mais ce qu'il y avait de plus étrange, c'est qu'elle faisait descendre la foudre du ciel. Il y eut un ordre de nos docteurs de la jeter à la mer et d'envoyer bien loin dans le désert l'esclave qui en avait fait l'expérience... Je crois que s'ils l'entreprenaient ils monteraient en l'air. Mais tous les movens des

blancs pour avoir du feu les mèneront un jour au feu de Tenfer.

Anmiîal.

Avec de si grandes liaisons avec le diable, ils devraient exterminer tous les noirs.

Balabou.

Ils ne peuvent rien sur les fidèles musulmans. C'est un privilège que Dieu a donné aux véritables disciples de son j^rophète.

Annibal.

Comment les blancs apprennent-ils la magie?

Balabou.

Avec des livres.

An.mbal.

Qu est-ce qu un livre?

Balabou.

Tiens : en voila un.

Annibal.

Comment 1 c'est cet assemblage de petits feuillets? Chaque feuillet est rempli de caractères noirs.

EMf'SAEL ET ZoKAÏDE 93

C'est précisément en cela que consistent leurs sortilèges. Il n'y a que leurs prêtres qui les entendent et qui les leur expliquent.

Annibal.

Ah ! je voudrais bien savoir y lire.

Balabou.

(Comment ! tu voudrais savoir leurs sciences diaboliques ? Sais-tu bien qu'elles les précipiteront dans l'enfer?. . . Nous avons des livres plus puissants qui nous mènent en paradis.

AniNIBAL.

Je voudrais bien savoir y lire comme vous.

Balabou.

11 m'en a coûté beaucoup de peines et de veilles pour apprendre à lire. Les cheveux m'en ont blanchi. Et encore je ne suis pas des plus savants.

Annibal.

Je serais content si je savais seulement le moyen de me préserver des balles dans les combats. J'ai ouï dire à mes camarades que les l:)lancs ont le secret de les charmer.

Balabou.

Nous en avons de bien meilleurs. J'ai un ^risgris si puissant qu'un homme ne peut perdre la vie tant qu'il la sur lui.

Anmbal.

Est-il possible? Oh! montre le moi!

Balabou lire de sa cei/itu/v un petit sac de peau dans lequel est an petit paquet d- étoffes qu'il déroule avee beaucoup de précaution, et an centre duquel se trouve un petit morceau de papier blanc sur lequel il y a de l'écriture.

Tiens, le voila. — X v touche pas.

Anmbal, ai>ec admiration.

Ah! Gomment? c'est cela!

Balabou.

Oui, cela. C'est un papier sur lequel est écrit le nom de notre grand prophète. Tant qu on le porte sur soi, on ne peut mourir.

Annie al.

J'avais ouï dire à mes camarades qu'il y en avait de pareils. Je ne l'aurais jamais cru si je ne l'avais vu.

Balabou.

Je ne te citerai qu'une preuve de sa bonté : dans la dernière bataille que notre empereur donna contre les Espagnols, un cavalier de sa g'arde fut coupé en deux par un boulet de canon ; la moitié de son corps était tombée à la droite de son cheval et l'autre moitié était à sa g-auche : eh bien ! sa tête parlait d'un côté et ses pieds remuaient de l'autre.

Annibal.

Et il n'était pas mort?

Balabou.

Il n'avait pas seulement perdu une goutte de sang-.

Annibal.

Oh ! voila qui est admirable.

Balabou.

Dès qu'on lui eut ôté ce gris-gris qu'il avait sur la poitrine, il mourut tout d'un coup.

Annibal.

Oh ! que c'est étonnant ! vendez-moi ce grisgris ?

Balabou.

Celui-ci est trop cher. Il préserve des boulets de canon : c'est pour les généraux. En voici un pour les balles de fusil. 11 est bon pour les soldats qui se battent de près. (Il tire de sa ceinture un autre petit papier qui n'est pas enveloppé.)

Annibal.

Oh! je veux l'autre. Vendez-moi l'autre?

Balaiîou.

Il est trop cher pour toi. Sais-tu bien qu'il vient de la Mecque, et qu'il a touché la pierre sainte?

Annibal.

Oui? — Combien y a-t-il d'ici à la Mecque?

Balabou.

Il y a plus de cinq cents lieues. Je l'ai eu d'un santon qui en avait fait trois fois le voyag-e. Il a mis son nom au bas. Il m'a dit lui-même que les tig-res et les lions venaient lui lécher les pieds quand il le portait dans le désert. Tu vois qu'il m'est nécessaire à moi-même.

Annibal.

Vendez-le moi : je vous donnerai une pièce de

drap de France que j'ai eue dans le pillage d'un vaisseau.

Balabou.

Gomme tu es un fidèle croyant, je veux bien la chang-er avec toi pour ce prix. 11 est bien juste que tu me donnes une robe puisque je te donne une si bonne cuirasse. Tiens, le voilà !

AiNNlBAL.

Oh! que je suis content!

Balabou.

Je l'ai refusé à un prince de l'Atlas qui m'en offrait un cheval tout enharnaché. J'aime mieux que ce soit un homme de ma couleur qui en profite.

Annibal.

Je ne le quitterai jamais. Où. faut-il le mettre? Sur ma tête? Sur ma poitrine? A mon bras? A mon cou?

Balabou.

Où tu voudras. Souviens-toi seulement, lorsque tu seras blessé, de prononcer le nom de Mahomet avec foi. Tant que tu le prononceras tu ne mourras point.

Annibal.

Voila qui est merveilleux.

Souviens-toi aussi de n'avoir aucun commerce avec les prêtres chrétiens. Ils te séduiraient, et trouveraient moyen de te l'enlever.

ANiMBAL.

Oh ! qu'ils y viennent ! Annibal ne se laisse pas mener comme une bête.

Balabou.

On a vu de pauvres noirs sur lesquels ils avaient jeté leurs sortilèges, emportés en l'air, la nuit, par des démons blancs.

AniMBAL, açec étonnement.

Par des démons blancs... Je ne veux pas seulement leur parler. — Je vais vous chercher la pièce de drap et vous l'apporter.

Balabou.

Oh ! je m'en lie bien à toi. Song'e seulement à faire ta patrouille.

Annibal.

Je n'y pensais plus, fil lui baise le bas de sa robe.) Adieu, mon père. (Il s'en va et revient.) Ce gris-g-ris préserve-t-il du tonnerre?

Balabou.

Oh non ! Il n'y a que ceux des chrétiens qui ont ce pouvoir.

Annibal s'en va, et régnent encore.

Peut-il quelque chose contre les revenants?

Balabou.

Oui, oui. Tu peux aller hardiment dans les plus grands dangers. L'enfer ne peut rien sur toi.

Annibal, en sortant.

Oh ! que je suis content ! Je ne crains plus rien.

SCENE SIXIEME

Balabou, seul.

Je voudrais bien avoir un g-ris-g-ris contre le tonnerre. II y a ici des orages alîreux ; je gagnerais beaucoup d'argent. Je suis cependant fâché de mètre défait de mon gris-gris contre le canon. Je pouvais le vendre bien plus cher. Mais les grands n'ont plus de foi. Empsaël me donne si peu pour mon entretien que je mourrais de faim sans mon commerce de gris-gi'is. Je ne peux le faire qu'avec les soldats : nos généraux n'en font plus de compte.

BIBLIOTHECA

OttavieosiS.

Il y a bien quelques ressources auprès de leurs femmes quand elles sont noires et musulmanes. Mais celle d'Empsaël est blanche et chrétienne. Si je pouvais la convertir? Mais voici un prêtre européen ; il pourrait jeter quelque sort sur moi. — Je reviendrai tantôt.

SCENE SEPTIEME

Balahou. Le père Jeronimn.

Le père Jeronimo, à part.

Ah ! voici encore ce prêtre de Satan.

Balabou.

Padre, il n'y a rien à faire ici pour toi. Va-t-en.

Le père Jeronimo, s'iiiclinant respectueusement. Très illustre santon, je viens ici par ordre de

Tu viens séduire nos esclaves. Ensuite tu les fais enfuir en les rendant invisibles. Vends moi ton secret.

Le père Jeronimo.

Je n'apporte point d'autres secrets à nos esclaves que de leur prêcher la patience dans leurs maux.

Balabou.

Comment ! tu n'as pas de secrets ? Tu n'as pas celui de charmer le tonnerre? J'en ai vu moi même l'expérience.

Le père Jeronimo.

J'avoue que j'ai celui-là. Ah ! si vous étiez disposé à m'entendre.

Balabou.

Je le veux bien. Montre moi ce charme, et apprends moi à m'en servir.

Le père Jeronimo.

Rien n'est plus aisé. Il suffit d'avoir la foi et de le porter à son cou.

Balabou.

Comment 1 porter à mon col une grande roue avec une g-rosse boule de verre?

Le père Jeronimo.

Ah ! c'est vme électricité?

Justement, un tricti.

Lk i'Kki: Jkhommo.

Je n en ai point. Les électricités viennent de Florence, coûtent beaucoup d'argent et ne réussissent pas toujours. En voici un qui vient de Rome, qui coûte fort peu, et produit un effet sûr. Puisque vous le désirez je veux vous en faire présent. (Il détache de son col un petit paquet attaché à un ruban.)

Balabou.

Ton g-ris-gris empèche-t-il le tonnerre de tomber sur les mosquées ?

Le père Jeronimo.

Oh! non. Nous ne léloig-nons des ég-lises qu'avec le son des cloches. Celui-ci n'est que pour les personnes. (Il s'approche pour le lui mettre au cou.)

Balabou, en s' éloignant.

Ne me touche pas, ne me touche pas. Je connais LefFet de tes ruses infernales. Mais voici de quoi les braver. (Il lui montre un gris-gris.)

Le père Jeronimo recule à son tour.

Je connais la force de vos enchantements. Vous servez un maître bien dan"-ereux.

empsael et zokaïde 103

Balabou.

Comment! un maître dang-ereux? Mahomet, un maître dangereux !

Le père Jeronimo troublé.

Je n'ai pas dit cela ! vous n'avez pas de témoin.

Balabou.

Tu l'as dit. Tu as blasphémé notre g-rand prophète. Je vais te mener au Gadi.

Le père Jeronimo.

(A part.) Oh! il va me faire une terrible avanie.

Très illustre santon, je suis un étranger qui ne connais ni vos usages, ni la force de votre langue. Je suis prêt à vous donner toute espèce de satis-' faction

Balabou.

Comment ! un papier sur lequel est écrit le nom de notre grand prophète !

Le père Jeronimo.

J'ai eu tort ! (A part.) Oh! si ce philosophe ami des noirs était ici, il m'aiderait à me tirer d'embarras. — Demandez moi ce que vous voudrez, je vous le donnerai. Je vous en prie, au nom de Zoraïde.

Balabou.

En mémoire de Zoraïde, et de ce bon Européen ami des noirs qui vient de passer ici, je veux bien te pardonner. J'ai besoin de papier. Donne m'en quelque feuille.

Le père Jeronimo.

Oh! très volontiers. (Il tire un cahier de papier et le lui donne en s' inclinant profondément. A part.) Oh ! quel pays! je ne me tire des mains d'un sorcier que par le crédit des hérétiques.

Je sais qu'il y a de bons blancs. Ne crois pas que je suis de ces marabouts qui ne sont jamais sortis de la Guinée, qui croient que les Européens font du vin avec le sang- des noirs, et de la poudre à canon avec leur os. J'ai étudié à l'Université de Fez.

Le père Jeronimo.

Oh! je vois bien, Seig-neur, que vous êtes fort instruit.

Balabou.

Ton papier est d'une grande blancheur. Je n'en suis pas étonné. Il est fait avec des feuilles d'ivoire. C'est pour faire du papier que les Européens viennent chercher des dents d'éléphant en Guinée. Nous n'avons pas ce secret.

Le père Jeronimo.

(A part.) Quelle ignorance! — Je vous assure que le papier se fait avec des chiffons de toile.

Balabou se fâchant.

Comment! tu veux me tromper? Je sais bien ce que je dis, peut être.

Le père Jeronimo.

(A part.) Quel entêtement! (D'un ton humble.) Illustre santon, vous avez raison.

Balabou.

Ton papier me servira à faire des g-ris-g-ris.

Le père Jeronimo, avec chaleur.

Ma religion me défend d'en faire un pareil usage. Rendez le moi. Je vous donnerai tout ce que vous voudrez. (Il s'avance pour le reprendre. Ils ont peur Vun de Vautre. Ils s'évitent.)

Balabou, en s'en allant.

Je ne veux pas rester plus longtemps avec toi. Tu m'ensorcellerais.

SCÈNE HUITIÈME

Le père Jeronimo, seul.

Ces maudits prêtres de Satan séduisent les peuples par leurs sortilèg-es. Ils sont dans Terreur, et ils se croient dans la vérité ; nous sommes dans la vérité, et ils nous accusent d'être dans Terreur. Quel aveug-lement ! Mais il faut se taire ici. Toute ma mission doit se borner à racheter nos pauvres frères captifs. Ils sont, à Maroc, sous Tempire des mahométans, des rénég-ats, des juifs et des noirs. Quelle différence de l'Italie 1 Mais voici le juif Jacob auquel je suis moi-même recommandé.

SCENE NEUVIEME

Le père Jeronimo ; Jacoh, Juif portugais, inarchanil il'esclai^es.

Le père Jeronimo.

Seig-neur Jacob, je baise les mains de Votre Excellence.

Jacob.

Bonjour, père. Vous venez donc ici faire comme moi le commerce des esclaves?

empsael kt zoraïdk 107

Lk ['Ère Jeronimo.

Seigneur, je viens les racheter, avec les aumônes des chrétiens, pour les rendre à leur patrie.

Jacob.

Je peux vous y être utile. Mais les esclaves sont bien chers. Avez- vous beaucoup d'argent?

Le père Jeronimo.

Nous en avons très peu. Les charités sont épuisées. Mais je serai bien reconnaissant de vos services: j'ai des présents de quelque valeur.

Jacob.

Je veux vous servir gratis. J honore la vertu partout où je la trouve, surtout dans les religieux de votre ordre. Puisque vous avez des présents, je vous ferai faire de bonnes affaires à Maroc auprès de l'Empereur. En attendant, je vous recommanderai à Empsael son premier ministre. Mais il est à la chasse. Nous irons le joindre dans la forêt lorsque j'aurai parlé à Zoraïde. J'ai deux bons chevaux là bas. Vous monterez l'un, et moi l'autre.

Le père Jérôme.

Seigneur, je suis confus de vos bontés. J'attends aussi Zoraïde qui m'a fait dire de lui venir parler.

Jacob.

La voici.

SCENE DIXIEME

Les mêmes. Zoraïde, Roza Alha, Marguerite. Boza Alha baise respectueusement la manche du père Jérôme.

Seigneur Jacob, je vous ai prié de passer ici pour m'aider à soulag-er des esclaves bien malheureux.

Jacob.

Madame, mon plus grand bonheur est de faire des heureux. C'est moi qui ait vendu dernièrement deux belles géorgiennes dans le sérail de l'empereur. Elles ont aujourd'hui l'honneur d'être au service de ses femmes noires, et elles n'avaient pas de pain dans leur pays. Je compte bientôt faire une tournée dans une partie de l'Europe, et en amener beaucoup d'esclaves : je trouverai en Russie, en Pologne, en Livonie, des paysans que l'on y mène à coups de bâton, et qui y sont à bon marché. De là j'irai en Italie: il y a à Rome et à Naples quantité de pauvres gens qui aimeront mieux me vendre

leurs enfants que de les nuitilei- pour en taire des musiciens. Si je pouvais m'introduire en Espagne et en Portug-al, je vous amènerais de là des esclaves, les plus malheureux et les plus soumis qu'il y ait au monde, mais ils n'obéissent qu'à leurs prêtres. Chemin faisant, si je trouve quelque française, je pourrai vous en accommoder. Elles sont toujours g-aies: elles chantent au milieu même de la misère. Mais vous les payerez cher, car leur pays s'éclaire de jour en jour, et le peuple à la fin pourrait y devenir libre et heureux.

ZORAÏDE

Il ne s'ag"it pas de me procurer de nouveaux esclaves, mais de secourir quelques uns de ceux qui sont ici.

Jacob.

Je reconnais bien là. Madame, votre grande vertu. Je désire participer à votre bonne œuvre, si vous me le permettez. Voulez vous les racheter, ou les échanger? Je ne prendrai rien pour mes droits. Vous n'avez qu'à parler: on fait tout avec de l'argent; il est plus puissant que la beauté même. On ne vit que pour en gagner, et on n'en gagne que pour avoir de quoi vivre.

ZoRAÏDE.

Vous savez qu'Empsael ne vend aucun de ses esclaves.

110 EMPSAEL 1;T ZOHAÏDi:

Jacob.

Je sais aussi, Madame, que personne n'a plus de pouvoir sur son esprit que vous. Vous pouvez lui dire qu'il n'y a point de trafic plus riche, plus noble, et plus joli, que celui des esclaves. Les marchands de chevaux, de chameaux, d'éléphants, d'or, d'argent, de pierreries, ne sont rien auprès des marchands d'hommes, car enfin il n'y a rien au dessus de l'espèce humaine.

ZORAÏDE

C'est un commerce affreux et inhumain. Vendi^e son semblable, c'est pécher contre toutes les lois de la nature.

Jacob.

La morale peut être bonne pour des particuliers, mais elle ne vaut rien en politique. Est-ce que l'Afrique pourrait se soutenir sans esclaves Européens? Il faudrait donc qu'Alger, Tunis, Tetouan, Salé, et tant d'autres villes florissantes, mourussent de faim?

ZoRAÏDE.

Il s'ag-it pour le présent de donner quelque secours à des malheureux qui viennent d'arriver, et qui n'ont pas encore l'habitude de souffrir. Vous avez la confiance d'Empsael : vous pouvez aller librement dans les prisons des esclaves et donner,

EMl'SAEL HT ZOKAÏDE lli

à ceux qui en ont le plus besoin, quelques matelas, du ling-e, et un peu de vin.

Jacob.

Ce que vous demandez là est fort difficile et coûtera cher. Vous savez comme Empsaël veut que Tordre s'observe dans les bagnes. Il faut que j'en g-agne d'abord les g-ardes noirs, et surtout que j'évite la jalousie naturelle aux Em-opéens, ce qui est impossible. Si on donne des rafraîchissements à quelqu'un d'entre eux, il faut en distribuer à tous. Anglais, français, portugais, italiens, et dans la même nation même, ils se haïssent à la mort, l'un pour la religion, un autre pour la nation, d'autres pour la naissance, pour la province, pour leur métier. Donner quelque aumône à un esclave au milieu de ses compagnons, c'est jeter un os au milieu d'une meute de chiens.

ZORAÏDE

Je voudrais au moins que vous aidiez un vieux blanc et un jeune noir qui sont inséparables.

Jacob.

Ah? voila qui est rare, et ce que je n'ai jamais vu. Je les aiderai. Madame. Combien voulez- vous leur donner ?

il2 EMPSAEL ET ZORAÏDE

ZoHAÏnE.

Je 11 ai plus d'argent, mais voici une l)oëte dor : vendez la, et distribuez leur en le prix.

Je suis un parfait honnête homme. Je ne voudrais pas avoir un denier à ceux qui n'ont rien. Je vais vous dire en conscience ce que pèse votre boëte d'or. (Il tire des balances de sa poche, et pèse la hoëtte. Il la touche ensuite avec une pierre. J Yoive boëte pèse trois onces, deux g"ros, six grains, bien trébuchants. C'est de lor à vingt deux carats. C'est peu de chose au fond. Vous savez que depuis le retour de la caravane de Tombuto et de Gag-o, lor perd beaucoup ici. Il est maintenant presque aussi commun que l'argent. Mais vous avez des diamants et des perles que vous ne portez jamais.

ZoRAÏDE.

Ce sont des présents de mon époux. Je n'en peux disposer. Ce que je vous donne provient des fruits de mon travail.

Jacob.

Il faut donc se passer à peu. — De cpielle religion est ce blanc? S'il est luthérien, calviniste, anglican, ou de telle autre communion chrétienne, je l'aiderai très volontiers. Mais s'il est catholique je

n'eu ferai rien. Je suis né en Portug-al, où l'inquisition, après niavoir dépouillé de tous mes biens, m'a mis en prison, d'où j'ai eu bien de la peine à m'échapper. Je ne donnerais pas une datte pour racheter la vie d'un catholique, mais, pour le noir, il profitera de vos bienfaits. J'aurai soin qu'on lui donne la nuit une bonne natte, et, le jour, de l'eau à discrétion.

ZoHAÏnE.

Ajoutez y un peu de vin, afin que son ancien maître, auquel il est si attaché, n'en manque pas.

Vous savez bien que la loi de Mahomet ne permet pas l'usage du vin.

ZoRAÏDE, (Ui jj'crc Jeronimo.

C'est donc à vous, mon père, que je m'adresse pour aider ces infortunés, à vous qui faites le sacrifice de votre liberté pour racheter les captifs, et dont la charité s'étend k tous les hommes.

Le père Jeronimo.

Je les soulagerai bien volontiers, Madame, mais il faut savoir auparavant de quelle religion ils sont, car s'ils sont hérétiques, je ne puis rien pour eux. Je ne peux servir que les catholiques.

I 14 EMI'SAKL I:T /.(tHAÏlJl-;

ZoKAÏDi:.

Il y a apparence que le blanc est catholique, car il est Espagnol. (juant à la relig-ion du noir, je ne la connais pas. Mais ne suflit-il pas, pour participer à vos secours, que l'un et lautre soient malheureux?

Le i'ère Jeronimo.

Puisque le blanc est espagnol, il est catholique, car la très sainte inquisition ne souffre point d'hérétiques dans cette nation: mais, comme Espagnol même, je ne peux le secourir.

ZORAÏDE

Pourquoi donc?

Le père Jerommo.

Madame, nous sommes comptables à nos provinces des charités que nous en recevons. Si votre protégée était italien, je l'aiderais des deniers de litalie dont je suis dépositaire. S'il était même allemand, je pourrais encore lui être utile, pourvu qu'il fût sujet des états de l'Autriche qui ont des possessions en Italie. Mais que voulez vous que je fasse pour un espagnol? Je ne suis pas eharg-é des charités de son pays.

KMPSAEL HT ZCRAÏOE 115

ZOKAÏDE.

L'humanité doit embrasser toutes les nations et toutes les religions.

Le père Jeronimo.

La loi doit être aveugle, Madame, mais non pas la charité. Pensez-vous par exemple que je puisse distribuer des aumônes d'italie à un captif s'il est hérétique, schismatique ou païen? Il ne serait pas juste de donner aux chiens le pain des enfants de la maison.

ZORAÏDE

o Dieu ! Est-il possible que ton évang^ile, qui devait réunir tous les hommes, leur serve de prétexte pour se détester! — Mon père, vous oubliez l'exemple du Samaritain.

Le père Jeronimo.

Madame, je ne dois me ressouvenir que de celui de mes supérieurs.

Zoraïde.

Les lois de la nature ne sont donc jjIus rien pour vous ?

116 KMi'SAEL i:t zohaïde

Lk I'Kkk .Ikk().mm(i.

Je ne dois obéir qu'à celles de mon ordre. — Cependant, Madame, à votre recommandation, j'aiderai lesclave Espa^^nol. Quant à son noir, s'il ne m'est pas permis de lui donner des secours temporels, je lui en donnerai de spirituels. Ce sont les plus importants. La vie du corps n'est rien auprès de celle de Tâme.

ZORAÏDE

Dites-moi, mon père. Dieu n'a-t-il pas mis en Afrique ce qui convenait à la vie de ses habitants?

Le père Jeronimo.

Oui, madame, et en profusion.

ZoRAÏDE.

N'en a-t-il pas fait autant pour chaque partie du monde?

Le père Jerommo.

Certainement, madame.

Zoraïde.

Vous convenez que Dieu a donné en abondance à chaque peuple les biens qui convenaient aux besoins du corps, et vous voulez qu'il ait refusé à la plupart les biens nécessaires aux besoins de

EAU'SAEL HT ZOUAÏDE H7

Tâme, qui sont, selon vous même, les plus importants?

Le père Jeronimo.

Madame, je vois avec douleur que vous n'êtes pas de la religion romaine — mais voila un petit livre qui vous expliquera tout cela. Vous y verrez que hors l'ég-lise romaine il n'y a pas de salut.

ZOHAÏDE.

Dans quelle langue est écrit votre livre?

Le père Jeronimo.' Madame, en langue latine, et il est approuvé par nos plus savants docteurs eu théologie.

ZoRAÏDE.

Votre livre n'a point été fait pour moi, car je ne sais pas le latin.

Le père Jeronimo.

Madame, si vous me le permettez, je vous l'intei'prèterai.

11 est un livre qui n'a pas besoin d'interprète parce qu'il n'est pas fait par la main des hommes : c'est notre propre cœur. Dieu y a écrit, non en latin, mais en sentiments de pitié, d'alïections, de

besoins, dont le langage s'entend par toute la ferre: vous aimerez votre proehain comme vous même.

Le l'ÈRE Jero.mmo.

C'est l'aimer que de chercher son salut.

ZoRAÏriE.

C'est le haïr que de le damner.

Le i'Èhe .Iehonimo.

Raison de philosophe 1 la raison des hommes est corrompue dès la naissance.

Les raisons qui sont dans les livres le sont donc aussi, puisque les livres ne sont que des ouvrages des hommes. Mais la nature n'est pas corrompue. Elle est l'ouvrage de Dieu. Elle nous dit par nos besoins naturels que nous sonmies tous frères, et que Dieu est notre père commun.

Le l'ÈRE Jeronimo.

Madame, je passerai, pour vous obliger, par dessus les ordres de mes supérieurs, si vous voulez faire quelque chose pour moi. J'ai quek{ues deniers : si vous voulez me faire racheter tous les esclaves italiens qui sont nés dans les états de la maison

d'Autriche, et qui me sont recommandés par la très sainte congréi^ation de la propagande dont jai l-honneur d'être membre, j y joindrai aussi l'esclave espagnol pour lequel vous vous intéressez. Pour son noir, vous sentez que cela m'est impossible. Qu'est-ce après tout qu'un noir?

ZORAÏDE

Je voudrais délivrer non seulement tous les sujets de votre empereur, mais tous les infortunés qui gémissent dans les fers de l'Afrique et de l'Europe. Je le ferais sans autre recommandation que celle de l'humanité. Mais vous l'avez entendu: Empsaël ne délivre aucun de ceux qui tombent en son pouvoir.

Le i'èhe Jekonimo.

Avec autant d'esprit et de charmes, Madame, vous avez tout pouvoir sur lui.

/ORAÏDE.

Je n'ai que du* sens commun, et je tâche de le garder pur, pour conserver du pouvoir sur moimême.

Vous pouvez compter sur ma gratitude. J'ai un beau collier de perles orientales qui en sera le prix.

EMI'SAKL KT ZOHAÏDE

ZORAÏnE.

Mes perles sont les larmes de reconnaissance que répandent les infortunés que je peux soulager. Tenez, prenez vous même ce bijou, et n'épargnez rien au moins pour lesclave espagnol. (Elle lui donne un anneau.)

Le père Jerontmo le prend.

Madame. Dieu bénira votre charité : il vous amènera à la connaissance de sa sainte loi.

ZORAÏDE

C'est en lui seul que j "espère. Les hommes et leurs livres sont trop sujets à se tromper.

Le père Jeronimo.

Adieu, Madame.

Jacob.

Adieu, Madame. — I Au père Jeronimo. i ^'ous n avez pas si mal fait vos affaires auprès de lépouse d Empsaël ; allons voir si vous serez aussi heurreux auprès du mari.

Zoraïde.

Adieu, adieu. Souvenez a^ous seulement que vous êtes des hommes.

EMI'SAEL ET ZOKAÏDE l'ai

SCÈNE ONZIÈME

Zuraïde cl ses fcinines.

ZORAÏDE

Le père catholique aidera le blanc, et le Juif le noir. Cependant je ne suis pas tranquille. Je voudrais faire quelque chose de mieux en faveur de ces deux esclaves infortunés et du malheureux équipag-e de ce vaisseau espagnol. Je veux aller trouver moi même Empsael.

RosA Alba.

Comment ! dans la forêt?

TOUTES ENSEMBLE

Dans la forêt !

Roza Alba.

Madame, savez-vous bien ({uil y a là une ville déserte toute entière qui na plus d'habitants que les lions. Januario, qui y accompag-ne souvent son maître à la chasse, dit que c'est une chose qui fait trembler de voir ces g-randes places pleines de vieux arbres, et entourées de palais qui n'ont plus d'autres habitants que les bêtes féroces dont on entend ya et là les rug-issements.

\i,'2 KMI'SAKL ET ZORAÏUK

ZORAÏDK.

Elles ne sortent que la nuit. Je n'aurai pas peur auprès d'Empsaël.

RozA Alba.

C'est là qu'on voit le tombeau de Mentia, d'où il sort de temps en temps des voix et dont l'ombre toute blanche apparaît souvent à l'entrée de la nuit.

J'aime la vue dun tombeau qui renferme des cendres vénérables. Il me donne une ima^e de l'éternelle paix.

Roza Alba.

Empsaël va revenir à l'entrée de la nuit, au plus tard. Vous lui parlerez demain.

Zoraïde.

L'infortuné peut-il aussi renvoyer son infortune à demain ?

Roza Alba.

Madame, la nuit s'approche. Vous êtes lang^uissante et délicate. 11 ne faut qu'une frayeur pour vous faire mourir.

Zoraïde.

Il est doux de mourir en servant les malheureux.

Toutes.

Oh ! n'y allez pas !

ZoRAÏnE.

Chères amies, il n'est pas nécessaire que vous m'accompagniez ; restez ici.

RozA Alba.

Oh ! nous vous suivrons partout !

Toutes.

Oui, partout.

Zoraïde.

Eh bien, appelez le chef des noirs.

Toutes, criant.

Annihal !

SCÈNE DOUZIÈME

Les mêmes, Annihnl.

Annibal.

(^ue vous plaît-il. Madame?

Zoraïde.

Préparez nous des voitures pour aller joindre Empsael.

1^^ KMI'SAEL ET ZdHAÏDE

ÂNMBAL.

Il y a trop de risque; le jour va finir: s'il vous arrivait quelque accident, Empsael m'en rendrait responsable.

ZoRAÏDE.

Ce sera moi qui en répondrai.

ÂNMBAL.

Si c'est quelque chose de pressé, je peux y aller moi même. Par notre j^-rand prophète, je n'ai rien à craindre. Donnez-moi vos ordres.

ZoRAÏDE.

Je ne peux charger personne que moi de ma commission. Faites ce que je vous dis.

ÀNiMBAL.

Empsaël ma commandé de vous obéir en tout. Allons, quelles voitures voulez-vous, Madame ?

La plus diligente.

Anmbal.

Le palanquin est la plus douce et la plus sûre. Quels esclaves voulez vous pour vos porteurs ? Les français sont plus prompts, les allemands plus

forts. Les espagnols ont le pied plus ferme, mais ils sont plus lents. i\.près tout, je les hâterai.

J'aimerais mieux y aller k pied que d'être portée par mes semblables. Oh! Dieu! comme l'homme est traité par Thomme !

Annibal.

Vos esclaves ne sont pas des hommes, ce sont des blancs, ce sont des infidèles.

RozA Alba, à part.

Voyez cet animal qui nous prend j^our des bêtes.

Anmbal.

Vous n'êtes pas accoutumée à nos usag-es. Mais, par toute l'Afrique, il en est ainsi. Les blancs y sont faits pour servir les noirs. D'ailleurs il n'y a pas de meilleure monture que les blancs. Les ânes sont trop lents, et nos chevaux Arabes trop vifs. Mais, avec des esclaves blancs, vous allez vite, et vous vous arrêtez quand vous voulez.

Roza Alba.

N'avez vous pas des dromadaires?

Annibal.

Savez vous bien que ces dromadaires sont arabes,

l'ai KMI'SAEL KT /.OliAiDl-J

et qu il n'y en a pas un qui ne vaille mieux que 4 esclaves européens?

ZORAÏDE

o triste efîet de l'esclavage ! Il rend l'homme de moindre valeur qu'une bête de somme. Un dromadaire du désert vaut plus qu un Européen dans les fers !

Annibal.

Ne vous afflig-ez pas, Madame. Je vais faire préparer les dromadaires. (1/ rencontre en sortant Balahou. Il lui baise le bas de la robe et lui dit : j Dépéchez vous de lui parler. Elle va partir pour aller trouver Empsael.

SCENE TREIZIEME

Zoraïde et ses femmes. Balahou.

ZoRAÏDE.

Que me voulez vous, bon Morabite?

Balabou.

Madame, je viens pour vous convertir

Zoraïde.

Eh ! pourquoi ?

KMPSAia I:T ZOHAÏIJI:: 1^7

Balabou.

C'est que je suis si jaloux de votre bonheur dans ce monde et dans l'autre, que je viens pour vous convertir.

RosA Alba.

Comment ! Est ce que ma maîtresse est pervertie? Apprenez, Balabou, qu'elle est bonne et bienfaisante.

Balabou.

Oui, mais avec sa bonté elle est dans le chemin de l'erreur, qui mène en enfer.

ZORAÏDE

Gomment faut-il faire pour me convertir?

Balabou.

Il faut croire tout ce que je vous dirai de la part de notre grand prophète.

Zoraïde.

Il ne dépend pas de moi de croire.

Balabou.

Tenez, prenez ce petit pajjier. Portez le, jour et nuit, sur votre cceur: il y a un passage de l'Alcoran qui pénétrera dans votre âme, et de là dans celle des femmes qui vous environnent.

128 EMPSAEL KT /.OHAÏUE

ZORAÏDE

Qviel bien nous en reviendra-t-il ?

Balabou.

Il nv a rien de plus beau que lAlcoran. La sultane Zobeide, mère du kalil'e Amin, avait cent filles esclaves qui savaient toutes lAlcoran par cœur, et qui en récitaient chaque jour la dixième partie ; de sorte que Ton entendait dans son palais un bourdonnement continuel semblable à celui des abeilles (1).

RosA Aliîa.

Le beau conseil que vous nous donnez d'apprendre à bourdonner lAlcoran !

J'ai appris à prier Dieu avec mon cœur et non avec mes lèvres.

Balabou.

En apprenant lAlcoran vous aug-menterez votre pouvoir sur Empsaël. Vous deviendrez semblable à la chrétienne Mentia, l'épouse du chérif Mahomet, qui, après s'être fait Musulmane, inspira im si violent amour k son mari qu'il donna la liberté à tous

(1) Voyez la J)ibli()tliL'quL' orientale dllorljclot. (Note de Bernardin.)

ses parents, et quaprès sa mort il pensa perdre l'esprit de regret (1). Vous verrez son tombeau à l'entrée de la ville des Lions. 11 fait tous les jours des miracles, et on y apporte des offrandes de tous côtés,

RozA Alba.

Elle mourut chrétienne en secret.

Balabou.

Ce sont les chrétiens qui disent cela. Il est certain qu'elle mourut musulmane puisqu'elle fait des miracles.

ZORAÏDE

Ma perte sera bien peu de chose. A Dieu ne plaise qu'elle altérât jamais l'esprit d'Empsael.

Balabou.

Oh! il a un g-rand esprit, Madame. J'ai une grâce à vous demander auprès de lui.

Quelle est-elle ?

Balabou.

Je désirerais qu'il me lit bâtir un hermitage auprès du tombeau de Mentia, afin d'en recueillir les

(1) Voyez Marmol: Desa-iption de l'Afrique. (Note de Bernardin.)

oiîrandes. On v apporte tous les jours des vivres qui sont perdus.

ZOHAÏKE.

Ces vivres sont peut-être utiles à de pauvres voyageurs ou à quelque misérable esclave. Les oirrandes mises sur le tombeau de la vertu doivent appartenir aux malheureux.

SCÈNE QUATORZIEME

Les mêmes. Annihal.

Annibal.

Madame, les dromadaires sont prêts. Hâtezvous de partir avant la nuit.

ZoRAÏDE, // Ba hibou.

Adieu, bon Morabite, je tâcherai de vous servir d'une manière ou d'autre. (A ses femmes.) Séparation de parents, d'amis, d'amants, indig-ence des premiers secours, mépris, outrag-es, vains regrets de la patrie qui nous abandonne, désespoir pour l'avenir, servitude du corps et de Tâme. ce n'est là qu'une partie des maux qu'entraîne l'esclavage. Tâchons de rendre Empsaël sensible à la pitié.

KMI'SAKL HT ZoHAÏItK 131

Chères amies, secondez ma faiblesse, et mettons notre confiance en Dieu, à proportion de l'oppression où nous tiennent les hommes.

Toutes.

Oui, Madame, oui, oui Madame.

Fin du 2' Acte.

ACTE TROISIÈME

Le fond de la scène représente une sombre forêt dans une gorge du Mont Atlas. Les deux côtés de la montagne sont formés de plateaux de rochers divisés par étages. Sur les inférieurs croissent çà et là des palmiers, des jujubiers, des pistachiers, et, sur les supérieurs des sapins et des cèdres, au-dessus desquels paraissent au loin les sommets de l'Atlas couverts de neige, et éclairés des derniers rayons du soleil couchant. Un torrent descend de ces neiges et se précipite avec un sombre murmure au milieu de plusieurs espèces d'arbres sauvages et domestiques naturels à l'Afrique. Au fond de la vallée, à travers les clairières de la forêt, on aperçoit les ruines d'une grande ville, des colonnades, des façades de palais, des massifs de maisons, et sur les hauteurs, des aqueducs et des remparts entrouverts. A gauche, sur le devant de la scène, au milieu des arbres, s'élève une grande tour lézardée, sur les flancs de laquelle on lit, au-dessous d'une aigle romaine, cette inscription en lettres demi effacées :

MAVRITANIA TINGITANA CAIVS. C^SAR.

A droite, au fond de la scène, on voit auprès d'un vieux cyprès un petit tombeau couvert de câpriers et d'aloës ; on y lit cette épitaphe en lettres gothiques,

îcnna ilfcntia te aJîcitvotj, t)fouie

bc c^crif 'HJoIianub

l'an be SÇriet 1537

13i i:mi'sai:l et /.okaide

SCÈNE PREMIÈRE

Zoraïde et ses femmes. Annibal d un nuln- f/arde noir. Ils se rangent avec leurs lances hautes au pied de la tour de Cœsar.

Zoraïde.

Chères compag-nes, souvenez-vous l)ien (|ue le nom du vieux esclave espaiii-nol est Pedro Ozorio.

Toutes.

Oui, Madame. Pedro Ozorio.

Zoraïde.

Maintenant qu'il est retourné au bag-ne, il serait difficile de le retrouver parmi les autres esclaves, si nous oubliions son nom.

ROSA AlJiA.

Madame, n'allez pas plus loin. Voici la tour du diable qu'on aperçoit du camp. Januario ma dit que c'était le rendez-vous de la chasse.

Zoraïde.

C'est la tour de Cicsar. Je ne vois point Empsael.

EMI'SAi;i. i:i- ZOliAÏDH \'à')

RosA Alba.

Ah ! madame, si vous allez plus avant, vous serez effrayée. Nous sommes à Tentrée de la forêt et de la ville des lions.

Dalton.

On ne voit de villes ruinées et abandonnées aux bêtes féroces que dans les pays où règ-ne Tesclavag-e. L'Asie, l'Afrique, la Grèce et l'Italie en sont pleines. Mais en Angleterre on ne trouverait pas un village sans habitants, ni une maison où il manque une brique.

Margueritte.

Il en est de même tle la Hollande.

ZORAÏDE

Où pourrons nous rencontrer Empsael?

Dalto.n, s'(n'(incc vers hi tour.

Je vais tâcher de le découvrir.

ZoRAÏDE.

Ne montez pas dans la tour. Il peut y avoir des serpents, chère Dalton !

136 EMPSAiii, i;t zokaïue

Toutes.

N"v allez pas. oh! uv allez pas.

Dalton.

Je veux vous tirer d'inquiétude. (Elle monte clans la tour et regarde par une des fenêtres.) Oh! quelle vue !

ZORAÏDE

N'apercevez vous pas quelqu'un de la chasse?

Dalton.

Madame, je vois de g-rands amphithéâtres ruinés qui s'élèvent au dessus de la forêt. Voila un portail de palais dont il ne reste plus que la façade, des places publiques à perte de vue, toutes remplies de vieux arbres. J'aperçois à travers leurs troncs de longues avenues de colonnes à demi renversées. Voila aussi des ég-lises sans toit et sans clocher. Oh ! quelle désolation !

Zoraïde.

Dalton, descendez, je vous prie.

Dalton.

J'aperçois tout là bas quelque chose qui remue au milieu d'un amphithéâtre. Oh ! c'est un éléphant. Cela fait trembler.

EMi'SAEL i:t zokaïde 137

TOUTES

Oh! un éléphant! (Elles se rassemblent autour de Zoraïde.)

■ Zoraïde.

N'entendez-vous aucun cor de chasse?

Petrouwna.

Oh! j'entends rug-ir un lion.

D ALTON

Ecoutez !.. Non, c'est le bruit lointain d'un torrent. (Elle redescend.)

RozA Alba.

En vérité, Madame, nous ferions mieux de nous en retourner.

Zoraïde.

Je commence à être inquiète d'Empsael.

RosA Alba.

La chasse l'aura conduit d'un autre côté. Madame, retournons au camp.

Zoraïde.

Quel est ce petit tombeau couvert de câpriers, et surmonté d'une croix?

Margueritte.

C'est le tombeau de Mentia, cette illustre portugaise épouse (lu Chéiif Mohamed. Voici son épitaphe.

ZORAÏDE

Quoi! de cette infortunée Mentia dont jai tant ouï parler? Voici des couronnes qu'on y a suspendues. Répétez moi son histoire. Je croyais que c était une fable.

Margueritte.

Madame, la voici (I). Le chérif Mahamet étant venu s'établir dans la vallée voisine de Torudent lorsqu'elle n était habitée que par des lions, il y planta la canne à sucre, et rendit tout ce pays ainsi que ce canton très florissant. Ayant pris en lo3(i sur les portug-ais la ville voisine de Santa Cruse, qui est aujourd'hui le Gap d'Ag-uer, avec son g-ouverneur Guttières de Moriroy et toute sa famille, il devint éperdûment amoureux de sa fille Mencia. Mencia refusa longtemps de répondre à son amour, mais un religieux de la Mercy qui était venu pour racheter des esclaves ayant refusé de payer sa rançon, parce que le Ghérif en demandait trop d argent, et qu elle désirait aussi rendre la liberté à son père, elle écouta les propositions de son amant et devint son épouse.

il) Vi)yez Marmol: Hist. des chéri fs.

E^Mi'SAKL i;t ZOHAÏDE 189

RosA Alba.

Elle lit fort bien.

Petrouwna.

Oh!

OUI

Margueritte.

Le chérif Moliamet la laissa vivre à la manière de son pays, se plaisant à la voir habillée à lespagnole, et à la faire servii' en reine. Quelque temps après elle mourut en couches de son pre-

mier enfant, empoisonnée, dit-on, par la jalousie des autres femmes du chérif. Son époux en pensa perdre l'esprit. Il rendit d'abord la liberté à tous ses parents, qui n'avaient pas voulu la quitter, et qu'il combla de bienfaits. Ensuite il lui fit élever ce tombeau dans ce lieu qui lui avait plu pendant sa vie. Il lui envoyait deux fois par jour une femme maure qui avait conduit ses amours, y porter des vivres et des lettres pleines de reg-rets, auxquelles cette femme assurait que Mentia répondait de vive voix, ce qui calmait le désespoir de Mahamed. Il dura lies lonL;temps, et même apiès avoir fait la conquête de Fe/ et de Maroc, et avoir eu des enfants lie plusieurs autres femmes, il n'était pas encore consolé de la perte de sa chère Mencia. Depuis ce temps les pauvres esclaves et les malheureux (le toutes les nations viennent apporter à son tombeau des vivres et des couronnes.

140 EMi'SAEL i:t zokaïde

ZORAÏDE ET TOUTES SES FEMMES, s'écrie/lt.

Pauvre Mencia. (Elles s'approchent du tombeau et le contemplent en silence.)

ZORAÏDE

Le tombeau de Mencia me rassure plus que la tour de Caesar. Il me semble que quelque puissance céleste y repose. Je ne crains plus rien.

Toutes.

Ni moi. ni moi.

Margueritte.

On dit que Mencia répond encore aux infortunés qui la consultent, et que son ombre même apparaît quelquefois la nuit, toute en blanc.

Dalton.

Je vais lui parler.

RosA Alba.

Par S' Janvier, ne lui parlez pas. Madame, elle n'a qu'à paraître !

Dalton.

Quand elle paraîtrait? Qui ne craint pas la mort ne craint pas les morts. Je vais lui parler.

EMl'SAEL ET ZOKAÏDE 141

Toutes.

Ne lui parlez pas, non ! non !

Margueritte, à Zoraïde.

Zoraïde, parlez lui plutôt vous même. Si elle répond à quelqu'un, ce doit être à vous, qui êtes bonne comme elle.

Toutes.

Oui, oui, parlez. Madame.

Zoraïde.

Chères amies, nous ne sommes que de faibles mortelles aux ordres du ciel : le ciel n'est pas à nos ordres : il ne faut pas le ten-

ter. — Cependant j'offrirai volontiers en votre nom et au mien un présent et des prières au tombeau de Mentia. (Elle détache son collier, et s agenouille avec ses femmes auprès du tombeau. Elle dit d'une voix basse et agitée.) Vertueuse Mentia, recevez nos hommag-es. Si les âmes bienfaisantes s'intéressent encore dans un autre monde aux malheurs de celui-ci, favorisez nos projets en faveur de nos infortunés compag-nons d'esclavag-e. (D\ine voix forte et rassurée j Procurez leur la liberté. (On entend répéter le mot de liberté, et toutes les femmes tressaillent. — D'une voix basse et tremblante.) Agréez ce collier, ouvrage de mes mains, et de la couleur chérie d'Empsaël.

EMPSAKL liT /.UHAÏKI

(J-JI/c hIIhcIw son co/licr it une bru ne hc du ci/jjrôs.j Doniu'/. moi autant d ialluence sur mon époux pour le bonheur des pauvres esclaves, que vous en avez eu sur le chérif Mahamed. Si vous nous secourez, j'ornerai votre tombeau des plus belles fleurs de l'Europe. J'y planterai des primevères et des violettes. Une fois par an j y distri]:)uerai des vivres en votre nom aux malheureux. (D'une voix forte.) Soyez favorable aux prières de vos amies. (On entend répéter le mot amie. Toutes les femmes se lèvent de surprise.)

RosA Alba.

Eh bien! lavez vous entendu?

Dalton.

C'est l'écho.

RozA Alba.

C'est une voix.

Dalton.

Oh ! je vous jure que c'est l'écho.

Toutes.

C'est une voix, c'est une voix.

RosA Alba.

Nous avons entendu deux fois prononcer d'une voix douce et bien distincte: liberté, amie.

KMI'SAEL 1:T /.(IHAÏDK 148

ZoRAÏDE.

o pouvoir de la vertu. Je me sens protég-ée par ce tombeau. Je crois que je verrais paraître l'ombre de Mentia que je n'en aurais pas peur.

RosA Alba.

Ni moi, Madame.

Toutes.

Ni moi, ni moi.

SCENE DEUXIEME

(Empsael sort d'entre les buissons, une lance à la main droite, et une peau de lion à la gauche. Toutes les femmes s'écrient de frayeur.) Ah! Fombre de Mentia.

Dalton.

Non, c'est un lion.

Empsael.

C'est moi, rassurez vous! (Il s'avance avec Zoraïde sur le devant de la scène. Les quatre femmes restent et s'asseoient aux quatre coins du tombeau dans des attitudes religieuses et suppliantes. — Quatre gardes noirs, parmi lesquels

est Annihal, se rangent les lances hautes au pied de la tour de César.) Quoi? c'est toi, timide Zoraïde? Quel sujet si pressant t'amène à cette heure dans cette forêt redoutable?

Zoraïde.

Seigneur, si j ose dire, c'est d'abord l'inquiétude où j'étais de votre absence.

Empsael.

Chère Zoraïde, j'étais venu ici pour y surprendre au lever de l'aurore quelque jeune panthère à la peau annelée, ou un petit léoj)ard moucheté afin de te donner le plaisir de l'élever, lorsqu'un des plus vieux lions qui soient sur les sommets de l'Atlas, retournant au point du jour dans sa caverne, est venu m'attaquer.

Je l'ai tué de ma main. Voici sa dépouille. Ses flancs, noirs et velus comme ceux de l'ours, garantiront tes pieds délicats des plus rudes froids de la montagne. Pour surcroît de bonheur, j'ai appris qu'un de mes plus petits corsaires a enlevé un gros vaisseau espagnol. J'ai ordonné que son pavillon fût mis à tes pieds, et son équipage, chargé de fers, au nombre de tes esclaves. Je compte, au printemps, préparer aux iniidèles de plus grands affronts, et à toi de nouveaux témoignages de mon amour.

ZOKAÏDE.

Seigneur, que la victoire et les plaisirs partagent sans cesse vos heureux jours. Puisse Zoraïde, votre esclave fidèle, être toujours agréable à vos yeux.

Empsael.

Le soin que tu prends de me plaire t'en doit être un sûr garant. J'aime aussi à croire que je ne triomphe que pour toi. Zoraïde, je veux te faire fouler aux pieds l'orgueil des infidèles. Je veux à l'avenir qu'il n'y ait dans tes appartements d'autres tapis de pied que des pavilloiis européens.

Zoraïde.

Seigneur, tant de gloire ne convient pas à une pauvre esclave.

Emi'Sael. (l'un ton de dignité.

Zoraïde, vous n'êtes point esclave : vous êtes mon épouse. Mais... que vois-je ? Vous avez pleuré. En vain vous vous contraignez. Quel est le sujet de vos larmes ?

ZOHAÏDE.

Il n'est guère propre à vous intéresser.

Empsael.

Je veux le savoir. (Quelqu'une de vos esclaves

VOUS a-t-elle manqué de respect? Vous êtes trop bonne envers elles. Je veux vous en donner de toutes les nations de l'Europe. Plus vous en aurez, plus il vous sera aisé de vous en faire obéir.

ZORAÏDE

Mes compagnes vont au devant de mes désirs.

Cependant vous avez pleuré. Zoraïde, vous avez des réserves pour moi, qui n'en ai pas pour vous.

Zoraïde.

Seigneur, si je puis le dire, j'ai pleuré de compassion.

Empsael.

Et pour qui?

Zoraïde.

Pour ce même équipage espagnol que vous m'avez envoyé, mais surtout pour deux esclaves.

Empsael.

Pourquoi ces deux esclaves ont-ils excité plus de pitié que les autres?

Zoraïde.

Ils étaient au comble du malheur. Seigneur, si

KMI'SAEL ET ZOHAÏDE 147

VOUS eussiez entendu leur conversation, votre âme g-énéreuse en eût été touchée.

Empsael.

La conversation de deux Européens? Ame innocente, vous ne connaissez pas leur perfidie. Ils parlent quelquefois bien, mais ils ag-issent toujours mal.

ZORAÏDE

Un de ces deux esclaves était noir.

Oh! pour un noir, je le crois. Il n'y a que les noirs de sincères et de généreux.

ZUKAÏDE.

Il avait pour compagnon d'esclavag-e un blanc déjà vieux qui succombait sous un fardeau de pierres.

Empsael, avec c/uileiir.

Je voudrais pouvoii- mettre sur la tête de chaque Européen un des rochers de l'Afrique, et l'écraser sous son poids.

ZoRAÏDE.

Seigneur, ce noir avait été jadis l'esclave de ce blanc. Il est allé seul lui chercher de l'eau à la fontaine des lions, parce qu'il mourait de soif, et il s'est cliarg-é ensuite de son fardeau et du sien.

Empsael.

Il ranime un serpent qui liniia par le piquer.

ZORAÏDE

Oh ! Empsaël ! Votre âme mag-nanime eût été émue de ce que ce noir disait à son ancien maître.

Empsael.

A son ancien maître! Chère Zoraïde, tu es sensible aux maux des Européens ? Tu ne connais pas ceux qu'ils mont l'ait soulïrir? Ecoute, et sois pour eux sans pitié.

Je ne suis pas né sur les marches du trône de notre invincible Empereur, comme la palme croît sur le tronc du palmier. Je n'ai pas vécu comme toi, l'objet de mille hommages. Je ne suis parvenu à la fortune que par de rudes travaux, et à la grandeur qu'à travers les outrages. La cause d'un sort si différent, Zoraïde, c'est notre couleur. Les hommes de ton pays, qui conçoivent à ta vue des sentiments respectueux, doux et obligeants, parce que tues blanche, éprouvent à la mienne des sentiments de mépris, de haîne et de férocité, parce que je suis noir. Ils n'ont pas d'autre raison que la couleur de ma peau, car, si tu avais été noire comme moi, Zoraïde, encore que tu sois la meilleure des créatures, ils t'auraient haïe comme moi; et si

j'avais été blanc comme eux, quoique j'eusse été connue eux scélérat et perfide, ils m'auraient estimé comme 1 un d'eux. Ce-

pendant la nature a couvert de ma teinte la moitié du i^enre humain. Presque tous les habitants de l'Afrique et de ses îles sont noirs. La nature a donné aux peuples noirs comme aux blancs les mêmes besoins, les mêmes droits à la liberté, et de plus une terre plus riche, un plus beau ciel, un jugement plus sain et un cœur plus généreux, mais, par cela même, plus simple et plus facile à tromper. Ecoute mon histoire, Zoraïde, et juge si je dois haïr les Européens.

Je suis né dans le pays de Bambouk sur les bords de la rivière de Falémé, qui roule de l'or dans ses sables, et va se jeter dans le tleuve du Sénégal. Mon père et ma mère y vivaient très heureux. Des calebassiers, des cotoniers, des palmiers, des bananiers, entouraient leur cabane, et leur donnaient, toute Tannée, des meubles, des habits, du vin, des fruits et de l'ombrage. Un champ de mil et de racines fournissait a])()ndamment au reste de leurs besoins. Us adoraient, soir et matin, le soleil qui, dans ces heureuses contrées, fait produire à la terre deux récoltes par an. Deux enfants, mon frère et moi, mettaient le comble à leur bonheur. Ils nous avaient empreint, en naissant, sur la poitrine, la figure de l'astre du jour, en reconnaissance de ses bienfaits. Dans nos pays libres, chaque homme à son gré se ligure son Dieu. Partout où sa faible

raison entrevoit 1 intellig'ence suprême, dans un oiseau, dans un arhi-e. dans un roelier. elle sy repose, et en adore 1 image. Le soleil fut notre fétiche. Nos parents nous appelaient les enfants du soleil, et quand, en eifet, nous eussions été les enfants de l'astre du jour, ils ne nous eussent pas rendu plus heureux. Notre bonheur et notre union faisaient leur plus grande félicité. (Quoique mon frère ne fût encore qu un enfant, comme j'étais

déjà fort, njon plaisir était de traverser la Falémé à la nage en le portant sui" mon dos. Pour mon père, je le suivais déjà à la chasse contre les bêtes féroces, et je comblais quelquefois ma mère de joie en lui (Ij rapportant la peau d un léopard ou d une panthère. Nous passions souvent une partie de la nuit à jouer du balafo ou à danser au clair de la lune avec des jeunes filles du voisinage, simples et douces comme des tourterelles. Déjà ma mère se réjouissait de me voir dans l'âge d'aimer. Déjà j avais fait un choix. Celle que j'aimais s'appelait Zoraïde; elle était faite comme toi, et noire comme moi; mais si le jour, qui est si beau, est blanc comme toi, elle était noire comme la nuit que tu trouves si touchante. Ainsi nous menions avec nos parents une vie libre et heureuse, sans nuire à personne, et fai-

(1) Il y a ici, dans le mss. xlvi, une lacune de quatre pages. On retrouve ces deux feuillets, numérotés par Bernardin, au rass. xcni. f» 7y2. et au mss. f.r. f" "^(î.

sant du bien à tout le monde. Aucun voyajj^eur ne passait chez nous sans recevoir riiospitalité. Connu ou inconnu, il y restait un jour, une lune, une année, tout le temps qu'il voulait, encore plus chéri au moment de son départ qu'à celui de son arrivée.

ZoHAÏDE.

Heureux climat, vie innocente!

Empsael.

Un jour deux Européens se présentèrent chez nous. Jug-e de notre surprise, Zoraïde. Nous n'avions jamais vu de blanc. A leur

aspect, nos premiers sentiments furent ceux de la reconnaissance envers le soleil. Lorsque nous découvrions dans nos bois une espèce inconnue de fruits ou d'oiseaux, nous les reg-ardions comme un nouveau bienfait de l'astre du jour; ainsi, en voyant pour la première fois des honmies blancs, nous crûmes qu'il nous avait donné une nouvelle espèce d'amis sur la terre. Ceux-ci nous semblaient supérieurs à nous ; ils connaissaient des arts qui nous remplissaient d'admiration et même d'épouvante; mais s'ils avaient plus d'intelligence que nous, ils avaient aussi plus de besoins : nous redoublâmes donc d'hospitalité à leur ég-ard, d'autant plus qu'ils ne pouvaient les faire connaître, faute de parler notre langue. Cependant ils nous firent entendre, par

sig"nes. ([u'ils retournaient vers leur nation, à loccident. et quils venaient de lorient pour y chercher de lor, dont ils nous firent voir quelques grains dans des coquilles. Mon père, pour satisfaire leur goût pour Tor. les mena sur les bords de la Falémé, et leur en montra des paillettes parmi les sables de son rivage. A la vue de ce métal ils tressaillirent de joie, et n'eurent plus d'autre souci que d'en ramasser. Ils y employaient le temps des repas et du sommeil, ne tenant aucun compte des autres productions de notre contrée, ni de ses palmiers, ni de nos jeunes filles, ni de nous. Je me souviens que touchés d une passion si étrange, nous les aidâmes à recueillir avec des calebasses cette poussière inutile. (Quoiqu'ils en eussent déjà une quantité considérable, ils n'auraient jamais mis fin à leurs recherches, si les approches de la saison pluvieuse où la Falémé déborde, ne les eussent fait songer à continuer leur voyage. Comme je m étais appliqué à apprendre quelques mots de leur langue afin de leur être utile, ils

me demandèrent pour guide à mes parents qui, n'ayant jamais rien refusé à des hôtes, y consentirent. Mon jeune frère accoutumé à me voir tous les jours, voulut aussi m'accompagner. D'abord ma mère s'y opposa, niais mon père lui ayant dit que nous ne passerions pas les limites de notre pays où nous avions beaucoup d'amis, elle y consentit, car elle n'avait jamais résisté à sa volonté. Nous condui-

sîmes donc nos hôtes de villa^'-e en villag-e, à travers le pays de Bamhouk. fêtés partout, jusqu'aux frontières dun peuple ennemi de notre nation, mais ami des Européens. Là nous nous préparions à les quitter, lorsque ces perfides, pendant la nuit, nous lièrent les mains, et, nous mettant un bâillon dans la bouche, et la tête' dans un sac, ils m'amenèrent avec mon frère.

ZoRAÏnE.

Oh! Dieu! (Quelle méchanceté!

Empsael.

Oui, Zoraïde. ils nous conduisirent ainsi à travers le pays de nos ennemis jusqu au bord de la mer. Là ils partagèrent entre eux leur butin. L'un deux s'empara de moi, et l'autre de mon frère, qui en s'éloignant jetait des cris lamentables en appelant à son secours ma mère dont il faisait la joie, et moi, qui aurais adouci ses maux. Ainsi ils me séparèrent de mon frère qui n'était qu'un enfant, ([ui m'aura redemandé mille fois, et qui portera peut-être un jour les armes contre sa patrie, car les perfides Européens, après avoir séduit la raison des peuples, arment, dans leurs g'uerres, les uns contre les autres, les hommes de la même nation, de la même religion, de la même famille. Puisse l'enfer les diviser ainsi entre eux,

les briser les uns contre les autres, et leur rendre tous les maux quils ont faits au g-enre humain!... Mais, Zoraïde, ce n'est là que le commencement des miens.

Mon ravisseur, qui était espagnol, me vendit à un capitaine de sa nation qui allait à lîle de Saint- Dominfj;-ue. Je ne saurais te dire ce que je souffris pendant tout le voyag'e. de la faim, de la soif, de la chaleur, des coups de ces barbares qui avaient entassé par centaines dans la cale du vaisseau mes malheureux compagnons enlevés à différentes contrées de l'Afrique. Arrivé à Saint-Doming-ue, j'y fus revendu à un habitant espag-nol qui passait sa vie à tourmenter les hommes et à prier Dieu. Ce barbare, moitié jDrêtre moitié bourreau, portait, suivant lusag-e de son pays, un poignard à son côté et un chapelet à sa main comme un de nos marabouts. Dès qu'il sut que j'entendais quelques mots de sa langue, il me parla de sa religion. Je la trouvai si consolante, et j'étais si malheureux, que je désirai l'embrasser. Hélas, Zoraïde, elle ne parlait que d'aimer. Il me fit baptiser, et me dit: « Te voila devenu un de nos frères, un enfant de Dieu comme nous. « 11 changea aussi mon nom, et me fit porter le sien. Comme il s appelait Pedro Ozorio, il m'appela Pedro, qui était aussi le nom d un de leurs plus grands saints.

EMPSAEL ET ZORAÏDE 1 OO

ZoRAÏDE, loitiv Iroiibli'e.

Pedro Ozorio ! oh ! Dieu ! Cet esclave serait-il son ancien maître ?

Empsael .

Chère Zoraïde, le récit de mes maux te trouble ? Je vais l'abrég-er.

Achevez, Seigneur, jamais récit ne m'a autant intéressée.

Empsael.

Je crus qu'Ozorio en agissait envers moi comme dans mon pays où les pères font porter k leurs enfants les noms de leurs amis pour les chérir davantag-e. C'est ainsi, âme de mon âme, que je t'ai appelée Zoraïde du nom de la plus aimable tille de mon pays pour te rendre plus chère à mon cteur, en me rappelant avec l'amour que je t'ai voué pour toujours l'amour de celle que j'aimai pour la première fois. Avec ce nom de saint de Pedro, je me crus devenu un objet de vénération pour un espagnol et d'atîection pour mon maître. Que je connaissais mal ce perfide ! Comme il me trouvait de l'intellig-ence, il se mit en tête de me rendre aussi savant que lui ; mais ce maître m'apprît à coups de fouet, à lire et à écrire, et cette religion si douce, qu'il voulait, disait-il, que je connusse à fond,

et à laquelle bientôt je ne compris plus rien. Ainsi les Européens instruisent leurs propres enfants. Pour moi. élevé dans les caresses de mes parents, trahi à la vérité par des Espag-nols, mais devenu chez eux l'enfant de leur Dieu, honoré par eux d'un nom révéré sur leurs autels, jugez de mon étonnement quand je me vis accablé doutrages par mon prétendu bienfaiteur. Il ne me

parlait du salut de mon âme que pour la jeter dans le désespoir ; de la bonté de Dieu qu'en me menaçant de l'enfer, et du bonheur du chrétien qu en m'accablant de tourments dans ce monde et de frayeurs horribles pour l'autre. Ah! sans doute il était le plus scélérat des hommes, car l'ig-norance ou l'erreur peuvent servir c{uelquefois d'excuse aux méchants ; mais ceux qui connaissent la justice et qui sont injustes ; l'humanité, et qui sont inhumains ; ceux qui adorent un dieu père commun des hommes, et qui sont leurs tyrans, ne doivent être que des monstres en horreur à toute la terre. xAinsi sont tous les Européens, Zoraïde. (Juand une fois je pus lire dans leurs histoires, je ne saurais te dire de combien de crimes je les trouvais remplies. Ce ne sont que duels entre mêmes citoyens, procès dans leurs familles, orgueil dans leurs tribus, guerres entre peuples de la même religion, trahisons et parjures envers des nations innocentes qu'ils vont chercher par tout le monde pour les soumettre par le fer et le feu à leur empire et à leur religion.

KMI'SAEL HT Z((KAÏD1': 137

ZoRAÏiiE, levdiU les ijeii.i au ciel.

Et à leur relig-ion

Emfsael.

Hélas! j'aj)pris bientôt par de nouveaux compag-nons de mon esclavag-e que les traîtres espag-nols qui m'avaient enlevé ainsi que mon frère, avaient pris en même temps possession de notre pays en y enterrant une inscription par laquelle ils le déclaraient acquis à leur prince et à leur dieu ; coutume perlide, commune aux ingrats Européens envers les peuples bons et faibles qui leur donnent l'hospitalité. Le roi d'Espaj^ne ayant appris qu'on trou-

vait de l'or en abondance dans le territoire de Bambouk, se hâta dy envoyer des prêtres et des soldats. Notre village fut incendié, et mon père y fut tué en combattant pour sa défense. Pour ma mère elle était morte de douleur quelque temps après notre enlèvement, redemandant sans cesse ses enfants aux sables d'or de la Fémélé et au Soleil qui avait répandu de si funestes trésors sur ses rivages. (Use trouble., et porte la main sur ses yeux.)

ZoRAibE.

C'est moi qui vous rappelle un si cruel ressouvenir !

Empsael, après un nwinent de silence.

Laisse moi donner quelques larmes à mes parents. — J'avais résisté à mes maux, mais je ne pus supporter ceux de ma patrie. Je délibérai si je devais mourir. Mourir 1 me dis-je, et mes tyrans vivront ! Ils vivront pour le malheur de mon pays \ Vivons aussi pour la veng-eance 1 — Alors je voulus la commencer par tuer mon maître. Mais je me dis : à quoi me servira sa mort? Ce n est pas d'un homme seul que j'ai à me veng-er : c'est de sa nation. Bientôt je vis que c'était de toute l'Europe. Avant tout il fallait sortir d'esclavage. Un jour que j'en cherchais les moyens, j'aperçus un vaisseau interlope qui vog-uait près de la côte de Saint-Domingue. Comme je nageais parfaitement, je me jetai à la mer. et je gagnai son bord à deux lieues au larare. C'était un vaisseau hollandais. Je me crus libre sous un pavillon républicain. Mais le capitaine admirant ma force et ma hardiesse, me dit qu'il me prenait à son service. Il était clair que je ne lui appartenais pas, et c{u"il violait à mon égard les droits de l'humanité. Il me vendit bientôt après à un capitaine anglais qui allait à la Jamaïque. Je

fus vendu, ou troqué, successivement à des flamands, des danois, des suédois, des français, des juifs, pour de l'argent, du fer, du tabac, du café, pour un cheval, pour un bœuf. Tous mes

maîtres étaient charmés de ma taille, de ma jeunesse, de mon intré})idité ; mais, voulant me soumettre par la violence, ils se dégoûtaient bientôt de moi. J'avais appris sous mon tyran espagnol, qui avait cherché k captiver jusqu'à mon âme, à opposer la résistance la plus opiniâtre à tous les maux. Ils me traitaient comme une bête, mais je leur fis voir que j "étais un homme. Chacun d'eux imprimait sur ma peau le sceau de mon esclavage avec un fer brûlant.

ZORAÏDE

Avec un fer brûlant ! (Quelle horrible barbarie !

Empsael.

Mon corps fut tour à tour à plusieurs tyrans, mais mon âme resta toujours k moi. Enfin un Italien m'acheta: il fut un de mes plus cruels bourreaux. Il crut me réduire k force de tourments, mais, n'en pouvant venir k l^out et craignant de me tuer, de peur de perdre son argent, il me vendit k Mulley Ismaël, empereur de Maroc, k qui il portait en secret de la poudre, des boulets et des canons. Mais il ne savait pas qu'il lui vendait en ma personne l'arme qui devait être plus fatale aux chrétiens que toute sa cargaison. Dès que je fus sur le continent de l'Afrique, mon âme se releva comme, après l'orage, le palmier courbé par la tempête. J'al^jurai d'abord la religion de mes persécuteurs,

et j'embrassai celle des iidèles musulmans. Quand les chrétiens baptisent leurs esclaves, c'est pour leur rendre leurs fers sacrés; mais (juand les Musulmans circoncisent les leurs, c'est pour les en délivrer. Le premier acte de justice dont ils récompensèrent ma foi, fut de me rendre ma liberté. Je me distinguai bientôt dans une guerre sang-lante contre les Espagnols. Ma taille, ma force, et surtout ma haîne contre les Européens plurent à notre invincible Empereur. D'ailleurs un sang pareil au mien coulait dans ses veines. Il me donna un vaisseau à commander. La fortune me fut favorable, et Mulleylsmaël m honora bientôt de toute sa coniiance. Il me mit à la tête de ses ilottes ; il me lit successivement bâcha d'Almanzor, de Tetouan, de Salé, du Gapd'Aguer, et enfin amiral et ministre des i-oyaumes de Fez et de Maroc. 11 me combla de biens, mais le plus grand de tous est de m'avoir mis à même de satisfaire ma vengeance. J'ai porté dans les deux mers la terreur du croissant. Mes corsaires poursuivent les vaisseaux Européens sous tous les rhumbs de vent, dans la Méditerranée, sur les côtes d'Italie, de Malte, d'Egypte, de la Natolie/'stc/, par tout l'Archipel, et dans l'océan le long des rivages de l'Espagne, du Portugal, de la France, de la Hollande, de l'Angleterre, juscjue dans les Hébrides et les Orcades reculées au fond du Nord. Ils croisent sur tout le long des côtes de la Guinée, où les chrétiens vont chercher mes malheureux

compatriotes même dans leurs berceaux, et jusque dans les îles cruelles de l'Amérique qu'ils destinent à leurs tombeaux. Toutes les nations maritimes de l'Europe tremblent à la vue de mes pavillons noirs semés de sabres et de têtes de mort. La terre ne peut les mettre à couvert de ma fureur. Mes vaisseaux, comme des éperviers, fondent nuit et jour sur leurs rivag-es, et enlèvent des nichées entières de ces reptiles. Aucun des Européens qui

tombent en mon pouvoir ne reçoit de soulag-ement dans ses maux. Je traite ces barbares encore plus généreusement qu ils ne mont traité.

ZORAÏDE

Victorieux amiral des deux Mers, jouissez du présent. L'avenir amène assez de maux sans se rappeler ceux qu'a emportés le passé. Oubliez un temps qui est déjà loin de vous.

Empsael.

Jamais je n'ai oublié ni un bienfait ni une injure. La plupart des hommes trompés par leurs espérances ou leurs craintes ne vivent que dans l'avenir. Ils oublient le passé comme un temps qui ne lui appartient plus. Leur enfance surtout n'est plus rien pour eux. Pour moi, je ne compose ma vie que des temps que j'ai vécus. L'avenir est hors de moi, mais le passé est dans moi. Semblable au

sapin de l'Atlas qui niàte nos vaisseaux, je compte mes années non par les branches de ma cime, mais par les cercles de mon tronc. L'avenir n'est que dans ma tête, mais le passé est dans mon cœur. J'y peux reconnaître comme (1) dans celui d'un arbre les années remarquables par de doux printemps ou par de rudes hivers. Les plus intimes sont celles de mon enfance. C'est autour d'elles que toutes celles de ma vie se sont rang^ées comme autant d'anneaux. J'y retrouve d'abord ces années paisibles où je croissais sur les bords de la Fémélé, à l'ombre de l'amitié maternelle ; ensuite celles où, parvenu à l'âge des amours, je fus frappé dans ma tleur par les vents cruels du nord, ces années désas-

treuses où je fus arraché à ma terre natale par les perfides Espagnols. Là les cercles de mon bonheur furent brisés par une plaie qui a corrompu toutes celles qui les ont entourés. — Oui, Zoraïde, tant que les lions affamés rug-iront dans ces forêts après leur proie, tant que l'Océan en fureur se brisera sur ces rivages, mon cœur battra pour la veng-eance.

Zoraïde.

Noble victime de la cruauté des Européens, votre haine pour eux est bien lég-itime. Mais ne craig-nez-vous pas, en les punissant tous également

(1) Ici tiiiit la lacune de quatre paj^es du nis. xlvi.

de VOS malheurs passés, de confondre l'innocent et le coupable.

A leur exemple, Zoraïde. Que dis-je? A leur exemjale ! Aucun noir ne leur a jamais fait de mal, et cependant tout homme noir est voué par eux à l'esclavag-e. Des millions de mes compatriotes ont éprouvé de leur part un traitement semblable au mien. Mon injure est celle de l'Afrique,

ZuKAÏDE.

Si je l'ose dire. Seigneur, cet esclave blanc si misérable dont je vous parlais a fait du bien aux hommes de votre pays, a en jug-er par cet esclave noir qui prend tant de soin de lui dans son infortune. Oh! Empsael! par l'amour que je vous porte!...

Empsael, a^ec colère.

Zoraïde ! ton amour ne doit vouloir que ce que je veux.

Zoraïde, se jetant à ses pieds.

Au nom de l'amour que vous me portez vous même. Seigneur ! La beauté passe ; un jour, quand ces traits seront effacés, vous ne rappellerez Zoraïde k votre amour que par le souvenir de sa vertu. Un jour, vous même, un jour^ approchant du terme de votre vie, et vous en représentant la carrière glorieuse, vous reposerez votre mémoire

bien moins sur le souvenir de vos victoires que sur celui de vos bienfaits. Le voyag-eur, à la fin de sa route, se ressouvient avec moins de plaisir des colonnes qui s'élèvent dans le désert que des puits où il s'est rafraîchi.

Empsael, 1(1 relevant.

Tu l'emportes, Zoraïde. Gardes, qu'on fasse venir le commandeur de mes esclaves. (Un (jardc sort.)

ZoRAÏKE, // part, et troublée.

Oh Ozorio, puisses-tu être innocent des malheurs d'Empsael. Puisses-tu n'être pas Ozorio!

Empsael.

Rassure toi, chère moitié de moi même. Tout ce que tu me dis pénètre mon âme. Tes paroles sont pour moi ce qu'est pour un voyag-eur qui sort du brûlant Zara (sic) un ruisseau qui descend des neig-es de l'Atlas. Elles éteignent dans mon sangla soif de la veng-eance. Lorsque je te trouvai toute petite à bord d'un vaisseau de g-uerre français que j'enlevai à l'abordage sur les côtes de l'Amérique, tu parus épouvantée de ma taille g-igantesque et de

ma couleur obscure. Ta frayeur attira ma pitié, et ton innocence ma protection. Je te rassurai dans mes bras, et je pris plaisir à t'élever sur mes g-enoux. A mesure que tu croissais en âge, je sen-

tais croître ton empire sur moi. Je me rappelle que, lorsque tu n'étais encore qu'un enfant, un de mes officiers osa, sur mon bord, résister à mes ordres; je le renversai à mes pieds d'un coup de cimeterre. J'allais l'achever, lorsque tu tournas vers moi tes yeux remplis de larmes. Je pardonnai au crime à la vue de l'innocence elfrayée. Depuis, lorsque j'appris que tu étais orpheline, qu'on avait confisqué tes biens dans ton pays à cause de ta religion, que, fugitive de ta patrie, tu allais chercher au Canada un asile auprès d une parente infortunée, et un temple dans ses forêts, tes malheurs me rappelèrent tous les miens, et redoublèrent mon affection pour loi. Je me dis : je serai sa mère, son père, son protecteur, son roi. Je te donnai ma main. Depuis que tu es mou épouse, ton pouvoir sur moi aug-mente chaque jour. Ta g-râce charme mes ennuis, et ta douceur inaltérable ma colère. Tu me fais oublier les doulom^eux ressouvenirs de ma vie, la perte de mon pays, de mes parents, tu me tiens lieu de tout. Pour te mériter, s'il le fallait, j'irais, seul, te chercher au milieu des serpents et des tig-res, j'irais au milieu des barbares espagnols.

ZORAÏDE

Seigneur, je suis pénétrée de vos bontés. — (A part.) Ah ! Que je crains l'arrivée dOzorio. Si c'était cet ancien habitant ? (Avec tendresse.) Empsael !

Empsael.

Ma souveraine, que me veux-tu?

ZORAÏDE

En voyant cet esclave, promettez-moi de modérer vos premiers mouvements.

Empsael.

Ame de mon âme, je te le promets.

ZoRAÏrjE.

Vous lui parlerez sans colère, car enfin il est Européen.

Empsael.

Avec bonté, pour toi, ma Zoraïde, avec bonté.

ZoRAÏDE.'

Mais s'il était Espag-nol?

Empsael.

Je lui parlerai sans colère.

Zoraïde.

Ne permettez pas qu on lui fasse du mal. Rappelez-vous qu'il a fait du bien à un homme de votre pays.

EMl'SAEL ET ZURAÏUE 167

Empsael.

Je me souviendrai que tu veux lui en faire. L'oiseau, sous Taile de sa mère ne m'est pas plus sacré que l'infortuné que tu réchaufies de ta pitié.

Zoraïde.

Mais si... (Elle s'arrête.)

SCENE TROISIEME

Les mcDiPs. Arhinet ti'inclinfint /•especlueiisenient.

Empsael.

N'as- tu pas remarqué dans mes nouveaux esclaves, un blanc et un noir qui sont toujours ensemble?

ACHMET

Oui, Seig-neur.

Empsael.

Va les chercher, et amène les ici.

ACHMET

Ils sont arrivés ce matin sur la prise espag-nole, et ils se sont enfuis cette après midi.

Empsael.

Enfuis ! Ils se sont enfuis !

AcilMET.

Très illustre seigneur, on les a vus s'acheminer du camp, où ils travaillaient, vers votre chaumière, où était votre respectable épouse, et depuis ce moment, quelque recherche (piOnait faite, on ne les a pas retrouvés. Annibal a envoyé des patrouilles de tous côtés, et y a été lui même. Ils se sont enfuis, cela est certain.

Annibal.

Seigneur, c'est la vérité, à moins qu'ils ne se soient rendus invisibles par quelque sortilège.

Empsael, à Zoraïdc.

Gomment, Madame, vous favorisez la fuite d'un Espagnol, et vous venez me demander des grâces pour lui ?

ZOHAÏDE.

Seigneur, je vous jure que je n'ai contribué en rien à sa fuite.

Empsael, en colère.

Vous êtes sans cesse à me solliciter pour ces perfides esclaves. Partout je trouve vos inclinations opposées à ma volonté. Je vais rétablir l'ordre dans ma maison: je porterai mes amours à des cœurs sensibles à mes victoires. Allez, retirezvous. Madame.

EMPSAEL ET ZOKAÏDE 169

ZORAÏUE.

Seigneur !

Empsael.

Vous protég-ez mes tyrans ! Retirez vous, et que je ne vous revoie jamais. (En fureur." Au loin! Loin dici! Faire fuir un Espagnol! Malédiction sur vous ! (Zoraïde s'éloigne en pleurant. Les quatre femmes qui étaient aux coins du tombeau de Mentia V accompagnent dans V attitude de la douleur. Annibal se retire aussi avec un des gardes noirs. Les deux autres restent au pied de la tour de César.)

SCENE ()UATRIEME

Empsael, Arlimet, les deux gardes noirs.

Empsael, à Achnict.

(^u'on fasse les signaux accoutumés pour la fuite des esclaves, (^u'on garde soigneusement les avenues de la montagne et des bords de la mer. Qu'on lâche les chiens autour du camp. 11 faut que mes esclaves se retrouvent, ou je te fais mettre à la chaîne. — Ah! Zoraïde! Tourment de ma vie!

170 EMPSAEL KT ZOHAÏDE

ACHMET

Seig-neur. si vous me permettez de le dire, rien ne rend des esclaves audacieux comme la protection de leur maîtresse. Depuis que les vôtres savent que Zoraïde s'intéresse à eux. on nen peut venir à bout. Sans ma vigilance, ils se seraient plus d une fois révoltés. Quand je peux veiller sur eux, jen suis encore le maître ; mais quand je suis en mer, je ne peux être à terre.

Empsael.

J"v mettrai bon ordre. La nuit s'approche: il est temps de finir la chasse. J'en ai fait une bien malheureuse aujourd'hui : j'ai tué un lion, et j ai perdu un esclave espagnol et un noir.

Achmet.

Ils n iront pas loin : s'ils se sont sauvés dans la forêt, c'est autant de dévoré cette nuit. On nen retrouvera que les os demain matin. Celui qui est le plus à plaindre, est ce pauvre noir. Mais à qui la faute, si ce n est à Zoraïde?

EMP.SAEL.

Un Espagnol! Ah! Zoraïde, Zoraïde.

Achmet.

C est elle qui sera cause de ce malheur, avec sa sensibilité.

empsael et /ohaïde 171

Empsael.

Est-elle partie avec une escorte ?

ACHMET

Je ne lui en connais pas d'autre que votre malédiction.

Empsael.

A cette heure, et dans ce lieu, partir sans escorte ! — Garde, va dire à mes braves cavaliers noirs qu'ils accompag-nent Zoraïde jusqu'au camp.

Le Garde, Oui, seio-neur.

Empsael le rappelle.

Tu leur diras de ne pas s'écarter d'elle de la lono-ueur de leurs lances.

Le Garde.

Oui, seig-neur. (Il sort.)

Empsael.

Surtout qu'ils n'approchent pas des buissons. (A Vautre (jarde.) Va cours, dis leur qu'ils amènent avec eux quatre de mes chiens montag-nards qui combattent les lions corps k corps.

\1^ EMPSAKL I:T ZORAÏDE

l.E '2" Garde. Oui, Seio;-neur.

Empsael.

A cette heure, partie sans escorte ! — Elle était toute effrayée. (Au garde.) Dis lui que je ne tarderai pas à la revoir.

Le 'i" Gakde.

Je n'y manquerai pas, Seig-neur.

Empsael.

11 faut que je l'accompag-ne moi même à quelque distance de la forêt. ^.4h ^«rr/e. y Dis qu on m'amène mon cheval arabe. (A Achmet.j Toi, fais relever les toiles, les filets, les épieux ; qu on rassemble les meutes et les esclaves. Ne técarte pas, et reviens ici.

Je serai de retour incessamment. Tu me répondras de cet espagnol sur ta tête.

SCÈNE CINQUIÈME

ACHMET, seul.

Il prend la mouche bien mal à propos. Un vieux esclave qui nest bon qu'à être jeté aux chiens! J'en ai assommé vingt qui valaient mieux et dont

il n'a pas dit un mot. Il veut me rendre responsable de celui-ci. — Je ne reconnais plus notre brave général . C'est sa femme qui le rend si pitoyable. Elle le fait passer dans le même moment de la vengeance à l'amour. Il était d'abord dans une furieuse colère contre elle, mais dès qu'il l'a vue pleurer, il a envoyé après elle ses g-ardes à cheval, ses meilleurs chiens, et enfin il y est allé lui même. Sa colère s'est tournée à présent contre moi. — Les femmes ne sont bonnes qu'à faire du mal. La plus légère impulsion donnée par un homme ag-it sur leurs faibles organes. Ensuite elles réag-issent à leur tour sur l'homme par la plus lég"ère impulsion. Sans les femmes, les hommes auraient un courag-e inébranlable. Je les déteste. Dussè-je être mis à la chaîne, je rirais de la fuite de l'Espagnol si elle pouvait perdre Zoraïde dans l'esprit d'Empsael. Mais dépêchons nous d'exécuter ses ordres, et de faire rassembler tous les gens de la chasse.

Fin du H^ Acte.

SCÈNE PREMIÈRE

Jacolj et le père Jeronimo.

Jacob.

Arrêtons nous ici. C'est k cette tour quEmpsael doit se rendre. Je crains que vous ne soyez fatigué de la route. Jai cependant donné ordre qu'on vous donnât le plus doux de mes chevaux. C'est celui que je monte ordinairement.

Le père Jeronimo.

Seig-neur, je suis confus de vos bontés envers un pauvre religieux étranger comme moi.

Jacob.

Y a-t-il longtemps que vous avez quitté l'Italie?

Le père Jeronimo.' Je suis parti de Livourne il y a six semaines.

Jacob.

Avez-vous eu mauvais temps?

476 EMI'SAEL KT ZORAÏDK

Le r»ÈRE Jehonimo.

Oh! des tempêtes qui faisaient dresser les cheveux. Je n'en suis échappé que par miracle.

Jacob.

On ne peut trop admirer votre charité qui vous jette au milieu de tant de dangers pour délivrer vos frères. Il n'y a rien que je ne fasse pour vous obliger.

Le père Jeronimo.

Seigneur, j'en suis pénétré de reconnaissance.

Jacob.

Il n'en faut point. C'est en moi un effet d'inclination particulière pour les religieux de votre ordre.

Le père Jeronimo.

Seigneur...

Jacob.

Je veux vous en donner la preuve en vous servant gratuitement.

Le père Jeronimo.

Très ■ illustre seigneur, vous ferez une grande charité, car je suis un religieux bien pauvre, bien pauvre, nous ne subsistons que d'aumônes.

emf'Sap:l et zohaïde 177

Jacob.

Un des premiers services que je veux vous rendre est de vous donner un bon conseil.

Le père Jeronimo.

Un bon conseil est un trésor.

Jacob.

Je veux vous parler avec une entière confiance, mais vous n'en abuserez pas.

Seigneur, j'en suis incapable.

Jacob.

Vous me promettez le secret ?

Le père Jeronimo.

Je vous le jure, sous le sceau de la confession.

Jacob.

Je vous dirai donc que la cour est remplie d'avidité et de corruption. Méfiez-vous aussi de tous les gens de ce pays, turcs, maures, noirs, et jusqu'à vos marchands et consuls européens : tous sont des fripons

Le père Jeronimo.

Je l'avais déjà ouï dire.

Jacob.

Avez vous apporté avec vous des fonds considérables?

Le père Jeronimo.

Je n'ai embarqué avec moi que ce qui m'était nécessaire, avec les présents pour l'empereur et pour son ministre. Mes deniers

sont bien peu de chose pour l'étendue de ma mission ; ils doivent me parvenir par les juifs de Livourne.

Jacob.

Vos pères feront bien de ne pas les adresser à vos marchands ni à vos consuls, car ils s'en servent dans leur commerce, et ne remettent aux esclaves ni les secours ni les lettres que leurs parents leur envoient (1). Fiez vous aux juifs, car, malgré la mauvaise réputation que les chrétiens leur donnent en Europe, ils convieiment eux-mêmes qu'ils ne laissent ici aucun de leurs frères dans l'esclavag-e ; qu'aucun deux n'y mendie son pain, et que si un de leurs marchands est ruiné, ils lui rendront son bien jusqu à trois fois pour le rétablir dans sozi premier état (2).

(1 ot 2) Voyez la relation de la captivité du S"' Mouette, chap. XYii. (Note de Bernardin.)

empsael et zokaïde 179

Le i'Ère Jeronimo.

La charité est de toutes les communions. Elle est plus que la foi, dit Saint Paul.

Jacob.

En quoi consistent vos présents pour l'empereur '^

Le père Jeronimo.

Comme il est vieux, et que les vieux princes sont sujets à s'ennuyer...

Jacob.

A s'ennuyer, bien vu, bien vu.

Le I'Èhe Jero.mmo, (ivec un peu de i>;ai/eté. A s'ennuyer et à compter les heures, nous avons cru qu'une pendule l'amuserait.

Jacob.

A merveille.

Le père Jeronimo.

En conséquence, nous lui en avons acheté une qui marque depuis les secondes jusqu'aux siècles.

Jacob.

Ah ! voila qui est beau !

180 KMI'SAKL ET ZoHAÏliK

C'est un présent magnifique. Nous y avons fait peindre ses victoires par un relig-ieux de notre ordre, un des plus fameux peintres d'Italie.

Jacob.

Ses victoires! Il les verra avec grand plaisir.

Le [^ère JerOxMMO.

Le croyez vous?

Jacob.

Rien n'est si certain.

Le père Jerommo.

C'est moi qui en ai donné l'idée.

Jacob.

Elle est d'un homme d'un grand esprit, et qui connaît bien la cour.

Le père Jerommo.

Nous avons joint à ce présent plusieurs portraits.

Jacob.

Comment ne savez vous pas que sa religion lui défend d'avoir des figures dans son palais.

EMi'SAEL i;t /.oraïde 181

Le père Jerommo.

Pourquoi cela?

Jacob.

A cause de Tidolàtrie. (^uels sont ces portraits?

Le père Jeronimo.

Ce sont ceux de plusieurs têtes couronnées de l'Europe.

Oh ! il n'y en a ^-uère qui méritent d'être idolâtrées. — ■ La plupart sont la terreur du genre humain. (Hielles sont ces têtes?

Le père Jeronimo.

Il y a le portrait de Louis quatorze, en pied.

Jacob.

Il plaira à notre Empereur. Il aime à lui ressembler k cause de son despotisme, mais il est fâché qu'il laît étendu sur sa relig-ion. Avez-vous celui de l'Empereur de Russie?

Le père Jérôme.

Non.

Jacob.

J'en suis fâché. C'est celui dont il fait le plus de cas. Pierre L" n'a fait la g-uerre que pour sa défense,

et il ne soccupe qu à civiliser son empire en y appelant des hommes de tous les états et de toutes les relig"ions.

Le père Jero.nimo.

Ce prince n'est pas de notre communion. Mais j'ai les portraits des plus belles reines de l'Europe. Comme lempereur aime les belles femmes, cellesci lui seront fort ag-réables ; elles ont une carnation à éblouir : elles sont roug-es comme des roses, et blanches comme des lis.

Jacor.

Pour le coup vous vous êtes trompé : notre empereur n'aime que les femmes noires.

Est-il possible ?

Jacob.

Rien n'est si vrai. Songez que vous êtes en Afrique, où tout est à l'opposé de l'Europe.

Le père Jeronimo.

Nous n'y avons pas pensé.

Jacob.

Sont-ce là tous vos présents pour la cour?

emi'sael et zoraïde 183

Le père Jerommo.

J'ai aussi une lettre de félicitation du Pape adressée à l'Empereur sui- ses victoires, mais, parce que je ne peux pas déployer ici un assez g-rand caractère pour les présenter publiquement, je ne dois la montrer que suivant les circonstances.

Jacob.

Est ce que le pape écrit aux princes mahométans?

Le père Jeronimo.

Oui, il écrit quelquefois au roi de Perse, à l'empereur des Turcs, et même à des rois païens, quand ils sont victorieux et puissants, afin de faciliter dans leur pays l'établissement de missions.

Jacob.

Vous ferez bien de ne pas montrer votre lettre à notre empereur : il est trop ennemi des chrétiens ; il fait plus de cas de leurs lettres de change que de leurs compliments. Est-ce là tout?

Le père Jeronimo.

J'ai quantité de baromètres et de thermomètres de Florence.

Tout cela est de peu d'estime ici.

184 empsael et zohaïde

Le père Jeronimo.

J'ai des miroirs de Venise, des savonnettes de Gênes, des gants parfumés de Rome, et des eaux de senteur de Naples.

Jacob.

Cela est bon pour le sérail : vous avez bien fait : on ne réussit que par les femmes. Navez-vous pas de belles armes ?

Le i'Ère Jeronimo.

J'en aurais apporté, si ce prince n'était en guerre avec l'Italie.

Jacob.

Vous devez avoir de bon vin ?

Le père Jeronimo.

J'en ai d'excellent, de Montepulciano, et de Lacryma Chrisli. Quoique ce prince soit Mahométan, nous avons pensé (ju il buvait quelquefois du vin en cachette.

Jacob.

Fort bien, mais il faut aussi le lui donner en secret ; autrement il ne l'accepterait pas. 11 faudra le lui présenter comme remèdes d'Europe, et je l'en ferai prévenir par son médecin, qui est de ma religion, et mon intime ami.

emi'sael et zoraïde 185

Le père Jérôme.

Je vous aurai une grande oblig-ation. — J'ai aussi apporté pour l^]nipsael une lunette (rapproche de nuit, pour la mer, avec un excellent télescope.

Jacob.

Il n'en voudra pas. Entre nous c'est une espèce de sauvag-e. Mais ne vous en effrayez point. Je lui parlerai en votre faveur.

Le père Jérôme.

J'avais aussi pour sa femme un collier de perles orientales, mais vous savez qu elle la refusé.

Jacob.

Oh ! il ne faut désespérer de rien. Vous me le donnerez, et je m'en charg-erai. — Je ne crois pas que vous obteniez rien d'Empsael, mais quand vous serez à Maroc, je vous ferai avoir du crédit auprès de l'empereur. Vous aurez le choix des esclaves de votre pays. Je vous donnerai d'abord la liste des personnes auxquelles vous devez faire des présents. 11 en faut pour le gouverneur du cap d'xA.g'uer où vous avez débarqué, pour le g-rand douanier de ce port qui est de ma religion, pour les portiers du palais de Maroc, pour le médecin de l'empereur, pour le commandant de sa garde

noire, pour la sultane noire qui est la favorite, et pour sa première femme de chambre (jui est une blanche. Vous savez qu'on ne réussit partout que par les femmes.

Le père Jérôme.

Tout cela va épuiser mes deniers.

Jacob.

Je ne vous demande rien jjour moi. Je veux vous servir g-ratuitement. Je vous log-erai dans ma maison à Maroc.

Le père Jérôme.

Seigneur, je suis confus de vos bontés.

Je vous changerai gratis votre argent en monnaie du pays.

Le père Jérôme.

En vérité, seigneur Jacob, je ne sais comment je reconnaîtrai de si grands services.

Jacob.

Par une confiance sans réserve en moi. Vous trouverez assez de gens ici qui chercheront à vous tromper. En quelles espèces doit-on vous envoyer votre argent de Livourne ?

empsael et zohaïde 187

Le père Jekôme.

En bons ducats (ror de Hollande.

Jacob.

Il faut bien y prendre g'arde. Des ducats tiennent peu de place, et sont faciles à enlever. Sur quel vaisseau doit-on les embarqvier? Je les ferai recommander à leur arrivée.

Le père Jérôme

Je vous dirai avec sincérité que je les ai embarqués avec moi, et qu'ils sont avec mes présents à la douane.

Jacob.

Vous ne les avez jjas encore sur vous. Un sac d'or, dans une g-rande caisse, est bien facile à être détourné, parmi de g-randes machines qu'on déballe et qu'on remballe.

Le père Jérôme.

Mon or y est caché de manière qu'on ne peut le trouver.

Jacob.

Les italiens sont avisés en tout, mais on peut toujours reconnaître votre or à sa pesanteur.

Le père Jérôme.

Cela est impossible. Les poids de plomb de la

pendule sont creux, et mes ducats sont enfermés dedans.

Jacob.

Voila qui est à merveille. Vous êtes un homme d'un grand sens. Je suis seulement f.âché que votre envoi ait été fait en ducats, car vous y perdrez ving-t-cinq pour cent.

Le ['Ère Jérôme.

Gomment! Surdelorpur?

Jacob.

Depuis l'arrivée de la dernière caravane des pays de Gago et de Tombuto, l'or est ici plus commun que l'arg-ent.

Le père Jerommo.

Est-il possible !

Jacob.

Voila ce que c est que de n'avoir pas dans ce pays un homme de conlîance. Si vous m'eussiez consulté par écrit, je vous aurais mandé de n'apporter ici que des piastres espag-noles. Je vous aurais fait g-agner sur le chang-e de cet arg'ent 20 pour cent que vous perdez sur votre or.

Nous sommes bien malheureux! Nous avions des piastres espag-noles, et les juifs de Livourne nous les

ont changées à ving-t cinq pour cent de perte contre des ducats, en nous disant qu'elles perdaient à Maroc. Je lai dit plusieurs fois à nos pères: — Informezvous du change à Maroc ! — Mais nous sommes de bons religieux qui n'avons point de connaissance des affaires du monde : il faudra donc perdre 50 pour cent sur mes ducats ! Cependant je sais un moyen d'en rattraper une partie : c'est de les renvoyer à Livourne, et d'en faire venir des piastres.

Jacob.

Vous le pouvez, en payant auparavant pour votre or ving-t cinq pour cent de droits d'entrée.

Le i'èke Jeronimo.

Gomment cela se peut-il?

Jacob.

Votre or est de 1 or étrang-er : son entrée fait tort au commerce de celui de Gago qui est un pays à nous.

Le père Jeronimo.

Ainsi il faudra perdre ici cinquante pour cent sur des ducats qui m'en ont déjà coûté ving-t-cinq à Livourne ?

Jacob.

Sans doute, car si votre or est découvert à la douane, il sera confisqué. (Jr, comme la chose est

très possible, il est plus sûr den payer l'entrée. Mais je tâcherai de vous faire avoir quelque modération de la part du douanier Ephraïm, moyennant un présent honnête que vous ferez à sa femme.

Le père Jeronimo.

Je vous serai très obligée. (A part.) o fripon de Juif! Pourquoi lui ai-je dit que javais caché mes ducats !

Jacob.

Mais voici le renégat Achmet. commandeur des esclaves d'Empsael. 11 pourrait, s'il voulait, vous rendre service. Je vais lui parler pour vous.

Le père Jeronimo, // part.

Je suis entre un Juif et un réné<ifat 1

SCENE DEUXIEME

Les mêmes. Achmet.

Achmet.

Bonjour, seigneur Jacob. Vous voila en bonne compag'nie.

Jacob.

C'est un père de la Merci qui vient ici pour le rachat des captifs.

EMl'SAKL KT ZOKAÏDE 19i

AcilMET.

Il n'y a rien k l'aire ici pour lui.

Jacob.

Il s'appelle le père Jeronimo: c'est un de vos compatriotes : il est d'Italie, il a vu Rome.

AcilMEÏ.

Lui avez-vous demandé si l'Inquisition oblig-e toujours à Rome vos frères hébreux d'aller tous les vendredis au sermon et au catéchisme?

Jacob.

Seigneur Achmet, je ne rends ici aucun chrétien responsable des persécutions que ses comjiatriotes nous t'ont éprouver si injustement dans leur pays.

Le rÈKE Jerommo.

Seig-neur, notre fonction est de secourir les malheureux.

AcUMET.

Oui, ceux de votre communion, car vous livrez aux bourreaux et aux démons le reste du genre humain.

Le PÈRE Jeronimo.

Très illustre seigneur, je puis vous assurer que l'incjuisition de Rome est fort douce.

19':2 EMl'SAKL ET ZOKAÏbE

ACHMET

C'est un ellet de sa politique: elle ailecte de près de la douceur pour mieux établir au loin sa tyrannie. Son chef ressemble au pilote qui ne donne qu'un petit coup de g-ouvernail pour faire mouvoir toute la masse du vaisseau.

Le PÈRE Jerommo.

Seigneur, je ne suis qu'un simple religieux qui marche où mes supérieurs m'envoient. Je ne m'occupe que des fonctions de la charité en rachetant nos frères d'esclavag-e.

Rome seule est la cause de la captivité des chrétiens en Afrique, car les Mahométans ne leur font la g-uerre que pour leur rendre les maux qu'ils en ont reçus en Espagne, en Afrique et aux

Indes au nom de la religion. Pour vous, père Jérôme, vous n'êtes qu'un simple matelot de ce grand corsaire de Rome, ennemi du genre humain. Vous, à la vérité, vous ne tuez pas. Mais vous n'êtes pas moins du nombre de nos ennemis puisque vous avez soin de leurs blessés. Vos services nous sont inutiles ici, à moins que l'on ne vous mette à la chaîne. Je vous ferai un beau chapelet de vos compag-nons dont vous serez le pater.

EMI'SAEL ET ZOHAÏDE 193

Le pèhe Jeronimo.

Je suis venu ici avec des passe ports de l'Empereur signés de son ministre.

Jacob.

Il m'a été fort recommandé par Zoraïde.

ACUMET.

C'est toujours par une femme qu'un moine s'introduit dans une maison.

Jacob.

Sa personne est inviolable. — Il a apporté avec lui de riches présents et de bonnes sommes en or.

Le père Jeronimo.

Ce sont des aumônes qui ne m'appartiennent pas. Elles sont destinées au rachat de mes frères. Mais je ne serai pas sans reconnaissance pour les personnes qui me rendront service.

Jacob, ce bon père est marchand d'esclaves comme vous, mais son commerce lui rapporte davantag-e. Les bonnes g-ens en fournissent les fonds, et il en a le bénéfice. Les pères de la Merci ont pour cela mille moyens, les quêtes, les

troncs, les processions. Ah! si vous voyiez les beaux palais que les chefs de leur ordre ont à Rome et en Italie! — Père, il n'y a rien à faire ici pour vous. Empsaël ne vend point d'esclaves.

Le père Jeronimo.

Si je ne peux les racheter, je peux au moins les consoler dans leur affliction, ranimer leur foi.

ACHMET

Oui, en établissant parmi eux de petites confréries qui vous rapportent de l'argent, par le moyen de la confession. La confession est le sceptre des moines. Par elle, ils mettent les hommes et les femmes à leurs pieds. Par la confession chaque prêtre est un pape.

Le PÈRE Jerojnimo.

Nous ne nous en servons que pour apprendre aux pécheurs à se corriger de leurs vices.

ACHMET

Elle est la source de vos richesses et de votre empire sur les consciences. Les moines tirent parti de tout pour leur profit. Dites-moi par exemple pourquoi vous portez une croix rouge sur votre poitrine.

Le père Jeronimo.

C'est pour marquer que nous sommes prêts k répandre notre sang- pour la défense de la foi.

ACIIMET.

Les chevaliers de Malte, qui sont des moines comme vous, portent une croix blanche sur la poitrine, pour marquer, disent-ils, qu'ils sont prêts à verser le sang- des Musulmans pour la défense de cette même foi. N'ai-je pas raison de dire que les moines tirent parti de tout. Le vœu des chevaliers de Malte leur a valu une souveraineté en Afrique, le vôtre ne vous y rapporte que des coups de bâton, mais qu'importe, pourvu que vous vous enrichissiez en Europe et ailleurs?

Le PÈRE Jeronimo.

Seigneur, ce n'est pas à moi à expliquer le vœu des chevaliers de Malte. 11 suffît que les relig-ieux de la Mercy n'aient jamais fait couler le sang^ de leurs ennemis, et qu'ils aient plusieurs fois versé le leur pour secourir leurs frères de baptême captifs en Afrique.

AcilMET.

Puisque vous avez tant de charité, pourquoi n'allez vous pas racheter les noirs qui sont captifs en Amérique. Us sont cependant vos frères, comme

les blancs, puisqu'ils sont baptisés. Jai ouï dire au contraire que vous vous en serviez comme esclaves sur vos habitations d'Amérique qui sont très riches et très nombreuses?

Le père Jerommû.

Seig-neur, je ne suis pas venu ici pour disputer. Je vais, sans raisonner, où mes supérieurs m'envoient. Je serai content, s'il m'est permis de porter des consolations dans la prison des esclaves d'Empsaël.

Jacob.

Allons, allons, seig-neur Achmet, le père Jeronimo vient ici dans de bonnes intentions. 11 a des présents considérables : il reconnaîtra g-énéreusement vos soins, si vous voulez le servir auprès d'Empsaël.

Achmet.

Il a de riches présents Avez-vous quelque

bon fusil d'Espag-ne, un Lazarino, des pistolets anglais ?

Le père Jerommo.

Il est contre notre profession de fournir des armes à personne.

Achmet.

Que me donnerez-vous donc si je vous rends service ?

Le père Jerommo.

De belles étofPes.

ÀCHMEÏ.

Je ne veux qu'une de vos robes pour faire ma fortune. Quand j'aurai fait quelque prise, je m'en revêtirai. J'irai, ainsi vêtu, entendre les confessions des prisonniers. Je saurai où ils auront caché leur argent. Si j'en avais une à présent, je saurais quel était ce taciturne Espag-nol qui m'est échappé. Ses compagnons m'apprendraient où il est. Oh ! une robe de moine est un trésor.

Jacob, rit.

Oh ! la sing-ulière idée !

ACHMET

C'est un habit qui sert non seulement dans ce monde mais encore plus dans l'autre. Les moines habillent tous leurs saints comme eux, afin qu'on croie que tous les moines sont des saints.

Jacob.

Oh ! il y a aussi parmi les saints Européens des rois et des empereurs.

ACIIMET.

Oui, mais vous n'y verrez presque point de gens

du peuple. La plupart sont habillés en gens d'église, comme si le paradis n'était que pour eux.

Jacob.

Seigneur, vous êtes gai aujourd hui. Vous nous avez amené une bonne prise. Mais de grâce ayez pitié de ce bon père. Il ne serait pas si patient, si vous étiez l'un et 1 autre au delà de la mer. — L inquisition... n'est ce pas, père, l'inquisition?

l^E PÈRE JeRONIMO.

Ma religion m'ordonne de tout souffrir.

ACUMET.

Ah ! voici Empsael.

Le père Jeronimo, // paît.

Que sera-ce du maître, si les valets me traitent ainsi.

SCENE TROISIÈME

Les mêmes, Empsael.

Empsael, disti-ait, d'un ton attendri.

Je l'ai laissée fondante en larmes. — De quoi se mêle-t-elle aussi ! (A Achmct, d'un ton courroucé.)

empsap:l et zoraïde 199

Que ces esclaves se retrouvent, et dès ce soir ! (A Jacoh, d'un ton de bienveillance.) Pardon, seigneur Jacob, je ne vous apercevais pas. Quel sujet vous amène ici du Maroc?

Jacob.

Très illustre seigneur, une affaire importante, qui vous intéresse particulièrement.

Empsael, d'un ton inquiet.

L'empereur est-il malade ?

Jacob.

Je l'ai laissé en parfaite santé.

Empsael.

Cela suffit. Il faut que j'entende auparavant cet étranger. (D'un ton de dignité. j Mon Père, que me demandez vous?

Le père Jekonimo.

Très grand Ministre, je suis venu en Afrique avec les aumônes des chrétiens pour le rachat des captifs dans l'empire de Fez et de Maroc. Je suis porteur de passeports de l'Empereur, signés de votre Excellence.

Empsael.

Les chrétiens emploient toutes sortes de moyens contre nous. Les ecclésiastiques d'Espag-ne payent à leur roi la dîme de leurs revenus pour nous faire une guerre perpétuelle. Ensuite d'autres ecclésiastiques viennent avec des aumônes racheter ceux de nos ennemis qui sont tombés dans nos fers. Si FEmpereur me croyait, ce commerce n'existerait plus. Il est contraire k nos intérêts. Des bras valent mieux que de larg-ent. Mais, puisqu'il vous l'a permis, vous pouvez traiter avec les particuliers dans tout l'empire, excepté avec moi.

Le PÈRE Jerommo.

Le seigneur Jacob m'a promis de m'appuyer auprès de votre excellence de sa i-ecommandation,

Empsael.

Il n'en faut point avec moi. Chaque affaire se recommande d'elle même.

Le père Jeronimo.

Votre vertueuse épouse, très illustre Seigneur, m'a promis sa protection auprès de vous.

Empsael.

Zoraïde n'étend point son crédit particulier sur moi dans les affaires publiques.

Le père Jeronimo.

Permettez moi seulement de racheter ceux de vos esclaves qui sont les plus âg-és et les plus inutiles.

Parmi nos ennemis les plus ngés sont les plus coupables et les plus dangereux.

Le père Jeronimo.

Song-ez que j'ai passé les mers et que je me suis exposé à une infinité de dang-ers pour cette mission. Seig-neur, au nom de l'humanité !

Empsael.

Je vous le répète, vous pouvez racheter librement des captifs dans tout l'empire. Votre action est louable, puisque vous la faites par l'amour de l'humanité ; mais c'est aussi par amour de l'humanité que je ne vends aucun des miens, et que je fais une g-uerre implacable aux chrétiens qui font les malheurs de l'Afrique.

ACIIMET.

Seig-neur, toute son humanité n'est que lintérêt de son ordre. Il porte la même croix que les chevaliers de Malte.

Empsael, // Achmet.

Tais toi. Respecte cet étrang-er. Il est ici sur la parole de l'Empereur et sur la mienne. Sa personne est sacrée.

Le père Jeronimo.

Je supplie votre excellence de maccorder au moins une faveur particulière. J'en serai très reconnaissant.

Jacob.

Oui, seigneur. 11 a apporté un collier de perles fines pour Zoraïde.

Le père Jeronimo.

Quoique les armes dans vos mains soient terribles aux chrétiens, je joindrai, seigneur, à ce collier, un beau sabre de Damas pour vous.

Empsael.

Tout ministre qui accepte des présents ou qui permet que ceux qui lui appartiennent en reçoivent, est un ministre corrompu. Je ne reçois rien que de l'Empereur, et Zoraïde ne reçoit rien que de moi. Mais je pardonne cette séduction à votre habitude des usages de 1 Europe et à votre ignorance des miens. Quelle est cette faveur que vous me demandez.

Le l'ÈRE Jeronimo.

La permission de descendre jusque dans les prisons pour consoler vos captifs.

Empsael.

Vous le pouvez, je loue votre vertu.

Le père Jeronimo.

Pei^mettez moi d'y employer tous les secours de ma religion.

ACHMEÏ.

Seig-neur, c'est un abus

Empsael.

Si tu dis un mot! (Au père Jeronimo.) J'y

consens. Les chrétiens ne permettent pas à leurs esclaves noirs de rester dans la relig-ion où ils sont nés, mais les Musulmans, plus équitables, ne captivent que les corps de leurs ennemis : ils laissent leurs âmes libres.

Seig-neur, j'adresserai au Ciel les prières les plus ferventes pour vous et pour Zoraïde.

Empsael.

Je vous en remercie : Dieu écoute les prières de

toutes les relig-ions. — Adieu. — ^^4 ses gardes.) Qu'on donne une escorte à ce bon religieux ! Que Ion en ait soin I Quon le conduise à la tente de mes hôtes. 11 est trop tard pour le renvoyer à la ville.

SCÈNE QUATRIÈME

Jùiipsiiel, Achinet, le Juif Jacoh, gardes noirs.

Empsael. // Achinct.

Que mes esclaves fug-itifs se retrouvent dès ce soir.

ÂCHMET.

Seig-neur, je vous jure, sur ma tête, que jig-nore où ils sont. Comme le blanc était vieux, et qu'il n'aurait pu suivre l'équipage de son vaisseau à pied, je l'ai fait partir du cap d'Ag-uer sur un chameau avant le jour. Il est arrivé ce matin au camp, et on la mis tout de suite aux travaux pour ne pas lui laisser le temps de sennuyer. Pour moi je suis arrivé ce soir avec le reste de 1 équipage ; j'ai déposé son pavillon aux pieds de Zoraïde, et j'ai fait prosterner devant elle toute ma troupe suivant 1 usage et vos ordres. Après quoi je 1 ai mise au travail avec les autres esclaves. Seigneur, vous n'avez pas un plus fidèle serviteur que moi.

kmi'sap:l et zokaïde ;205

Empsael.

Et qu'est devenu le noir qui était avec ce blanc?

AcilMET.

Il a toujours suivi son maître à pied en courant, car il ne peut être un moment sans lui.

Empsael.

Il fallait l'en empêcher.

AcilMET.

11 m'aurait été plus aisé de le tuer. J'ai été au moment de le faire, mais un esclave vaut de l'arg-ent ; il aurait fallu vous le payer. D'ailleurs c'était un noir, et je respecte sa couleur.

Empsael.

Où allairt ce vaisseau espagnol ?

ACHMET

En Guinée, à la traite des noirs.

Empsael.

Quelle était sa cargaison ?

Acumeï.

Ce que les Européens ont coutume de porter pour

la traite des noirs : d'un côté, de l'eau de vie pour les enivrer, de mauvais fusils pour les faire battre, et de l'autre des fers et des menottes pour enchaîner leurs prisonniers.

Empsael.

Gomment s'appelait ce vaisseau?

Notre Dame de Pitié.

Empsael.

Notre Dame de Pitié allant à la traite des noirs avec de l'eau de vie, des fusils, des fers et des menottes 1 Comme les perfides es-

pagnols couvrent toujours leur barbarie avec les noms de leurs saints pour la justifier !

ACUMET.

Les chrétiens en ont toujours deux ou trois derrière lesquels ils se mettent à l'abri. Ils n'en sont pas moins aussi méchants que des diables.

Empsael.

Et comment s'appelait cet esclave blanc?

ACHMET

Seig^neur, je n'en sais rien. Depuis, il n'a jamais voulu dire un mot.

Empsael.

Comment ! Tu ne sais pas son nom?

ACHMET

Quand je tiens la personne, je m'embarrasse fort peu comment elle s'appelle. Qu'auriez-vous dit si au lieu du vaisseau je ne vous eusse apporté que son nom? Malg-ré son feu terrible, je lai approché de si près que j'ai pu le lire sans lunette. En vérité vos g-ardes noirs vont au feu comme les barbets à l'eau.

Empsael.

11 fallait au moins l'informer du nom des principaux de l'équipage.

Et qui pourrait retenir tous les noms des Espagnols ?

EmI'SAEL.

Gomment ! Tu n'a pas pris seulement le nom de famille de cet esclave ?

ACIIMET.

11 sera fort aisé de le savoir par les g-ens de l'équipag-e. Pour lui, il n'a jamais voulu dire un mot depuis qu'il s'est vu entre nos mains. Tout ce que je sais, c'est qu'il a des cheveux blancs et la

barbe g-rise. (Juant au reste de ses traits je n'en peux rien dire que je ne laie vu rasé.

Empsael.

Et d'où venait-il ?

AcilMET.

Je pense qu'il venait de Saint-Domingue ainsi que le vaisseau.

Empsael.

De S'-Doming-ue ! Ce pays est plein de mes ennemis.

ACHMET

Vous devez donc vous féliciter de la prise de celui-ci, car il est fort riche. Tous les ustensiles de sa cuisine étaient d'arg-ent. C'est une des bonnes captures que vos vaisseaux aient faites depuis longtemps.

C'est peut-être un habitant de S'-Doming-ue.

ACHMET

Je ne sais si c'est un habitant ou un marchand d'esclaves. Tout ce que je sais, c'est qu'il était luimême il y a deux heures au nombre de vos esclaves. Mais je le retrouverai, fut-il caché au fond de l'enfer.

EMi'SAEL ET ZORAÏUE 209

Empsael.

Un homme riche de Saint-Doming-iie... Tu l'auras fait évader par Fespoir de quelque grande récompense.

ACIJMET.

Par la vie de Zoraïde, illustre Seig-neur, j'en suis incapable. Je hais les chrétiens encore plus que vous

Empsael.

Comment! Encore plus que moi?

ACIIMEÏ.

Je veux dire — que vous ne les haïssez. — Jug-ez-en : je suis né en Sicile, dans la riche vallée de Desdemona, d'une famille de paysans opprimée, comme toutes celles de mon pays, par les prêtres et les barons. Nous manquions de pain dans une contrée qui en pourrait fournir à toute l'Italie. Quand je fus un peu grand, mon père et ma mère n'imaginèrent rien de mieux pour me tirer de la misère de ce monde que de m'ôter les moyens d'y en introduire d'autres. Us allaient me vendre pour fort peu d'argent à un maître de musique Napolitain, lorsque j'échappai à leur cruelle humanité en me réfugiant sur le mont Etna parmi les bandits.

Après avoir fait sur terre à ma patrie tout le mal qui m'était possible, je song-eai à lui en faire encore

plus sur mer. Je vins en Afrique ; j y reniai ma loi, et je me rangeai sous vos pavillons. Moi, sauver un chrétien! S'il était en mon pouvoir, je mettrais mon propre père à la chaîne.

Empsael.

Comme tu parles de tes parents ! Je regrette les miens tous les jours.

ACHMET

Jaime les miens comme ils m'ont aimé.

Empsael soupire.

o chers parents ! ô patrie ! (Avec feu.) Je donnerais dix de mes meilleurs esclaves pour retrouver celui qui venait de S^-Domingue.

Jacob.

Très illustre Seigneur, je peux vous en procurer qui vous feront un meilleur service que ceux que vous regrettez. Je vous en arrangerai à bon marché.

Empsael, ai>ec dignité.

Je ne veux point acquérir des esclaves par l'argent, mais par le fer.

Jacob.

Par le fer! je vous donnerai un jeune français gai, vif, et qui a de la voix. Vous en ferez tout ce

que vous voudrez. Vous pourrez le mettre au sérail, ou en faire un musicien comme ceux de Naples.

Empsael.

Laissons ces cruautés aux Italiens envers leurs propres enfants. Maroc n'est point lîarbare comme Naples et comme Rome. Je me fais g-loire de subjuguer mes ennemis, mais je rougirais d'olfenser en eux la nature. (A Achniet.) Gomment traites-tu mes esclaves?

ACHMET

Du pis que je peux. J'emploie chaque nation contre son humeur ; les français actifs, à scier de longues poutres de cèdre ou des blocs de marbre ; les Espagnols paresseux à les porter ; les habitants du rocher sec de Malte à dessécher des marais ; les vénitiens et les hollandais qui naissent dans leau, à casser des roches. Sans cesse je leur fais entrevoir la liberté pour leur donner sans cesse le désespoir d'y atteindre. Comme le chat qui tient dans ses griffes une souris, la laisse aller, puis la reprend, ainsi je me joue de leurs vains projets et de leurs espérances. En tout temps les fers aux pieds, la nuit je les fais descendre dans de profondes matemores (sic) fermées de bonnes grilles de fer, où ils respirent à peine. J'en fais l'appel trois fois par jour. Je leur donne à petite mesure l'eau et la

farine d'org-e, mais je ne leur épargne pas les coups de bâton.

Jacob.

\S ecclésiastique a dit: le fourrag-e, le bâton et la charge à Fane : le pain, la correction, et le travail à Tesclave. Si son maître a de Tindulg-ence, il en abuse (1).

Empsael.

Maximes injustes. Il faut employer chaque nation suivant son caractère, et donner à chaque esclave suffisamment à vivre. J'en serai mieux servi. — N'oublie pas de les faire ramer souvent. Les rames sont les jambes de .mes galères. Qu'on leur fasse aussi transporter des canons sur toutes les hauteurs qui commandent la mer. Je veux que le bruit en épouvante au loin les vaisseaux Européens, et leur annonce que c'est ici le rivage de l'empire de Maroc, le séjour d'Empsael... — Combien ai-je d'esclaves?

ÂCHMET.

Très puissant Amiral, il me serait impossible de vous en dire le nombre. Vos corsaires vous en amènent tous les jours. Vous en avez, au cap d'Ag-uer, à Azamor, à Tetouan, à Tanger, à Salé, à

(1) Voyez l'Ecclésiastique, eli. 33, f !i5 et suivants (Note de Beruardiu) .

Maroc. Vous en avez de toutes les nations maritimes de l'Europe, et même de celles qui ne le sont pas.

Empsael.

Comment se conduisent-ils?

ACHMEÏ.

D'une manière souvent dang-ereuse. Les espagnols se taisent long-temps, et font tout k coup explosion ; les anglais, taciturnes, font des clubs et des motions, et finissent par se tuer si on ne les satisfait pas. Les italiens cabalent entre eux, font des pasquinades, et finissent par obéir. Les allemands, patients, s'assujettissent aisément par l'habitude, mais les plus difficiles à mener sont les français. Ils ne peuvent supporter l'esclavage: ils sont toujours à imaginer quelques ruses: ils creusent des souterrains, ils escaladent les murs les plus hauts. Ils sont capables, je crois, de s'élever dans l'air. S ils n'étaient pas jaloux les uns des autres, il y a longtemps que tous les esclaves européens seraient en liberté. Mais ils sont si remplis de discorde qu'ils maltraitent même ceux de leurs compagnons qui se dévouent à les servir, de sorte que bien souvent personne d'entre eux ne veut être leur cuisinier ou leur boulanger (1).

(1) <f Nous avions, dit le S"- Mouette, trois boulangers : les espagnols et portugais six, les anglais et hollandais quatre. Nous

Empsael.

Avec des hommes de ce caractère, il faut être toujours en guerre. Voilà d'où vient Tusag'e des habitants du Maroc de porter en tout temps deux coutelas et un poignard. En Amérique un blanc peut se promener une baguette à la main parmi des esclaves noirs, mais en Afrique un noir doit être toujours armé parmi ses esclaves blancs.

ÂCIIMET.

Seigneur, leurs divisions servent plus à notre sûreté que nos armes. Ils sont pleins de vanité dans les fers. Les espagnols ne' parlent que de leur famille, les anglais de leur nation, les italiens de

avions de plus deux cuisiniers, les espagnols deux, et les anglais deux. Ils étaient, comme les boulangers, donnés par le roi à notre option. Ils demeuraient dans leurs charges pendant qu'ils s'en acquittaient bien, et, lorsqu'ils faisaient autrement, nous en mettions d'autres. Le devoir des cuisiniers était de balayer la bitte, tenir les cruches pleines d'eau pour boire au souper, faire bouillir les pots, et tenir la soupe prête pour notre retour. Ces pauvres cuisiniers étaient en))utte aux injures de toute la troupe, à cause que quelquefois les pots étaient trop ou trop peu salés, ou mal cuits, et chacun leur donnait son brocard pour les faire dépiter, si bien qu'il se rencontrait 3,ssez souvent que pen-sonne ne voulait l'être. » Relation de la captivité du S' Mouette à Maroc. Gliap. '.i.

Ces pauvres cuisiniers, élus et persécutés par leurs compatriotes, ressemblaient assez à nos administrateurs chargés de faire bouillir la niarniile nationale (Note de Ben^ardin).

leur relig-ion, les allemands de leur empereur, les français de leur roi. Les français sont les plus à craindre. Comme ils aiment passionément les femmes, ils savent partout les intéresser à leurs projets. Il ne faut pas douter f[u'ils ne s'appuient ici du crédit de Zoraïde qui est de leur pays.

Empsael.

J'y mettrai ordre. Tu mas dit que j'avais des esclaves des puissances non maritimes ?

AcilMET.

Vous avez des prussiens, des Autrichiens, des suisses et des polonais.

Empsael.

Comment traites-tu tous ces gens-là?

AmiMET.

Comme les autres.

Empsael.

11 faut les traiter avec plus de rig-ueur, parce qu'ayant des terres à cultiver dans leur pays, ils vont envahir celles d'aulrui. In laboureur n'est pas pardonnable d'être pris sur la mer. Tu me donneras un état des diverses professions de mes esclaves.

ACHMET

A les entendre, on croirait qu'ils ont été tous rois ou ministres dans leur pays, car ils se mêlent tous de gouverner celui-ci. Ils traitent les Africains de barbares; à les entendi'e, tout est admirable chez eux, et cependant la plupart d'entre eux sont des misérables qui, comme moi, en sont sortis faute d'y trouver de quoi vivre. Au reste, A'Ous en avez de toutes les professions, des musiciens, des g'ens de loi, des artistes, des soldats, des matelots, etc.

Empsael.

Il ne faut pas ag-ir envers tous de la même manière. Ecoute: pour être juste, il faut en toutes choses, faire le contraire de ce que font les chrétiens. Partout ils ne respectent que la fortune. Ils honoreront un fripon, s'il est riche ; ils mépriseront un homme de bien, s'il est pauvre. Ils auront des égards pour leur ennemi, s'il était ou noble, ou accrédité dans son pays, mais ils le traiteront sans pitié s'il y était sans crédit ou misérable. Il faut au contraire avoir quelque indulgence pour ceux de nos ennemis qui gagnent leur vie par l'exercice de quelcjue art ou industrie. Tels sont, entre autres, les matelots et les soldats que la misère force de servir ; on les mène à la guerre comme des meutes de chiens à la chasse, qui ne prennent le gibier que pour les chasseurs. C'est sur les chefs des enne-

mis qu'il faut faire tomber tout le poids de la servitude. Les ai-Miiateurs qui les payent, les nobles qui les conduisent, les prêtres qui les exhortent et les dirig-ent, voilà les vrais coupables. Ah ! s'il me tombait entre les mains un de ces rois ou de ces ministres Européens qui, au milieu de leurs plaisirs, ordonnent les malheurs de l'Afrique, j'accumulerais sur eux tous les fléaux de l'esclavage dont ils signent les traités. Pour les femmes, il faut en avoir pitié. Ce sexe faible ne s'écarte de l'humanité que quand il est ég-aré par les hommes. Tu dois en agir de même envers les enfants. Enfin, à l'exemple du ciel, il faut que les foudres de l'empereur ne tombent que sur les cèdres des montagnes, et épargnent l'herbe des vallées.

Le ciel n'y prend pas garde de si près. Sa foudre tombe sur les innocents comme sur les coupables. J'en ai fait l'expérience : elle m'a frappé lorscjue je n'étais qu un enfant. Mais celle de l'empereur n'ira pas au hasard.

Empsael.

Tu ne crois donc pas à la justice de Dieu ?

ACIIMET.

Non, je ne crois qu'à la force des hommes. C'est par elle seule qu ils se gouvernent.

Empsael.

Homme sans loi, ne vois tu pas (jue le ciel a mis la punition des Européens sur les rivages de l'Afrique ? Il m'a donné sur eux un plus grand deg-ré de puissance que toi, parce que j'avais plus à m'en plaindre. — Song-e à me retrouver mes deux esclaves fugitifs morts ou vifs.

ACHMET

Je n'y sais qu'un moyen : c'est de faire donner la question à tous les esclaves du camp. Je les forcerai bien de me dire où sont leurs compagnons. J'y emploierai la faim, la soif, le fer et le feu.

Jacob, // Empsael.

Seig-neur, si vous me permettez de dire mon avis, ce moyen n'est pas sur. Il vaut mieux proposer une bonne récompense k celui qui les dénoncera. On peut résister aux tourments, mais on ne résiste point à l'argent.

Je laisse aux Européens la cruauté et la corruption envers leurs ennemis. Je ne fais aux miens qu'une guerre loyale. J'emploie la force contre les forts et la justice contre les faibles. (A Achmot.) Va chercher mes deux esclaves. Garde-toi surtout de leur faire du mal. 11 est naturel au captif de

chercher sa liberté. Quand il s'échappe, son gardien seul est coupable. Surtout ménage Tesclave noir, respecte jusque dans les fers les hommes de ma couleur.

AcuMET, le sa//icui/ rcsj>eclite(isei)ient. Seigneur, vous serez obéi de tout point.

SCÈNE CINQUIÈME

Empsael, Jacob.

Empsael.

Parlons maintenant en liberté. Comment se porte notre victorieux Empereur?

Jacob.

Seignevir je l'ai laissé en pleine santé, à mon départ de Maroc. La plus paisible vieillesse couronne sa glorieuse vie. Il passe presque tout son temps dans une de ses maisons de campagne, ou à l'ombre d'un bois d'oranger, sur le bord d'un ruisseau. II donne audience à tous ses sujets, noirs ou blancs.

Empsael.

Il a plus de 90 ans. Quand, dans la lune du Ramazan, je lui demandai la permission de venir respirer quelque temps près de

mon pays natal, il était plein de vigueur. Je le laissai rempli de bienveillance pour moi.

Jacob.

Il fait comme vous ses délices de la vie champêtre. Il semble qu'elle prolonge ses jours. Quant à sa bienveillance pour vous, vous connaissez la cour, si sujette aux révolutions.

Empsael.

Que m'y est-il arrivé, depuis mon départ ?

Jacob. '

Seigneur, j'aspirais au moment de vous en entretenir en particulier. C'est le motif secret qui m'a fait entreprendre ce voyage. — Mais personne ne peut-il ici nous écouter ?

Empsael.

Parle librement ! Nous ne sommes point à la cour. Aucun habitant de ces forêts n'est capable de tromper.

em['sael et zoraïde 421

Jacob.

Il s'est formé pendant votre absence de grands orages qui ont pensé renverser toute votre fortune. Si je vous en faisais le récit, il y aurait de quoi vous éloigner à jamais tlu ministère. J'en ai été dans la plus terrible inquiétude, car il y allait de votre tête.

Empsael.

On peut faire tomber ma tête, mais non mon courage. Dis-moi tout ce que tu sais.

Seigneur, l'Empereur, ralenti, comme vous savez, par les années, ne s'occupe plus maintenant qu'à faire lleurir les arts de la paix et à les répandi^e dans ses vastes conquêtes. Vos ennemis ont prolité de ces dispositions et de votre absence pour vous perdre dans son esprit. Ils lui ont représenté que votre goût pour la guerre avait détruit le commerce dans ses états; qu'on n'y voyait plus d'autre argent C[ue des monnaies étrangères ; que toutes les manufactures y étaient anéanties à ce point qu'il n'y avait dans ses ports ni ateliers de construction pour les vaisseaux, ni fonderies de canons, et qu'enfin l'empire touchait à sa ruine. La savante ville de Fez à laquelle vous avez envoyé tous les livres Européens qui se trouvaient dans vos prises

a représenté à l'EmjDereur que ses collèg-es étaient déserts parce que ses étudiants s'engag-eaient en foule sur vos corsaires ; qu'elle n'aurait bientôt plus ni ecclésiastiques ni hommes de lois, ce qui entraînerait nécessairement la perte de la relig-ion et de la justice. D'un autre coté, les Africains blancs, jaloux de la préférence qu'on donne ici aux noirs pour tous les emplois, ont répandu le bruit que vous vouliez vous rendre indépendant par le crédit des hommes de votre couleur ; que dans cette intention vous aviez formé la garde de l'empereur de noirs qui vous étaient dévoués ; que vous faisiez construire une forteresse dans le voisinage de votre pays ; que vous y log-iez ce que vous aviez de plus cher ; que vous vouliez profiter de vos g-randes richesses, de votre pouvoir, de la vieillesse de l'Empereur et de la jeunesse de son fils pour vous emparer de la couronne. Les consuls Européens, pleins de ressentiment contre vous, ont accrédité ces rumeurs par de riches présents qu'ils ont répandus dans le sérail.

Enfin jusqu'à vos fidèles noirs, mécontents de ce que vous avez épousé une femme blanche, disaient hautement que, méprisant votre propre sang-, et l'exemple de l'Empereur, dont la femme favorite est noire, vous aviez sans doute le projet de vous allier avec les chrétieiis. Enfin la long-ue confiance de Mulley Isniaël pour vous, ébranlée par une conjuration

aussi g-énérale, a été altérée au point que vos amis tremblants ont craint qu'il ne demandât votre tête avant votre justification.

Empsael, d'un ton froid.

As-tu tout dit?

Jacob.

Oui, Seigneur.

Empsap:l, d' un ton tranquille.

Tant que l'empereur suivra mes maximes, ses états seront florissants. Je ne saurais trop le répéter : la politique de 1 Afrique doit être opposée en tout à celle de l'Europe. 11 faut d'abord laisser aux chrétiens les arts de luxe qui les corrompent. Le sérail de Mulley et les boutiques de Maroc ne sont que trop remplis des étoffes, des soieries, des bijoux que j ai pris sur les vaisseaux européens. Nous n'avons pas besoin de frapper de la monnaie pour notre commerce : nos espèces d'or et d'arg-ent sont en Portugal et en Espagne : notre trésor en est plein. Quant aux arts de la guerre, nous pouvons également nous en passer. Nos fabriques d'armes et nos ateliers de construction sont en Italie, en Espagne, en France, en Angleterre ; nos arsenaux et nos ports sont remplis

de canons et de vaisseaux que nous avons enlevés à ces puissances ; ils en regorgent au point que nous

en pouvons faire commerce. Sil est (juelque autre art qui nous soit utile, laissons ici toutes les religions libres : tout ce qu'il y a d'illustre et de persécuté chez nos ennemis passera la mer pour nous les apporter. Nous n'avons point besoin d'écoles à Fez. Nous ne manquerons pas de gens éclairés tant que nous aurons des succès. Il ne nous faut que d'intrépides soldats. Notre religion est de vaincre, et notre justice de nous veng-er. D'une part les maures expulsés d'Espagne contre le droit des gens, et de l'autre les noirs réduits k la servitude en Amérique contre le droit de la nature, voila les deux lions qui défendent le trône d'Ismael, et qu'il doit lancer contre toute l'Europe. Pour la victoire il ne nous faut que le souvenir de nos alfronts. Nous n'avons besoin d'autres armes que de nos bras. Les Européens nous fabriqueront toujours assez de vaisseaux et de canons.

Quant à Zoraïde, un homme blanc peut aimer une femme noire : pourquoi un noir ne pourrait-il pas aimer une blanche. Pourquoi ne serais-je pas libre de me livrer à l'amour comme à la vengeance? Ces deux passions sont en contrepoids égal dans mon cœur. Ma vengeance a été utile à l'Afrique, et si mon amour peut nuire à quelqu'un, ce ne peut être qu'à moi.

Pour ce qui est de me rendre indépendant et de m'empare r de la couronne, tu as vu près de mes

tentes, sur un tertre, une petite chaumière? Elle est semblable en tout à celle où je suis né. C'est là ma forteresse et mon trône. C'est là que je prends plaisir à oublier une cour orageuse, et à me

rappeler mon paisible pays. Je l'avoue, j'ai g-oûté quelque douceur à la rendre au dedans dig-ne de l'objet que j'aime, en y accumulant les fruits de mes victoires, et à l'orner au dehors des pavillons que j'ai enlevés à mes superbes ennemis ; et s'il manque aujourd hui quelque chose à mon bonheur, c'est que mes infortunés parents, qui ont été leurs victimes, ne soient pas les témoins de ma g-loire et de leur humiliation.

Jacob.

Seig-neur, l'empereur n'a pas tardé à rendre justice à la g'randeur de vos vues et à la modération de vos désirs. 11 s'est rappelé ces vastes conquêtes où vous l'avez si bien servi sur la terre, le degré de splendeur où vous avez porté sa puissance sur la mer, les richesses immenses que vous avez fait entrer dans ses coftres, la fidélité inaltérable et l'obéissance aveug-le de vos compatriotes, et il a fait ajouter à ces titres de Roi de Fez et de Maroc et d'Empereur d'Afrique celui de Seigneur de la Guinée, comme un titre de protection pour les noirs, et plus fraternel que celui de Roi et d'Empereur. Ensuite il a désigné son dernier fils Muley Dahmet

"l'iii EMI'SAEL ET ZMlUÏDE

Dahebby, sorti comme lui d une femme noire, pour son successeur au trône, au préjudice de ses autres enfants nés de femmes blanches, et enfin il vous a nommé pour le former après lui dans le g-rand art de gouverner. Vous en recevrez Tordre incessant. Le choix qu'il a fait de votre personne a eu lapprobation de tout l'empire.

Empsael.

Pour instruire le prince de Maroc, sorti du sang des anciens chérifs et de celui des noirs, il ne lui faut d'autre livre qu'une carte marine. 11 y verra au nord de ses états la perfide Espag-ne, au sud la malheureuse Guinée, et au couchant, les îles cruelles de F Amérique. Mais, pour apprendre à y lire, il lui faut pour précepteur l'adversité: je n'ai rien à refuser à Mulley Ismaël: il m'a captivé par ses bienfaits. Mais jamais son fils ne lui ressemblera (Ij. La prospérité des pères corrompt les enfants.

Jacob.

Si celui d'Ismael est formé par un aussi grand maître que vous, l'Afrique ne manquera jamais d'esclaves blancs, ni Maroc d'argent. 11 ne me reste, Seigneur, qu'un souhait à faire pour votre

(1) La prédiction d'Enipsael sur Mulley Dahmet se vérifia, comme on peut le voir dans la préface de ce drame (Note de Bernardm).

g-loire : c'est que vous ne laissiez pas prendre trop de pouvoir sur vous à l'amour de votre épouse. Si vous me permettez de le dire, elle est d'un sang ennemi des Africains, (juand vous sentirez affaiblir en vous, par ses caresses, vos justes ressentiments contre les Européens, rappelez-vous, Seig-neur, les injures éternelles qu'ils ont faites à l'Afrique. Ce pays est couvert des monuments de leur tyrannie. Les plus coupables de leurs peuples sont sans doute les romains. Api'ès avoir conquis l'Asie et détruit l'empire des Juifs, ils s'étendirent comme un torrent en Afrique. Rome en tout temps a fait les malheurs du monde. Rome ancienne ne voulait subjuj.;uer que les corps. Rome moderne, jdIus ambitieuse,

captive les corps et les âmes. Rome ancienne a employé pour ses conquêtes des légions, et Rome moderne tles prêtres. La première avait pour enseigne des aigles, la seconde a des croix. Voyez sur cette tour cette aigle aux ailes éployées, et le nom de Gaïus César, qui divisa la Mauritanie en Cœsarienne et en Tingitane. Voyez cette croix sur ce petit monument élevé par les Portugais, lorsque leurs églises s'élevaient sur les rivages de l'Afrique. Rome moderne plante des croix partout, sur les tours et sur les tombeaux, comme le sisrne de sa puissance dans ce monde et dans l'autre. Rappelez-vous son Inquisition horrible, et tout le sang qu'elle a fait verser en Afrique, en Amérique,

eu Asie, et en Europe même, pom^ étendre sa relig-ion. Alors aucun sentiment ne pourra balancer en vous celui de la vengeance. Alors vous sentirez que tout l'univers a les veux sur vous, et que l'amour n'est qu'une faiblesse dans un g'rand ministre. Pardonnez, Seio^neur, l'excès de ma franchise, elle ne vient que de mon zèle pour votre gloire.

Empsael.

Jacob, je t'en remercie, mais Zoraïde n'est pas romaine. Adieu, laisse moi respirer seul un moment.

Jacob.

Adieu, Seigneur, accordez moi votre puissante protection, et soyez sûr de ma fidélité. Je vous la jure par Abraham.

SCENE SIXIEME

Emfsael, seu/.

Je me suis expliqué avec trop de liberté sur le prince de Maroc devant ce juif. G est un courtisan rusé. 11 tourne le dos au soleil couchant pour adorer le soleil levant. 11 est venu voir s'il n'y avait pas quelque réalité dans les bruits qui couraient

de moi, et si je n'étais pas disposé à abuser de ^a vieillesse d'Ismael, et de l'inexpérience de son fils. Il a d'abord entrouvert mon cœur par des flatteries, ensuite il l'a rempli de fiel contre l'empereur, le peuple, mes amis, mes ennemis, ma propre femme ; et quand il en a eu pénétré le fond, il a fini par des serments de fidélité. — Je suis trop franc ; ma pensée est comme la poudre à canon : dès que le feu de la colère l'allume, la parole en sort et frappe comme un boulet.

Malheureuse condition des ministres, qui, au comble de la g-randeur, ont à se méfier de tout le monde, sans avoir un ami à qui ils puissent confier leurs peines. Au moins, dans les temps de ma servitude, je trouvais avec qui les partag-er. Ouand mon maître m'avait mis ma charge sur mes épaules, je rencontrais toujours sur les chemins quelque compagnon d'esclavage aussi charg'é que moi. Après nous être aidés à nous débarrasser de nos fardeaux, nous nous assolions au pied d'un arbre; nous nous ra-contions nos misères; nous parlions de la barbarie de nos maîtres, nous formions des projets de veng-eance. Ensuite, après nous être aidés à nous recharger, nous .lous quittions les larmes aux yeux, nous serrant la main, et nous disant: « Adieu, mon ami; adieu. » Nous nous séparions, sûrs de notre foi, sans en avoir fait le serment. Notre faiblesse nous liait, sans nous con-

naître. La g^randeur me met en méfiance de mes propres amis. Esclave, des inconnus me déchargeaient de mon fardeau ; ministre, il faut que je porte seul celui dun Empire.

— Il ny a qu'un confident dig^ne de Ihomme: c'est la femme. La nature les a faits l'un pour l'autre. La femme a en elle tout ce cjui manque à l'homme : de la douceur pour calmer sa colère, de la g-aîté pour dissiper ses noires réflexions: l'homme, à son tour, lui communique de la force pour appuyer sa faiblesse, du jugement pour faire servir la mobilité de son imagination. La nature a rendu communs entre eux les biens, les corps, les enfants, et les met sans cesse dans l'heureuse nécessité de partager leurs plaisirs et leurs peines. Oui, la femme est la plus chère portion de l'homme : pendant qu il se livre le jour aux affaires, il se console en pensant que le soir il déposera toutes ses inquiétudes dans son sein. Mais lorsqu'il voit qu'un autre homme y a pris sa place, et partage son estime ou .sa confiance à la faveur des préjugés de nation ou de religion, alors il ne reconnaît plus en elle sa moitié. — Le cœur est tout : le reste n'est rien. Oui, trouver un autre homme dans le cœur de sa femme, c'est pis que de le trouver dans son lit. Mes ennemis se sont emparés de la mienne. Pendant que de justes ressentiments m animent contre eux, une pitié déraisonnable 1 af-

flippe. Mes victoires la font pleurer. — Va donc chercher du repos contre les intrigues des cours, ring-ratitude des peuples et des rois dans le sein de ton épouse ; tu y trouveras l'amour de tes anciens tyrans, et pour maître tes propres esclaves. — Oui, l'homme est dans le monde comme un vaisseau battu de tous les

vents par une mer orageuse; il faut que son cceur soit sans cesse fermé : s'il y a la plus petite ouverture, il est bientôt submergé.

Oh ! heureux l'homme obscur qui vit seul ! Oh ! que je serais heureux si au sortir de mon esclavage, la fortune, au lieu de me jeter dans le tourbillon des cours, m'avait déposé, seul et inconnu, au milieu de cette forêt : j'y aurais vécu de la chasse, libre et heureux. Ces arbres antiques, ces vallées profondes, ces monts âpres parsemés de fondrières, et couronnés de neiges resplendissantes, me plaisent plus que le palais de Maroc, surmonté de ses boules d'or, et rempli de trahison. Mon âme s'agrandit dans ces solitudes qui n'ont que le ciel pour toit et que Dieu pour maître. Jaime à voir ces tours entrouvertes, ces remparts penchants, et ce grand squelette d'une ville Européenne que les siècles ont dévorée. Je me plais à parcourir ces longs portiques silencieux où fourmillait autrefois un peuple tumultueux, bruyant et insolent. Jaime à poursuivre les sangliers et les buffles dans ces vastes

places où les lég-ions romaines faisaient briller leurs armes devant les palais de leurs généraux en les proclamant à g-rands cris les seigneurs immortels de l'Afrique. César, avec toute sa puissance, n'a fait ici qu'un parc pour la chasse du noir Empsael. Les peuples ambitieux de l'Europe bâtissent de g-rands monuments: les noirs, plus sages, n'édifient que des cabanes. Tous les monarques de la Guinée n'ont jamais construit un édifice plus durable qu un homme, et aussi haut qu'un palmier. La gloire de l'Europe est d'élever partout des trophées : l'Afrique, comme la nature, met la sienne à les renverser. Les siècles ont vengé ma patrie de ses anciennes injures : allons la venger de ses nouveaux tyrans. Allons réduire dans leur propre pays leurs flottes en

cendres et leurs forteresses en poudre. Rendons leurs villes semblables à celle-ci, et transportons en les habitants esclaves en Afrique. Appesantissons tout le poids de la vengeance sur ceux qui sont en mon pouvoir. Les liens du devoir se relâchent parmi eux: à peine ils arrivent qu'ils s'enfuient. Ils trouvent de la protection dans les larmes de mon épouse ! J'ai mis l'ordre dans trois royaumes : je saurai bien le rétablir dans ma maison. Commençons par le mettre dans mon cœiu-. L'amour et la vengeance s'en disputent l'empire : bannissons l'amour ! Plus de pitié 1 Je verrai désormais Zoraïde en pleurs à mes genoux sans en être

ému. L'océan peut chanjj;-er chaque année ses courants du nord au midi, mais la veng-eance dans mon cœur roulera invariablement ses fureurs contre l'Europe.

SCÈNE SEPTIEME

Benezet vient à passer, velu comme un esclave d'un capot et (le son capuchon. Il tient (les plantes à la main. Il s'achemine vers la tour de dœsar. Benezet. Empsael.

Empsael, en colè/e.

Que vois-je? mon esclave fugitif! holal arrête: qui es tu ?

Benezet, froidement.

Un habitant du monde.

Tu es Européen : je le reconnais à ta physionomie. Où est ton passeport?

Benezet, lui montrant len plantes qu'il porte (i sa main.

Le voici.

Empsael.

Des plantes à la main peuvent servir de passe-

port à des hommes simples; mais les Européens se servent d'écritures perfides comme eux. Ton passeport !

Benezet.

Mon ami. je n'en ai pas d'autre. Des plantes utiles me font bien venir chez tous les peuples innocents et bons.

Empsael.

Ouelle est ta profession?

Benezet.

La même que la tienne : je suis chasseur.

Empsael.

(A part.) Il a l'esprit ég-aré. — A qui fais tu la chasse? Tu n'as point d arme.

Benezet.

A des animaux plus terribles que les lions et avec une arme plus forte que la lance.

Empsael.

Tu es donc un de c(s marabouts du désert ([ui trompent le peuple par de vains sortilèg-es. Quels sont ces animaux, et où

sont tes armes?

EMPSAEL ET ZORAÏnE 235

Benezet.

Ces animaux sont les passions, et mon arme est la patience.

Empsael.

(A part.) Ah ! c'est un philosophe ; je n'en avais jamais vu d'Européen. — Dites moi, pourquoi vous retirez-vous seul dans ces déserts? Savez-vous que c'est ici la ville des lions?

Benezet.

Mon frère, un buisson épineux ou les ruines d'un monument suffisent pour me défendre des lions, mais les lions me défendent des hommes, qui sont beaucoup plus à craindre. Les lions ne font point de mal aux hommes qui ne leur en font point. Ils n'en ont jamais fait aux anciens solitaires de l'Eg-ypte ni à ceux de ta religion qui vivent dans les déserts.

Empsael.

Vous avez raison. Mais comment vivez-vous seul dans cette forêt inculte?

Benezet.

Assez d'arbres que je n'y ai pas plantés me donnent des fruits. Le jour je cherche des plantes dans la montag-ne; la nuit je me retire dans cette tour inaccessible aux bêtes féroces.

Empsael.

Pourquoi renoncer au monde, et ne pas vivre comme les autres hommes.

Ce sont les hommes du monde qui renoncent au monde. Pour moi j'en jouis tous les jours de ma vie. Je la règle sur le cours du soleil. Je passe le printemps et lété en Amérique, l'automne en Europe, et 1 hiver en Afrique. Chaque jour je me lève et je me couche avec le soleil. Le jour, les bienfaits de Dieu répandus en profusion sur la terre me pénètrent de reconnaissance, et, la nuit, sa magnificence dans les cieux me remplit de ravissement. Ainsi, crois-moi : le ciel seul me donne des insomnies.

Empsael, en soupirant.

(A part.) Hélas! jai vécu autrefois aussi heureux dans mon pays. — Mais comment pouvezvous vivre tout seul?

Benezet.

Les principales actions de la vie se font seul. On dort seul, on pense seul, on souffre seul, on meurt seul.

Empsael.

Pourquoi ne pas employer votre sag-esse à servir les hommes?

Bénezet.

C'est pour les servir, et n'en être pas otTensé, que je vis loin d'eux. Je porte d'un pays à l'autre les semences des plantes utiles. Chez les peuples riches, qui ne font cas que de l'or, je les sème dans les forêts, où elles ne sont connues que d'un petit nombre de sages. Mais je les porte chez les peuples pauvres et hospitaliers ; je leur en apprends les vertus, et ils les cultivent dans leurs champs avec reconnaissance. Chemin faisant, si je trouve des

hommes affligés des passions qui attaquent les peuples corrompus, tels que les préjug-és de la gloire ou de la superstition, je tâche de les déraciner en eux, afin de les faire vivre en paix avec les autres, et surtout avec eux mêmes.

Empsael.

Faire vivre les hommes en paix ! Hommes et femmes, blancs et noirs, chrétiens et musulmans, tous les hommes sont en état de guerre. Et où allez-vous maintenant ?

Bénezet.

Je vais en Guinée, pour faire tomber l'esclavag'e des noirs en Amérique.

^38 empsael et /ohaïde

Empsael.

Et par quel moyen ?

BÉiNEZEÏ.

Avec ces deux plantes.

PjMPSAEL.

(A part.) La solitude atîaiblit 1 esprit. — Ces plantes sont donc ma<^iques?

Benezet.

Ce sont le café et la canne k sucre. C'est pour les cultiver en Amérique que l'Europe "s^a chercher des esclaves noirs en Afrique. Je veux apprendre aux noirs à les cultiver tlans leur pays, et, si je les trouve dociles à mes levons, un jour, avec l'aide

de mes frères de Philadelphie, nous établirons chez eux des moulins à sucre. L'Amérique n'aura plus d'esclaves, et l'Europe vivra en paix avec l'Afrique.

Notre chérif Mahamët a établi autrefois la culture de la canne à sucre dans la vallée voisine de Tarudent. Le pays en tirait de grandes richesses, mais les guerres en ont tari la source. Homme o-énéreux, il est sublime de vouloir finir les malheurs de trois parties du monde avec deux

plantes. Mais vous ne connaissez donc pas les Européens? Dès que les noirs auront enrichi leurs terres par cette culture, les blancs viendront s'y établir. Aujourd'hui ils s'emparent des habitants; alors ils s'empareront du pays, comme ils ont fait d'une partie de leurs côtes, et de celles de l'Asie. 11 faut donc que vous portiez aux noirs avec les arts de la paix ceux de la guerre, afin qu'ils puissent se défendre. Tout cela demande beaucoup de temps et de dépenses.

BÉNEZET

Je leur donnerai un moyen de défense qui ne leur coûtera rien.

Et quel est-il?

Ma religion !

Empsael.

Bénezet.

Empsael.

Et quelle est votre relig-ion?

Bénezet.

C'est de ne rien refuser à ceux qui veulent nous dépouiller.

Empsael.

Votre grande vertu vous met hors de sens.

Bénezet,

Mon ami, je suis dans mon bon sens, je te l'assure.

Empsael.

Ne rien refuser à ceux qui veulent nous dépouiller! 11 n'y a pas un seul exemple d'une pareille politique sur toute la terre.

BÉNEZET

Je t'assure qu'elle fait subsister en paix et fleurir une belle population en Amérique.

Empsael.

Comment! vous ne faites jamais la guerre?

Bénezet.

Jamais ! la g-uerre ne convient qu'aux bêtes féroces.

Empsael.

Vous n'avez donc point de voisins?

Bénezet.

Nous sommes au milieu de sauvag-es toujours en guerre.-

Empsael.

Vous êtes donc inconnus aux Européens?

BÉNEZET

Nous trafiquons avec eux, et nous sommes nous mêmes descendants des Européens.

Empsael.

Gomment s'appelle votre pays ?

BÉNEZET

La Pensilvanie.

Empsael.

Et votre religion ?

BÉNEZET

Le christianisme.

Empsael.

Le christianisme ! Il a fait tous les malheurs du monde.

BÉNEZET

Les Européens en ont fait le prétexte de leurs fureurs, mais il fait notre bonheur en Pensilvanie.

Empsael.

J'ai ouï parler de ce pays. Dieu y fait donc des miracles en faveur de la vertu?

BÉNEZET

N'en doute pas, mon frère. Il en fait partout en

faveur de ceux qui se fient pleinement en lui. Partout il prend la protection des faibles. 11 fait réagir contre les méchants les maux qu'ils font aux hommes. Tout homme qui a un esclave a à son tour un tyran, ou dans son prêtre, ou dans sa femme, ou dans son souverain.

Empsael, d'un air pensif.

Vous pourriez bien avoir raison. Mais la nature fait naître les hommes en état de g-uerre, en leur donnant des intérêts différents. Ceux de l'Afrique ne sont point ceux de l'Europe.

Benezet.

N'injurie jDas la nature, mon frère. Elle n'a donné aux hommes des intérêts différents que pour en composer leur intérêt général. L'industrie de l'Europe sert à l'Afrique, et les richesses de l'Afrique servent à l'Europe.

Empsael.

Qui donc divise ces deux parties du monde, depuis tant de siècles, et les arme les unes contre les autres?

Bénezet.

C'est l'ambition qui arme, par toute la terre, les uns contre les autres, les tribus, les peuples, les religions.

empsael et zoraïde ^a3

Empsael.

Cependant chaque homme croit voir la vérité dans son parti.

Bénezet.

La vérité ressemble au mont Atlas qui offre autant d'aspects qu'il v a de points d'où on le regarde. Les uns n')' voient que des terres labourées, d'autres des forêts, d'autres des roches: ceux qui ne l'aperçoivent que de loin avec ses neig-es croient y voir un vieillard à tête blanche qui porte le ciel sur ses épaules. — L'ambitieux est celui qui veut forcer les autres de ne voir que ce qu'il y voit, mais le sag-e qui embrasse toutes les observations s'en forme seul une idée juste : il en est de même de la vérité.

Empsael.

Ce sont les Européens qui font tous les maux du genre humain ; la source de leur tyrannie vient de cette Rome qui s'est arrogée en tout temps l'Empire de l'Univers. Aussi leur ai-je juré une guerre éternelle.

Bénezet.

Tu fais en vain la guerre aux Européens ; tu as en toi même un ennemi plus redoutable qu'eux: c'est la vengeance.

;244 empsael et zohaïde

Empsael.

Comment puis-je la bannir de mon cœur, lorsque tant de monuments de leur tyrannie la rallument au milieu même des déserts?

Bénezet.

Tu peux la bannir en pensant que ceux qui l'ont exercée contre toi sont morts aujourd hui, et n ont laissé après eux que des noms odieux aux peuples opprimés. Cette tour, bâtie par Caesar, s'appelle la tour du diable.

Empsael.

Mon nom sera cher à l'Afrique que j'aurai vengée.

11 peut venir ici après toi des ennemis des noii's et de ta mémoire. 11 est un moyen d'en laisser une chère à tous les hommes.

Quel est-il?

La vertu.

Empsael.

Bénezet.

Empsael.

Elle est victime par toute la terre, excepté peutêtre en Pensvlvanie.

BÉNEZET

Elle triomphe dans le ciel et dans la postérité. Vois ce petit tombeau avec ces couronnes. C'est celui d'une femme bienfai-

sante : il est plus honoré que la tour de Cœsar.

Empsael.

Ce que vous me dites me touche. Mais quel bien pourrais-je faire, entouré d'esclaves blancs?

Benezet.

Tu peux faire leur bonheur avec ces plantes comme je compte faire avec elles celui des noirs. Si je détruis par leur culture l'esclavage des Africains en Amérique, tu peux aussi détruire avec elles la tyrannie des Européens en les rendant laborieux. Nous parviendrons tous deux au même but par des chemins différents.

Empsael.

Les Européens ne travaillent que par force. Mais venez avec moi à Maroc : l'Empereur ne s'occupe que des arts de la paix; je vous ferai avoir un emploi à sa cour.

BÉNEZET

Je ne vais que chez les faibles et les malheureux.

Je me suis fait des ennemis en Europe en y prenant la défense des noirs. Je m'en ferai en Afrique en prenant celle des blancs.

Empsael.

Savez-vous qui je suis?

Bénezet.

Mon ami, tu es Empsael, Ministre et ^rand Amiral de Maroc. J'ai entendu plus dune fois le bruit de tes cors de chasse dans la

forêt, et celui de tes canons sur le rivag-e.

Empsael.

Gomment vous appelez-vous ?

Bénezet.

Antoine Bénezet.

Empsael.

Bon Antoine Bénezet, si j'étais libre, je voudrais passer mes jours comme vous dans la solitude.

Mon frère, je t'indiquerai une solitude plus impénétrable que l'Atlas, où tu pourras te retirer quand tu voudras.

Empsael.

Où est-elle?

BÉNEZET

Dans ton propre cœur, si tu en chasses les passions. — Adieu, la tour de Gœsar est déjà dans Fonibre. Voici l'heure où les lions sortent de leur retraite, et où je rentre dans la mienne.

Empsael.

Adieu, sag-e Européen, puissent tous tes compatriotes te ressembler!

SCENE HUITIEME

Empsael, seul.

Ce blanc parcourt la terre pour le bonheur des Noirs, et moi, Noir, je parcours les mers pour le malheur des blancs. La vertu de cet homme me semble plus g-rande que toutes mes victoires. Elle a quelque chose de libre, et de sauvage même, qui me plaît. Oui, il a raison: le tombeau de Mentia est plus respectable que la tour de Gœsar. (Il s'en approche.) Mais que vois-je parmi ces couronnes? C'est le collier de Zoraïde. (Il le prend.) Je Tai baisé ce matin sur son col lorsque je l'ai laissée

ensevelie dans le sommeil de la paix. Elle la mis en otîrande sur le tombeau de Mentia, avant de mimplorer pour des malheureux. /// le haise.) Zoraïdel ô toi (pi peux tout sur moi, tu cherches contre moi des protections chez les morts. Faible liane, tu t attaches à une liane morte pour résister à la tempête qui t'agite. Zoraïde, tu n'es pas moins chère à Empsael que Mentia au chérif Mahamet. Créature sensible et faible, tu ne périras point comme elle victime de ta vertu. Je veux t imiter malg-ré les ressentiments de la vengeance. (Il pj'cnd le ruhan. et s'en entoure le poignet.) Ma main, entourée de ta couleur favorite, a souvent triomphé dans les combats. Elle a versé le sang de mes tyrans : elle doit essuyer tes larmes. Combattons contre la vengeance. Souvent, sur un vaisseau, surmontant le vent et les flots contraires, j'ai malg'ré les orag-es abordé et vaincu un vaisseau ennemi. Luttons contre nos passions. Laig-le marine s'avance contre les vents qui font ployer ses ailes, et s'élève au dessus de la tempête. Elevons nous au dessus de nous même. (Il regarde le

ruban en Vélevant en Vair.) Vœu saint de ma vertueuse épouse, sois à mon bras comme ces feux célestes qui paraissent au haut des mâts à la fin de l'orag-e, signes du calme des mers et de la sérénité des cieux. (Il le baise.) Souveraine de mon âme, sois pour moi l'étoile du jour.

SCÈNE NEUVIÈME

ÂNNIBAL.

Seig-neur.

Que veux-tu?

Empsael.

ÂNNIBAL.

Seigneur, il fait nuit. Les lions prêts à sortir de leurs cavernes, font entendre leurs premiers rugissements. Vos chevaux frémissent d'épouvante. Vos esclaves tremblants, chargés des équipages de la chasse sont rassemblés, et vos gardes fidèles, les piques hautes, attendent vos ordres dans un profond silence.

Empsael.

Qu'ils allument des flambeaux. Que mes esclaves se mettent en route. Que mes gardes marchent à leur bête et sur leurs flancs. Qu'ils ne craignent rien. Je ferai l'arrière garde. (On voit passer tous les équipages de la chasse, au son des instruments maures dont la musique [laisse] entendre des rugissements de lions entremêlés de silence.)

Fin du k*' acte.

SCÈNE PREMIÈRE

La nuit règne sur la scène. On entrevoit la chaumière d'Empsael à la clarté de la lune qui prolonge Vomhre des palmiers sur la terre. On peut rendre la lumière de la lune sur le sol par des bandes et des traits de couleur blanche, ce qui peut produire un effet nouveau et naturel. Ozorio. Almiri.

Almirt.

Par ici, mon maître. Nous voila revenus au lieu d'où nous étions partis. Voici la chaumière d'Empsael.

Ozorio.

J'ai cru que nous ne sortirions jamais des bords de la mer. Comment as-tu fait pour retrouver ce chemin ?

En me g-uidant sur les étoiles, comme dans mon pays. Voici celle de lEléphant à droite. Voila celle du Colibri à g-auche.

Ozorio.

Mon ami, nous ne sommes pas ici en sûreté. Si

on nous y trouve, on nous punira comme des esclaves fugitifs, et peut-être comme des voleurs. C'est le comble de linfortune de regarder sa prison comme un asile, et de n y pouvoir entrer.

Almiri.

Mon père, vous êtes bien fatigué. Assoyez-vous dans ce coin, il y a un peu d'herbe. (Ozorio, conduit par Almiri, s'asseoit entre deux roches.)

Ozorio.

La nuit même, si favorable aux malheureux, nous est contraire.

Almiri.

o soleil, dans ton absence tout est mort. Tu es le grand esprit de l'univers.

Ozorio.

Il est un autre esprit, mon fils, qui gouverne le monde en tout temps. C'est Dieu. Le soleil est son plus bel ouvrage dans les cieux.

Almiri.

Mais quand le soleil est couché, tout dort sur la terre, excepté les chiens et les coqs. Le soleil est le dieu de la terre.

EMFSAEL ET ZORAÏDE 253

Quand Dieu fait coucher le soleil pour nous, il le fait lever pour d'autres pays.

Almiri.

Gomment! Il ne dort jamais?

OZORIO.

Jamais. Il tourne toujours autour de la terre.

Almiri, à part.

(Mon maître a l'esprit malade.) Gomment le soleil peut-il tourner la nuit autour de la terre, puisqu'on le voit se coucher tous les soirs dans la mer ?

Ozorio.

Mon ami, je ne peux texpliquer cela à présent. Je suis malade. La maladie accable l'esprit.

Almiri.

(A part.) Oui, son esprit est malade. Le soleil qui tourne! — Mon maître, reposez-vous, tâchez de dormir.

Ozorio.

Mon ami, il n'y a pas de repos pour moi dans l'esclavag-e. L'esclavage renferme tous les maux,

et prive de tous les biens. Il nous ùte l'usage des éléments, de la lumière, de Tair, de leau et de la terre, dont nous ne recueillons les fruits que pour nos tyrans.

Almiri.

Ne soyez pas inquiet pour l'avenir. La nuit, quand nous serons dans la prison, je vous procurerai de la lumière en vous allumant du feu. Le jour, quand nous en serons dehors, je vous trouverai de l'eau. Je labourerai la terre pour vous, et je vous chercherai des plantes bonnes à mang-er.

OZORIO.

Les animaux domestiques amis de 1 homme par leur nature deviennent ses ennemis s'il tombe dans l'esclavage. Ici les chiens des noirs poursuivent les blancs. Sans toi ils m'auraient dévoré.

AUIIRI.

Ils font tout le contraire à S'-Domin"-ue. Mais, puisqu ils caressent ici les noirs, vous n avez rien à craindre. Je vous accompag-nerai partout, comme un chien fidèle ami des chiens noirs.

OzoRio.

En tout temps les chiens sont fidèles à leurs amis, mais dans l'esclavag-e l'homme abandonne les siens. Ici les hommes de la même nation se dispu-

tent les plus misérables subsistances. Ils se dénoncent, ils se trahissent, ils se persécutent.

Almiri.

Je serai toujours votre ami, quoique je sois noir et que vous soyez blanc et malheureux.

OZORIO.

L'esclavage rompt les liens les plus sacrés de la nature. 11 sépare les pères même des enfants.

Almiri.

Je vous serai toujours attaché comme un bon enfant. Vous m'avez aimé comme un bon père.

o mon lîls, en vain tu cherches à me consoler. Tant de maux réunis me tuent. Une fois le corps malade, tout est perdu. La ma-

ladie ôte la mémoire, le jug-ement, la prévoyance. En vain l'homme en santé s'appuie sur ses lumières et son courag-e. Quand la maladie le saisit, toutes ses forces l'abandonnent. C'est un ennemi qui s'empare de l'intérieur de l'homme, et qui le foule aux pieds avec sa sagesse et sa raison. Connais- tu quelque remède contre une maladie qui nous accable ?

Almiri.

Oui.

OZORIO.

Quel est-il?

Almiri.

La patience.

OZORIO.

Et quand il se joint à la maladie la vieillesse qui rend tous les maux incurables, quel remède y a-t-il alors?

Almiri, le regardant tendrement.

Mon père,... il y a la mort.

OZORIO.

Mais c'est un malheur épouvantable de mourir sans secours.

Almiri.

Il ne faut pas de secours pour mourir. On meurt de soi-même.

Ozorio.

Mon fils, il y a des comptes à rendi^e après la mort. Il est al-Treux de mourir sans les secours de la religion. De tout ce que les corsaires m'ont pris, je ne regrette que cette petite bulle d'or que je portais sur mon cœur.

Almiri.

C'est bien peu de chose qu'une bulle d'or.

EMF^SAEL KT ZORAÏDE 257

OZOKIO.

Elle renfermait une indulg-ence plénière.

Almiri.

Qu'est-ce qu'une indulg-ence plénière?

OZORIO.

C'est l'ablation tle toutes les fautes qu'on a faites pendant sa vie.

Almiri.

Quoi! elle était dans ce papier que vous lisiez tous les soirs?

OZORIO.

Oui, mon ami.

Almiri.

Quand j'adorais le soleil couchant, vous me blâmiez: vous ne voulez pas que je mette ma confiance dans le soleil, et vous met-

tez la vôtre dans un petit papier !

Ce papier renfermait de g-randes vertus : il venait de Rome.

Almiri.

Le soleil en a de bien plus g-randes. 11 vient de Dieu. Vous me dites vous-même que c'est son plus bel ouvrag-e.

OZORIO.

Tu ne peux comprendre ce que je veux dire. — Mais tu ne crains donc pas la mort ?

Almiri.

Oh! non! mourir, c'est dormir.

OZORIO.

Tu crois donc que tout mourra avec toi?

Almiri.

Non, je retournerai dans le pays de mes ancêtres.

OZORIO.

Qui te Fa dit?

Almiri.

Mon père et ma mère, quand j'étais petit.

OZORIO.

Et qui Ta dit à ton père et à ta mère?

Almiri.

Leurs pères et leurs mères.

o heureux l'homme simple qui ne voit pas dans la mort plus de mal que la nature n'en a mis ! o

EMI'SAEL ET ZORAÏDE 259

heureux qui fut élevé dans le repos du cœur et de l'esprit ! Il n'est pas plus en souci de sa mort que de sa naissance. 11 se laisse aller à l'ordre universel des choses sans inquiétude et sans effroi. Heureux ceux qui sont nés parmi les peuples que nous appelons sauvag-es : ce sont les peuples civilisés qui sont les plus malheureux. Des préjug-és terribles s'emparent d'eux à leur naissance, les tourmentent pendant leur vie, et les environnent à la mort. Il en est des conditions des hommes comme des contrées où ils naissent. Plus elles sont belles, plus il s'y accumule de maux. C'est autour d'elles que se rassemblent tous les fléaux du corps et de l'âme, les préjugés de la naissance, de la fortune, de l'honneur, de la superstition. O Almiri, tu es plus heureux que moi. Ton corps est esclave, mais ton âme est libre. — Oui, tu as raison, mon fils. Il ne faut pas craindre la mort. Tes raisonnements simples m'éclairent et me fortifient !

Almiri.

Mon père, je ne vous abandonnerai jamais. Je vous accompagnerai dans l'autre monde.

OZORIO.

Comment! tu te ferais mourir?

Almiri.

Oui, pour vous suivre.

260 EMFSAia KT ZOHAÏIJE

OZORIO.

o Almiri, se tuer est un grand crime.

Ma vie est k moi.

OZORIO.

Non, elle est à la société.

Almiri.

Qu'est-ce que la société?

Ozorio.

Ce sont les hommes avec lesquels nous vivons.

Almiri.

Ma vie est donc à vous.

Ozorio. .

Non, je n'ai plus rien. Ta vie et la mienne sont à nos maîtres.

Almiri.

Quoi ! à des hommes qui nous rendent misérables? Mon corps est à mon maître, mais ma vie est à vous, car elle est à moi.

Ozorio.

Elle est à Dieu qui te la donnée.

ÂLMIKI.

Puisqu'il me la donnée, j en peux donc disposer pour vous.

OZORIO.

(A part.) Il est embarrassant: comment lui faire entendre raison ? — Si je meurs, tu ne peux me suivre. La mort nous séparerait. Tu irais dans ton pays, et moi dans le mien.

Non, la mort ne nous séparera pas. Nous vivrons et nous mourrons ensemble.

OZORIO.

o mon fils, ton amitié m'attache encore à l'existence.

Almiri.

Vous avez besoin de prendre des forces ; il vous faut des vivres. J'en vais chercher dans cette chaumière. Partout oîi les femmes se rassemblent, elles y portent de quoi mang-er.

OzoRio.

Garde toi d'y rien prendre. Ce serait un vol.

Almiri.

Dans mon pays les vivres sont communs entre

les noirs. On ne les refuse pas même aux étrangers.

OZORIO.

C'est un crime de les prendre, parmi les blancs; mais, mon fils, j'ai plus besoin de dormir que de mang'er. Tâche de reposer aussi. Le sommeil calme à la fois les peines du corps et de l'âme. Il répare toutes les forces. C'est le plus doux bienfait de la nature.

ÂLMIKI.

Je ne dormirai pas tant que vous veillerez.

OzoRio.

Je crains de m'endormir à cause des bêtes féroces. La lumière les chasse, mais je n'ai pas seulement une pierre à fusil.

Almiri.

Oh ! il n'en est pas besoin. Je vais allumer du feu à la manière de mon pays. Bon, voici deux petits morceaux de bois sec. (Il trouve en tâtonnant deux hi'anches irarhre. Il en assujettit une sous ses pieds; il appuie sur sa tige la pointe de l'autre, qu'il fait tourner entre ses mains comme le moulinet d'une chocolatière. On voit sortir du point de contact de la fumée, des étincelles, et de la flamme. Il allume ensuite un feu avec d'autres

branches. Pendant fous ces apprêts il continue sa conversation : j Mon maître !

OzoRio.

Eh bien?

Almiri.

Dites-moi pourquoi les bêtes féroces ont peur du feu?

OZORIO.

C'est pour assurer la tranquillité de l'homme pendant la nuit que Dieu a voulu que le feu fît peur aux animaux qui vivent de sang-.

Almiri.

Fort bien, fort bien. Mais le feu attire les mouches qui vivent aussi de sang-. Que direz-vous à cela ?

Tu as l'esprit bien libre de t'occuper de ces questions.

Almiri.

J'ai peu de savoir, mais répondez moi.

OzoRio.

Oui.

264 empsael et zokaïde

Almiri.

Dites moi donc pourquoi le feu chasse les lions et attire les mouches.

OzOHio, s'endornidiil .

Ah, ah!

Almiri, en riant.

Ah, ah! voyons, avec votre g'rand esprit, n'allez pas me donner quelque raison comme celle du soleil qui tourne.

OZORIO.

Oui.

Mais oui.

Oui.

Almiri.

OzoRio s'endort.

Eh bien? vous ne répondez pas? Une fois

deux fois Vous y tenez vous? Ah, ah, ah. (Il se

met à rire.) Vous n'en savez pas la raison : eh bien ! je vais vous la dire. Il y a dans mon pays une mouche luisante qui brille la nuit comme une étoile. Toutes les autres mouches en sont amoureuses. Mais, pour s'en débarrasser, elle leur promet ses faveurs à condition qu'elles lui apporteront du feu (1). Voilà pourquoi, dès qu'il y a du feu

(1) Cette faille fst tirée fies Siamois. (Note de Bernardin.)

allumé, les mouches y volent de tous côtés, afin de devenir brillantes comme leur amie. (Il se met à rire.) Eh bien, que dites vous de mon histoire?

N'est-elle pas jolie (Il chasse les mouches avec

une branche d'arbre.) Allez, pauvres mouches,

Ne soyez pas amoureuses Ne vous jetez pas au

feu, pauvres mouches! (Il s'endort.)

SCENE DEUXIEME

Zoraïde arrive avec ses femmes et des flambeaux.

RosA Alba.

Au moins, Madame, vous en voilà délivrée. Quel cruel embarras pour vous si Empsael eût trouvé ici Pedro Ozorio !

Zoraïde.

Ce malheureux est bien phis embarrassé que moi, quelque part où il soit.

Petrouwna.

Et son pauvre noir ?

Margueritte.

Qui est-ce donc qui a allumé ici du feu?

Madame, Madame, ne faites pas de bruit:

voici ces deux esclaves qu'on cherche partout : ils sont endormis.

ZORAÏDE

Ne les réveillez pas! o sommeil, tu calmes les peines des infortunés.

RosA Alha.

Empsael va arriver. Quelle scène terrible lorsqu'il va reconnaître Ozorio, son ancien maître.

ZORAÏDE

Si Ozorio lui-même apprend qu'il est au pouvoir d'Empsael, il va mourir de frayeur. o Dieu!

RosA Alba.

Madame, vous êtes trop bonne; il y a un proverbe bien vrai dans mon pays: « Ne voulez-vous pas qu'il vous arrive du mal? Ne faites pas de bien. »

ZOBAÏDE.

Rosa Alba, ce sont des méchants qui ont imaginé ce proverbe. Celui-ci est bien plus vrai : si vous faites du mal, il vous arrivera du mal. Ne voyez-vous pas que le mal qu'Ozorio a fait autrefois à Empsael est puni aujourd'hui par son propre esclavage.

EMPSAEL ET ZOHAÏDE 267

RosA Alba.

Vous avez raison, Madame.

ZoRAÏnE.

Au contraire, voulez-vous qu'il vous arrive du bien? faites du bien. Ne voyez-vous pas que le bien qu'Ozorio a fait à son noir est récompensé par l'attachement de ce pauvre esclave? Mais le temps presse. Comment allons-nous faire pour empêcher Ozorio d'être victime de la fureur d'Empsael?

Petrouwna.

Ozorio a laissé croître sa barbe. Il y a bien longtemps qu'Empsael ne la vu. Il n'en sera pas reconnu d'abord.

ZORAÏDE

Mais lorsque Empsael l'interrog-era, et qu'il saura qu'il est de S'-Doming-ue, et qu'il s'appelle Ozorio ?

RozA Alba.

11 n'a qu'à changer de nom et se dire d'un autre pays.

Zoraïde.

11 ne faut jamais tromper.

D ALTON

II faut le prévenir de sa situation, afin qu'il y pourvoie lui-même. A sa place, je me tuerais.

Courag-euse Dalton, ce serait le tuer moi-même, dans l'état de faiblesse où il est, que de lui montrer le précipice sur le bord duquel il est endormi. D'ailleurs, quand une fois on a rendu service aux malheureux, il ne faut pas les abandonner. L'inconstance des protecteurs met le comble aux peines des infortunés.

Margueritte.

Il y a un moyen bien simple, c'est de les faire retourner l'un et l'autre avec les autres esclaves dans la matemore par le moyen du souterrain que Williams y a creusé.

Toutes.

Vous avez raison, oui, oui !

Margueritte.

Ah ! voici Williams.

SCENE TROISIÈME

Les i7i('nies, Williams.

Williams.

Ces maudits esclaves fug-itifs ont redoublé notre

misère. Le renégat Achmet qui les cherche partout a lait la visite dans la prison, où il a découvert le souterrain que j'y avais fait. Malédiction sur les Espag-nols !

MARGUERrrTE.

Apaise-toi, mon cher Williams.

Williams.

Le renég-at attend le retour d'Empsael pour faire donner la question à tous les esclaves. 11 veut savoir qui a creusé le souterrain.

RosA Alba.

Mais ce bon père de la Merci ne trouve-t-il pas moyen de le calmer ?

Williams.

Il se contente de nous prêcher la patience de manière à nous la faire perdre.

Marc.ueritte.

Et le juif Portugais à qui Madame a remis des charités pour vous ?

Williams.

C'est lui qui a découvert le souterrain et qui en a prévenu le Renég'at. Ce maudit requin m'envoie faire patrouille sur mer avec les gardes noirs. Il a

lait allumer des feux tout du long- de la côte. On y découvrirait une hirondelle. Je donnerais ma vie pour savoir où sont ces deux esclaves. J'irais les dénoncer tout de suite.

Margueritte.

Oh ! Williams !

Williams.

Comment! Ils sont cause que j"ai perdu le moyen de te revoir! Tu auras beau me faire des signaux, ils m'ont ôté ma boussole.

ZoRAÏDE.

Songez qu'ils sont vos compagnons.

Williams.

Quoiqu'ils soient Espagnols et qvie je sois Hollandais, Madame, s'ils se fussent liés à moi, je leur aurais gardé ma parole au milieu même des tourments. Mais ils ne m'ont rien dit: je ne leur dois rien. (Il les aperçoit, et s'écrie:) Ah! les voici! (D'un ton pénétre. j Pauvres diables! Ah! ne craignez rien. Madame ; foi de Batave, je ne les trahirai pas. Je vais donner le change à notre Re-

négat, et lui faire croire qu'ils ont pris du côté de la mer. (Il sort en courant.)

SCÈNE QUATRIÈME

Les mêmes; Zoraïde et ses femmes.

Marguerite.

Oh, Madame, Williams a un bon cœur : il nous servira.

ROZA ÂLBA.

J'espère aussi que Januario nous sera utile. Je l'ai rencontré lorsqu'il ramenait de la chasse le cheval de relais d'Empsael. Il m'a appris que son maître avait rencontré près de la tour de Cœsar un grand philosophe ami des malheureux. Je l'ai prié en votre nom d'aller le chercher, afin qu'il nous donne des conseils. Il a pris sur le champ deux chevaux frais, et est retourné sur ses pas.

Zoraïde.

Pourquoi exposer ainsi votre amant ?

RozA Alba

Vous servez nos amours : il faut aussi que nos amours vous servent.

C'est une heure trop dang^ereuse.

272 EMPSAEL ET ZORAÏDK

ROSA ÂLBA.

Il a pris un flambeau: les chiens de g-arde le connaissent : il s'en est fait accompagner ; il n'a rien à craindre des bêtes féroces. — Il sera bientôt de retour avec ce philosophe.

ZORAÏDE

Il arrivera trop tard. Oh! mon Dieu, ce nest qu'en toi que j'espère ! (Almiri se réveille. Il se met à chasser les mouches avec sa feuille.)

Almiri.

Allez, pauvres mouches allez l'amour

brûle.

Dalton.

Ah ! le pauvre g-arçon ! Il se croit encore dans son pays.

Almiri se frotte les yein- ; il aperçoit Zoraïde et ses femmes.

Ah ! qu'elles sont belles ! (Il se lève et se Jette aux pieds de Zoraïde.) Sultane, ayez pitié de mon maître; c'est moi qui l'ai égaré. Je lai amené ici pour lui trouver un asile. Nous ne vous avons fait aucun tort.

Dalto.n.

Comme il est intéressant! Ce bon noir a une âme blanche, je vous jure.

ZoHAÏDE le relève.

Rassurez-vous, mon ami.

ÂLMIRI.

On nous a amenés ce matin aux tentes d'Empsael, et ce soir nous nous sommes égarés sans pouvoir retrouver notre prison.

(JzoRio .se réveille: il appelle Alniiri.

Almiri !

Almiri.

Sultane, voila mon maître. Il est mourant de fatigue, de faim et de soif.

ZoRAÏDE, à ses femmes.

Apportez moi des rafraîchissements. (Rosa Alha et Petrouivna montent à la chaumière, d'oii elles descendent avec un panier, une urne de vin, et des gobelets. Pendant ce temps Ozorio soutenu par son esclave se lève et s'approche de Zoraïde.) (A Ozorio.) Consolez-vous : vos maux ne sont point sans remède.

Ozorio.

Ang-e du ciel, votre voix me rappelle à la vie.

ZoRAÏDE fait tisseoir Ozorio auprès d'elle sur un rocher.

Assoyez-vous, mon père. Rouvrez votre Time à l'espérance.

Ozorio.

L'espérance a marché, dès mon enfance, devant moi, sans que j aie jamais pu l'atteindre. Maintenant, parvenu à l'extrémité de ma vie, je l'ai laissée bien loin derrière moi.

ZoRAÏDE.

11 en est une céleste que donne la vertu et qui nous attend à la iin de notre carrière. {En même temps elle lui présente à boire.)

Ozorio.

Ah! si j'avais employé la mienne, comme vous la vôtre, à faire le bien! (Il boit; pendant ce temps Petrouirna et Daltnn présentent des rafraîchissements à Almiri.)

ZoRAÏDE.

Vous en avez fait à ce noir qui vous est si attaché. Un verre d'eau donné à l'infortune ne reste pas devant Dieu sans récompense. 11 ne sera pas sans mérite devant le généreux Empsael. — Ecoutez. 11 va arriver ; il vous croit l'un et l'autre

fug-itifs. Le premier mouvement de sa colère est violent. Laissez-moi le temps de le préparer. Vous vous tiendrez derrière cette roche. Vous ne paraîtrez que quand je vous appellerai.

OZORIO.

Oui, Madame.

Je dois vous prévenir que, par reflet d'anciens ressentiments des habitants de l'Afrique contre ceux d'Espagne, il haït tous les Espagnols. S'il vous demande de quel pays vous êtes, que lui répondrez-vous.

OZORIO.

Que je suis Espagnol. Je ne puis renoncer à ma patrie. Mais, pour le calmer, j'ajouterai que je suis de S'-Doming-ue. Les habitants de Maroc n'ont aucun sujet de haïr ceux de cette île. Elle ne leur a jamais fait de tort.

ZoRAÏDE.

Ne vous hâtez pas de répondre. Si Empsael vous demande de quelle partie d'Espag-ne vous êtes, alors vous pourrez répondre : de S'-Doming'ue.

DoM OzoRio.

Oui, Madame.

276 KMI'SAEL Kï ZORAÏDE

ZORAÏDE

S'il VOUS interroge sur votre profession, que lui direz-vous?

DOM OZORIO.

Les nobles en Espag-ne n'en ont point. Le titre de noble leur tient lieu de tout.

ZORAÏDE

La noblesse est ici sans recommandation. Mais enfin, si Empsael vous demande en quoi consistait votre revenu ?

Je lui dirai qu'il consistait dans mes terres : jetais habitant.

ZoRAÏDE.

(A part.) Oh! comme ce mot l'irriterai — Vous aviez sans doute des noirs pour esclaves?

Almiri.

Oh ! Madame, mon maître faisait leur bonheur.

ZoRAÏDE.

Si Empsael vous demande si vous étiez habitant, laissez votre noir répondre pour vous. Le juste ciel permet ici que les blancs soient sous l'empire des noirs. 11 vous sera doux d'v avoir votre ancien

esclave pour ami. Si Empsael vous demande votre nom?

OZORIO.

Je lui diluai que je m'appelle dom Pedro Ozorio.

ZORAÏDE

Il a eu autrefois un ennemi qui se nommait comme vous.

Ozorio.

Ce ne peut être moi. Je ne suis sorti de S'-Doming-ue que pour tomber dans l'esclavag-e.

ZoRAÏDE.

Mais n'aviez-vous point d'autres noms?

On m'appelait aussi le grand commandeur, parce que j'étais honoré de l'ordre illustre de S'-Jacques. Je portais encore le nom de Marquis de las Vittorias, du nom d'un de mes ancêtres qui fut un des conquérants de l'Amérique. (On entend le son des trompettes et des tambours maures.)

Zoraïde, effrayée.

Voici mon époux Empsael. Retirez-vous. Lorsque vous le verrez en colère, ne lui résistez point. Je vous le répète, laissez votre

noir répondre pour vous. Sonj'i'ez que vous êtes ici sous sa protection,

278 KMI'SAEL HT ZOHAÏliH

OzoïilO.

Et sous la vôtre, aiig-e consolateur. (Il se retire avec Alniiri derrière le rocher. Pelroinrna et Dulton les accompar/nent).

ZORAÏDE

Petrouwna et Dalton, portez leur des rafraîchissements, rassurez-les. Et vous, Marg-uerite et Rosa Alba, hâtez- vous d'illuminer cette chaumière. Un jour de triomphe pour Empsael doit être un jour de fête pour Zoraïde. 0 mon Dieu! veillez sur ces infortunés ! Toute la prudence humaine sans vous ne peut que s'ég-arer.

SCÈNE CINQUIÈME

Les mi'iiies. Empsaol.

Empsael.

Console-toi, chère Zoraïde. Je retrouverai mes esclaves fugitifs. Mes g-ardes vig-ilants, les chiens du camp, les lions du désert, le vaste Océan, tout sopposp à leur fuite. Je te ferai présent du blanc. On dit qu'il garde un morne silence. Son âge et son humeur taciturne le rendent propre au sérail. Il en g'ardera les délices d'un air renfrog-né.

EMrSAEL ET ZORAÏnE 279

ZOKAÏDE.

Ah, seigneur, si j V)se dire, vous voulez faire mon bonheur, et vous m'entourez du malheur de mes semblables. Ah! Seig-neur, vous ne m'aimez pas.

Emi'sael.

C'est toi qui ne m'aimes pas. Tu plains sans cesse les malheurs de mes tyrans.

ZOHAÏDE.

Seig-neur, si j'ai cherché à soulager ceux des esclaves, c'est par amour même pour vous, c'est pour éloigner de vous le spectacle déchirant de leurs peines.

Empsael.

Que t'importent leurs peines, lorsqu'il ne manque rien à ton bonheur? Des esclaves de toutes les nations de l'Europe travaillent ici pour tes plaisirs. Ils apportent à tes pieds toutes les productions de l'Atlas, depuis ses sommets glacés jusqu'aux rivages brûlants de la mer.

/OKAÏDE.

Ah! Empsael, si vous saviez ce que peut pour le bonheur de la terre le concours des riches, quand ils sont bons, et des pauvres quand ils sont libres! Si vous connaissiez mon pays et ce qu'y produit la liberté !

(^u\i donc ton pavs de comparable à l'Afrique?

11 n'y a pas comme ici en tout temps un climat chaud et des arbres couverts de verdure. Là régnent de rudes hivers, où hi terre se couvre de frimas. Mais on n y voit pas comme ici des villes sans habitants, des chemins sans voyag-eurs, des forêts où les arbres fruitiers laissent tomber en vain leurs fruits, des fontaines qui n'abreuvent que des lions. L'homme n'y laisse perdre aucun des bienfaits de la nature. 11 y recueille des moissons dans toutes les plaines, et des fruits sur tous les coteaux. Tout y est riant et animé. L'air y retentit partout des chansons des paysans, soit qu ils se livrent pendant le jour à leurs paisibles travaux, soit que le soir ils s'assemblent au pied d'un orme pour y danser avec les jeunes filles du villag-e. Le bonheur des campag-nes y annonce l'opulence des villes. On aperçoit leurs longues avenues qui traversent les plaines, se perdent à l'horizon pour faire communiquer les empires, et au fond des vallées, des vaisseaux de divers pavillons qui sillonnent les prairies sur le canal des fleuves. Leurs mâts se confondent avec les saules des rivages, et les chansons de leurs matelots avec celles des berg-ers.

EMPSAEL KT ZORAÏDE 281

C'est à la liberté que les hommes de mon pays doivent leur industrie, les champs leur culture, les villes leur commerce, la France sa puissance et son bonheur. C'est à la liberté que ses femmes doivent les g-ràces qui les rendent recommandables dans toute l'Europe, et, si je l'ose dire, Seig-neur, si vous avez trouvé en moi quelques faibles charmes, je les dois à la liberté qui, dans mon enfance, développa dans mon âme et dans mes traits les premiers linéaments du Ijonheur.

Tu me fais de la France une description bien touchante. Voudrais tu y retourner?

ZoRAÏDE.

Moi, vous quitter? vous, le plus g'énéreux des hommes! oh, seig-neur, je voudrais vous en voir le plus heureux. Je voudrais vous entourer du bonheur de mon pays.

Empsael.

Les gens de ton pays ne tont-ils pas dépouillée de tes biens? N'ont-ils pas cherché à arracher de ton cœur la relig^ion de tes pères?

ZOHAÏDE.

Ils ne connaissaient pas encore tous les droits de la

liberté. J'ai oublié leur injustice depuis qu'ils sont malheureux. Croyez que parmi ces hommes que vous poursuivez, il on est beaucoup qui détestent vos tyrans. Croyez qu'il en est qui auraient soulag-é vos maux s'ils l'avaient pu. Jug-ez-en par mes faibles efforts pour vous les faire oublier.

Empsael.

Je ne peux rien te refuser. J'étais ton tuteur lorsque tu étais enfant. Tu es le mien, maintenant que je viens sur l'àg-e. Viens dans mes bras, colombe sans fiel ; donne moi un baiser qui soit doux comme la vengeance.

Ce mot glace tous mes sens.

Empsael, en colère.

Il embrase tous les miens. Regarde cette main : ils l'ont marquée avec le feu. (Zoraïde lui Jjaisc la main et la baigne de larmes.) Tu pleures... Ah! tes larmes pénètrent jusqu'à mon cœur.

Zoraïde, le regaiddnl leïïdrenient et lui serrant la 1)1 a in.

Seigneur, par ce faible vœu offert sur la tombe d'une femme moins infortunée que moi

Empsael r embrasse.

Par loi même... chère Zoraïde, que veux-tu que je fasse pour ces miséraliles? Ou ne les retrouve plus. Oublie les. Ils sont en proie à la fureur des lions.

ZOKAÏDE.

Ils ne redoutent plus que la vôtre,

Empsael, avee <>>waeitè.

Où sont-ils?

Zoraïde.

Ils s'étaient ég-arés. Ils sont venus chercher un asile auprès de celui de votre enfance, près de cette chaumière.

Rmpsael.

Elle les protég-era. (hiils paraissent.

Zoraïde.

Vous m'avez promis de parler a l'Européen avec bonté. 11 a fait du bien à son esclave.

Je te le jure, par ce signe sacré. (Il montre le riihaii (jii^il h à sdh poignet.) Objet plus chéri c|ue Mentia, je les recevrai l'un et l'autre comme des frères malheureux.

ZORAÏDE

Paraissez, infortunés ! — (A Ozorio.) Parlez avec simplicité et franchise. Ne craig-nez rien. Empsael est g-énéreux même envers ses ennemis. (A part.) o Dieu, viens à mon secours ! (Les deux esclaves sont conduits par- Petrouwna et Dalton. Les quatre femmes de Zoraïde se retirent au fond du théâtre, oîi elles restent en groupe, les yeux baissés, et dans l'attitude de la servitude et de la crainte.)

SCENE SIXIEME

Les mêmes. Dom Ozorio. Almiri.

Empsael, à Dom Ozorio.

Chrétien, console toi. Ton esclavage est une fortune de la mer. La mer est comme la mort : aujourd'hui à toi, demain à moi.

Dom Ozorio.

Illustre amiral du puissant Empire de Fez et de Maroc, les fortunes de la mer ne devraient être que pour ceux qui s y font la

guerre. Je ne vous ai jamais fait de mal. Je naviguais bien loin de vos

côtes, lorsque vos vaisseaux m'ont amené en esclavage contre le droit des gens.

De quelle nation es-tu?

DOM OZORIO.

Seigneur, je suis Espagnol.

Emi'SAEL, açec une colère froide.

Espagnol ! Tu es de cette nation qui contre la foi des traités a chassé de l'Espagne les rois légitimes de Grenade, fondateurs de l'empire de Maroc; qui, sans aucun sujet de plainte, a exterminé la plupart des peuples de l'Amérique; qui, la première des nations de l'Europe, a réduit en esclavage les noirs de l'Afrique pour les transporter en Amérique; qui s'est emparée des îles et des côtes de l'Asie ; qui a rempli les quatre parties du monde de ses

brigandages Tu es Espagnol, et tu parles du

droit des gens !

ZoRAÏDE, regardant Empsael açec tendresse. Ah ! Seigneur !

Empsael, à Zoraïde.

Je me contiendrai. Avec bonté, Zoraïde : je te l'ai promis. (A Ozorio.) Où allais-tu?

DOM OZOHIO.

Seigneur, j'allais sur la cote de Guinée pour j

faire un charg-ement d'esclaves.

Empsael, avec émotion.

Tu faisais la traite des esclaves, et tu te plains d'être tombé dans Tesclavag-e ! infidèle ! Dieu est juste : il te punit par où tu as péché.

DoM OZORIO.

Seigneur, les peuples noirs de l'Afrique se font fréquemment la guerre, et ils nous vendent volontairement leurs prisonniers, pour l'esclavage.

Empsael.

A l'instigation des Européens qui les trompent, et font naître parmi eux mille querelles dont ils profitent. Mais de quel droit, après tout, les peuples de l'Europe se mêlent-ils des guerres de l'Afrique, lorsque les noirs de l'Afrique ne se mêlent point des guerres de l'Europe?

DoM OzoHio.

Grand ministre, si les Espagnols vont en z\frique chercher des noirs, c'est pour les rendre plus heureux eh leur apprenant des arts utiles, et en les accoutumant au travail ; car les noirs ne travaillent pas s'ils n'y sont contraints.

empsael et zoraïije ^87

Almiri.

Oh! mag-nifique Sultan, c'est pour les rendre plus heureux.

Empsael, à Dom Ozorio.

Que dis-tu? Les noirs n'ont-ils pas des arts qui suffisent à leurs besoins? Meurent-ils de faim dans leur pays? Vont-ils chercher les bras des Européens pour le cultiver? (Juels sont les plus paresseux, des blancs qui ont besoin des noirs pour cultiver leurs colonies, ou des noirs qui tirent assez de superflu de leurs cultures pour en charger des flottes Européennes qui viennent commercer sur leurs côtes?

Scii^i-neur, vous avez raison. Mais les terres de l'Amérique sont des terres brûlantes qui ne peuvent être cultivées par les blancs.

Empsael.

De quelle couleur étaient les Péruviens et les Mexicains, ces anciens cultivateurs de l'Amérique, que les Espagnols ont exterminés? N'étaient-ils pas blancs, ou plus faibles même que les blancs? Les infatigables conquérants qui sont venus les détruire à travers les mers orageuses et des montagnes que des neiges éternelles semblaient rendre inaccessibles, nétaient-ils pas blancs aussi? L'Eu-

rope ne peut-elle i'oiunir aux pays chauds que de sanguinaires soldats, et non de paisibles lal^oureurs? N"a-t-elle de force que pour ravager la terre, et en manque-t-elle pour la cultiver? — Mais, dis-moi, infidèle! La terre de 1 Amérique te semble-t-elle plus brûlante que celle de l'Afrique qui noircit la plupart de ses habitants? Ne sont-ce pas des esclaves blancs qui ont bâti les fortifications de Miquenès, de Tafilet, de Salé, et les monuments de

Fez l'incomparable? Ne sont-ce pas trente mille hommes de ta nation qui ont élevé les remparts de Maroc semblables aux roches de l'Atlas, sous ce vengeur de lAfrique et ce fléau de l'Espagne (1), Jacob Almanzor? Ces travaux ne sont-ils pas mille fois plus rudes sous un ciel voisin du brûlant Zara que la culture du café et des cannes à sucre sous les brises fraîches de l'Amérique? Réponds moi !

DoM OZORIO.

Il n'est que trop vrai, Seigneur : les esclaves blancs supportent de plus rudes travaux en Afrique que les esclaves noirs en Amérique. Ici on nous fait porter des chaînes en travaillant. Pendant le sommeil même, ce consolateur des misérables, nous ne pouvons respirer en liberté : on nous enferme dans d'étouffantes matemores.

(1) Voyez Marinol, Histoire de l'Afrique. (Note de Bernardin.)

Empsael.

Ainsi donc, de ton aveu, les Européens sont plus robustes que les noirs, puisqu'ils supportent ici de plus g-rands travaux sur une terre plus brûlante que celle de leurs colonies. Avoue aussi qu'ils sont plus méchants que les noirs. Si nous ne les tenions enchaînés le jour et renfermés la nuit, ils nous ég-org-eraient en trahison. Perfides Européens, Dieu est juste : il se sert de l'Afrique pour veng-er les Africains. La jîlupart des Européens qui sont esclaves ici sont des navig-ateurs qui vont aux îles de l'Amérique ou sur la côte d'Afrique faire le malheur des noirs. Vous avez porté le crime de l'esclavag-e sur les côtes de la Guinée, et Dieu en a mis la veng-eance sur celles de Maroc.

DOM OZORIO.

Sag-e Ministre de ce g-rand empire, dès les premiers temps de nos établissements en Amérique, nous fûmes obligés par l'épuisement d'hommes où nous jetèrent nos g-uerres, d'aller chercher des cultivateurs en Afrique.

Empsael.

Pourquoi donc les avoir réduits en esclavag-e en Amérique? Ne pouvaient-ils pas en cultiver la terre, étant libres? Que dirais-tu si dans une ruche tu voyais les abeilles réduites à l'esclavage par

d'oisifs bourdons qui se nourrissent de leurs travaux? N'accuserais-tu pas la nature d'injustice ? De quel œil Dieu voit-il donc les habitations de l'Amérique où des blancs paresseux forcent les noirs laborieux de leur fabriquer du sucre? Les législations de l'Europe ne valent pas celles des insectes.

DOM OZORIO.

Illustre Musulman, des motifs moins intéressés et plus sublimes que ceux de la politique portèrent les Espagnols à transporter les noirs dans leurs colonies : c'était pour les éclairer des lumières d'une religion pure. Car, Seigneur, si vous l'ignorez, les peuples de cette partie du monde sont plongés dans les ténèbres du paganisme.

Emfsael.

Puisqu'ils en voulaient faire des frères, pourquoi donc en ont-ils fait des esclaves? C'est pour empêcher les noirs de briser leurs

fers que votre religion les consacre. Vos prêtres, de concert avec les tyrans, menacent de l'enfer ceux qui ne baissent pas la tête sous leur joug. Votre religion livre aux démons ceux que votre politique abandonne aux bourreaux.

Hypocrites Européens ! Ainsi vous vous jouez de Dieu et des hommes. Sous le prétexte d'étendre votre religion, vous vous êtes faits les tyrans du monde. Quand vos vaisseaux marchands ont découvert un pays riche, ils y sollicitent un comptoir.

Est-il accordé? vous y envoyez des missionnaires qui pénètrent dans Tintérieur à la faveur du commerce. A force de présents ils obtiennent du souverain la permission de prêcher à ses sujets la soumission aux lois et la charité. Comme le prince et son peuple y trouvent ég-alement leur compte, vos prêtres ne tardent pas à s'y faire des prosélytes. Bientôt il s'élève des querelles entre votre religion et celle du pays. Alors vos vaisseaux de guerre arrivent, vos garde-magasins deviennent des soldats, vos comptoirs des forts, vos chapelles des Cathédrales, et vous finissez par renverser la religion et l'état qui vous ont reçus. C'est ainsi que vous vous êtes rendus maîtres d'une partie des côtes de l'Asie et de ses îles, et que vous avez tenté de vous emparer de la Chine et du Japon où votre nom est en horreur.

Voila comme vous en agissez avec les peuples riches; mais, si vous abordez chez un peuple pauvre, vous n'y faites pas tant de façons. Après qu'il vous a reçus de son mieux, vous ne manquez pas de planter sur le rivage un poteau avec une inscription par laquelle vous prenez possession de son pays au nom de votre Dieu et de votre prince. Si vous trouvez quelque inconvénient à expo-

ser votre injustice au grand jour, vous enfouissez le poteau pour le déterrer en temps et lieu comme un titre légitime. En cas de besoin, des miroirs, des

sonnettes, quelques bouteilles d'eau de vie couvrent votre usurpation du titre d'achat: après avoir enivré le souverain, vous dépouillez son peuple. C est par ces moyens que vous vous êtes emparés de l'Amérique et des côtes orientale et méridionale de r Afrique . Vous vous gardez bien d'en agir ainsi chez les puissances belliqueuses, car vous êtes tyrans avec les faillies, et faibles avec les tyrans. Vous rampez à Constantinople devant le Grand Empereur des fidèles. Ici nos consuls font mille bassesses pour les intérêts de votre commerce. Mais avec les peuples bons et simples de la Guinée, vous êtes des perfides. Dis moi : qu'ont fait aux Européens les pauvres noirs? Ils n'ont point de vaisseaux pour voguer dans vos mers ; ils n'envoient ni prêtres ni soldats pour subjuguer vos peuples; ils n'ont point bâti de forts sur vos côtes. Vous êtes d'autant plus coupables que votre religion, émanée de Dieu comme la nôtre, vous ordonne de traiter tous les liommes en frères.

Seigneur, on abuse des meilleures choses. Si nos missionnaires vont chez les peuples sauvages, c'est par le même motif que les prêtres de votre religion, afin de les amener au cvdte pur d'un seul Dieu.

Empsael.

Chrétien, tu oses comparer ta religion à celle du

Prophète? Nous n'avons point réduit à Fesclavag-e les peuples que nous avons domptés. Nous n'en forçons aucun de soumettre leur conscience à nos armes. Les Grecs, les Juifs, les Arméniens, les Cophtes, les Maronites exercent librement parmi nous la religion de leurs pères. Nos prêtres, après avoir répandu la lumière du Croissant dans les trois Arables et dans les îles de l'Asie n'en ont point subjugué les habitants. Réponds-moi, si tu peux.

Almiri.

Grand esprit! Mon maître est malade: ne l'afflig-ez pas.

Empsael, // Ahniri.

Pauvre noir, tu me parais d'un excellent naturel. {A Ozoï'io.) Parle, toi.

DoM OZORIO.

Seig-neur, je vous olfense en voulant me justifier.

Empsael.

Non, tu ne m'ofPenses pas. Ma relig-ion m'ordonne d'entrer en justification avec mon esclave. . . Parle. . . Tu te tais. J'ai promis, à celle à qui je ne peux rien refuser, d'ag-ir à ton ég-ard avec bonté. Je t'offre un moyen de rompre tes fers.

Almihi.

Glorieux Sultan, soyez mille fois béni. Oh ! mon pauvre maître, vous allez être libre.

Empsael.

Fidèle serviteur, tu ne me parles point de toi. Tu m'intéresses.

DoM OZORIO.

Seig-neur ! Comment puis- je rompre mes fers?

Empsael.

En embrassant ma religion.

DoM OZORIO.

Seigneur, je ne le puis. Je tiens à celle où je suis né.

Empsael.

Tu dois tenir à la meilleure. Ma religion est plus divine que la tienne, car elle est plus humaine. Elle nous défend de tenir nos frères dans les' fers. Il y a plus fl) ; si un de nos esclaves se marie, il n'est plus tenu de travailler pour son maître. Notre loi suppose aAec raison quil doit ses travaux à sa femme et à ses enfants. Tu vois quelle est plus que

(1) Voyez le Voyage de Maroc et d'Alger \)At\q-6 pères de la Trinité en 1724; ce sont eux-mêmes qui rapportent cet usage. iy-çte de Bernardin,)

la tienne conforme aux lois de la nature. Ouvre les yeux à la vérité.

Je ne peux renoncer à la relig-ion de mes pères.

Empsael.

Tu ne te refuses à la lumière que pour boire du vin et manger du porc.

DoM OzoHio.

Equitable Musulman, je tiens à ma religion par des sentiments plus naturels : c'est pour revoir ma patrie, mes amis, ma femme et mes enfants.

Empsael.

Les noirs que tu enlevais à l'Afrique n'avaientils pas aussi une patrie, des amis, des femmes et des enfants ?

DoM OZORIO.

Généreux Empsael, mettez un prix à ma liberté. Voyez ces bras faibles et décharnés, ces épaules écorchées du poids des fardeaux. Je suis vieux: je ne peux me faire à la servitude. Bientôt je mourrai dans vos fers sans utilité pour vous.

Empsael.

Je fais la guerre aux méchants, mais je n'en fais pas le commerce. Tu me donnerais quatre

boules d'or aussi grosses que celles de la mosquée dAbdul Mamen à Maroc que je ne te rendrais pas la liberté. Souffre le mal (jue tu as fait souffrir (1).

DoM OzoRio.

C'est la loi de mon pays qui est coupable, ce n'est pas moi. Je l'adoucissais autant qu'il m'était possible. J'étais allé moi-même acheter mes esclaves en Guinée afin de les transporter avec humanité sur mon habitation, où j'avais tâché de les rendre heureux
.

Almiri.

Il les rendait heureux : c'est la vérité; j'en jure par le soleil.

Empsael. (n>ec distraction.

Par le Soleil !... ô doux riva^-es de la Falémé !... (A l'esclave blanc, avec colère.) Comment! Tu étais habitant ? dans quel pays?... (Il répète avec attendrissement .)Vm' le soleil!

DOM OZORIO.

Dans l'île de Saint-Doming-ue.

Empsael, entrant en fureur.

A S'-Doming-ue ! habitant à S'-Domin^ue ! A ce

(1) Il parait qu"Abdul-Mamen fut le Roi de Maroc qui fit la conquête de Gago par un mariage, ainsi que nous l'avons rapporté. (Isote de Bernardin.)

nom, tout mon sang bouillonne. Mais je crois

reconnaître ce chien Comment t'appelles-tu?

ZoRAÏDE à Empsdel, d'ttii ton suppliant. Seigneur, souvenez-vous

Empsael, à Doni Ozorio.

Parle... parle, ou je te fais mourir sous le bâton.

DoM Ozorio.

Illustre Bâcha de la mer, je n'ai jamais pu vous offense:-. Je sortais de mon pays lorsque j'ai été pris par un de vos vaisseaux. J'habitais la partie méridionale de S'^-Domingue, où je suis connu par mon équité envers tous les hommes. J'en prends à té-

moin cet infortuné compagnon de mon sort. Je m'appelle Pedro Ozorio.

Empsael, en fureur.

Ozorio! Quoi! c'est toi? monstre, reconnais Pedro, ton ancien esclave! (Empsael s'avance vers Ozorio le cimeterre à la main et la fureur dans les yeux. Zoraïde jette un cri d'épouvante et fait quelques pas pour l'arrêter. Almiri se met au devant cV Empsael en découvrant sa poitrine et s' écriant .)

Almiri.

Frappez, Seigneur! frappez, mais épargnez

mon maître.

Empsael recule de surprise en voyant un soleil empreint sur la poitrine d'Almiri; il lui dit, d'un ton attendri:

Noir trop i^énéreiix ! quelle main maternelle imprima ce soleil sur ton cœur? dans quelle contrée de 1 Afrique es-tu né? Quel est ton nom?

Ressouvenir sacré de mon enfance et de mes parents! infortuné? parle. Comment te trouves-tu esclave de ce barbare? Ne t effraye point. Si ma patrie me crie vengeance contre lui. elle implore pour toi toute ma pitié!

Almiri.

Seig^neur. je suis né dans le pays de Bambouk, siu- les bords de la Fémelé. Je m'appelle Almiri. Je n'ai plus de patrie, plus de parents. Hélas! Il ne me reste qu un bon maître.

Empsael. découvrant sa poitrine.

Almiri! o mon cher Almiri! reconnais ton frère Badombi. I En même temps le cimeterre tombe des mains d'Empsael qui se jette dans les bras d'Almiri en lui disant avec tendresse: / o compai^non de mes plus innocentes années ! ô frère si reg-retté ! Quil m'est doux de te retrouver: de revoir en toi tous mes parents : de me rappeler les bords de la Fémelé autrefois si heureux ! /A ses gardes.) Qu'on lui ôte sa chaîne ! (^u on lui prépare un bain.

des habits comme les miens! Qu'on lui obéisse comme à moi ! c'est mon frère ! (Lei^ çfardes ôtetit les ferscrAlmiri, Empsacl le serre dans ses bras en le baignant de larmes. Il sort tout à coup de cet état d'attendrissenjent, en s'e'criant avec fureur:) Gardes, qu'on le saisisse! (Les gardes entourent Ozorio, le sabre levé'.) Qu'on apprête des tortures! qu'on fasse roug-ir des fers! voila le reptile qui a

allumé dans mon sang le feu de la veng-eance

Ozorio! Barbare Ozorio! En te revoyant, je revois tous les crimes des Espag-nols, mon frère enlevé, ma mère morte de douleur, mon pays brûlé, mon père ég-org-é. Je revois tout S'-Domingue: j'entends le bruit des fouets, les cris et les gémissements de

mes compatriotes Je vais te faire écorcher vif:

ta peau, suspendue sur le cap d'Aguer, cette vedette de l'Atlas, effrayera à jamais les Européens qui passent à sa vue pour faire les malheurs de l'Afrique.

ÂLMIRI.

o Badombi ! Ozorio me fut un père !

Empsael.

11 fut mon bourreau. Il périra.

ZOKAÏDE, troublée.

Cher époux, par le tombeau deMentia!

EmF'SAEL.

o amitié ! ô veng-eance ! amour 1 mon cœur ne peut suffire à vos transports! (A Zoraïcle.) Je ne peux voir la douleur ag-iter sur ton visage les traits de l'innocence. Retire-toi, tu me fais mourir.

Almiri.

o mon frère, ô Badombi, par le souvenir de nos premières années, par l'amour que vous me portez, ne me refusez pas la vie de mon maître. Lui seul ma consolé du malheur de vous avoir perdu. Le vaisseau qui me sépara de vous m'ayant amené dans l'île de Cuba, j'y fus acheté par un habitant, barbare comme tous les habitants européens. Après sa mort, je fus conduit avec les autres noirs sur la place publique pour y être vendu à l'encan. Pendant que, nu, j'étais exposé aux regards des maixhands, un Esjjagnol s'approcha de moi, me considéra, et m'acheta sans marchander. 11 m'amena à S'-Domingue dans son habitation, il m'éleva comme son fils. Ce bienfaiteur était Ozorio. Un jour, pénétré de ses bontés, je lui demandai pourquoi il m'avait préféré, dans Tîle de Cuba, à tous mes compagnons. Il me répondit : ^ j'avais un esclave marqué comme toi d'un soleil sur la poitrine ; je le traitai avec trop de rigueur ; il s'enfuit : je veux réparer en toi le

mal que je lui ai fait. » Plusieurs fois je le priai de me dire quel était le nom de cet esclave, mais il regardait le ciel en soupirant, et refusait de me réjjondre.

o coup étrange du sort ! Tu étais esclave dans la maison de ton frère, et tu as été élevé comme un fils dans celle de mon tyran. (Il le serre dans ses bras, et, le repoussant tout à coup avec fureur:) Il t'aura donc rempli de sa rage pour ta religion, pour ta patrie, pour moi-même?

Almiri, ai>ec tendresse.

o mon frère, mon amour pour ma patrie et pour vous est gravé dans mon cœur plus profondément que cette image du soleil empreinte sur ma poitrine par les mains de nos parents. (Il découvre sa poitrine.)

Empsael.

Jure-le moi par ce même soleil : n'es-tu pas devenu mon ennemi?

Almiri, versant des larmes.

Votre ennemi 1 moi qui vous ai tant regretté !

Zoraïde.

o Empsael ! (Elle se trouve mal, ses femmes

accourent ci la soutiennent . Enipsael s'approche (relie et In prend dans ses bras. Pendant ce temps dom Ozorio tombe à genoux et s'adresse à Empsael.)

DoM Ozorio.

Seig'iieur, j'ai mérité toute votre vengeance. Egaré par les lois de mon pays, je me suis écarté de celles de la nature. Mais il n'a pas tenu à moi de réparer mes injustices envers vous. A peine vous fûtes parti de S'-Doming-ue, que je vous cherchai dans toutes les Antilles espagnoles. Je rencontrai votre frère dans lile de Cuba. Il vous a dit comme j'en avais agi envers lui. Je désirais avant de mourir lui assurer de quoi vivre et lui rendre la liberté. Mais, comme la plupart des hommes, j'ai eu trop de temps pour faire le mal, et pas assez pour faire le bien. La providence qui vous fit mon esclave lorsque je pouvais faire votre bonheur, vous a mis à la tête du plus puissant empire de l'Afrique, et m'a rendu votre esclave k mon tour. Vengez-vous. Abrégez ce reste de jours en tout temps malheureux. La vie n'offre dans le passé que des repentirs sans le souvenir des bienfaits, et que des tourments pour l'avenir sans l'espoir de la liberté.

ZoRAÏDE, rei'C/ia/it à elle.

Empsael !

EmI'SAEL.

Ma chère Zoraïde !

ZoRAÏDE.

Esl-ce donc là cette bonté que vous m'aviez promise ? C'est donc moi qui aurai causé la mort de cet Européen en l'appelant en votre présence, (^uoi ! le premier mouvement de ma compassion lui serait plus funeste que la vengeance de toute votre vie? au nom de celui qui réserve une g-loire immortelle au mortel qui pardonne ! au nom de mon Dieu !

Empsael, (l'un ton atlendri .

Ton Dieu n'est pas celui des Européens, douce Zoraïde ! (Zoraïde tombe aux genoux d'Einpsael. Toutes ses femmes et Almiri s'y jettent aussi.)

ZOHAÏnE.

Cher époux, au nom de ce Dieu qui vous a comblé de gloire depuis tant d'années, et qui met dans ce moment un frère chéri dans vos bras et un ennemi repentant à vos pieds...

Empsael, relevant Zoraïde et la serrant dans ses bras. Et qui ma donné ma chère Zoraïde. o Zoraïde, ô Almiri, vous l'emportez. Ozorio, je te donne la vie et la liberté, retire-toi. (Almiri se Jette aux pieds d'Ozorio et lui détache ses fers.)

DOM OZOHIO.

Mag'iianime Musulman, j'en atteste cette providence qui rapproche quand il lui plaît les hommes des climats les plus éloignés, et qui punit tôt ou tard les tyrans par les moyens qu'ils ont le plus méprisés : à mon retour à S'-Domingue, je rendrai la liberté à tous mes noirs, et je leur dirai qu'ils en sont redevables à votre clémence envers moi.

Empsael.

Dis leur qu'ils en sont redevables à Zoraïde, et que je lui dois la plus grande de mes victoires.

DoM OzORlo, se retirant.

Seigneur, je leur apprendrai à bénir son nom, le vôtre, et celui d'Almiri.

Almiri.

Oh! le meilleur des frères, et la plus respectable des femmes! fil sort en accompagnant Dom Ozorio.)

SCÈNE SEPTIÈME

Les inèmes, après le dépari d' Ozorio el d'Almiri.

Zoraïde.

Cher époux, vous redoublez tout mon amour. Ce

seul bienfait vous rend le ministre des bontés de Dieu par toute la terre, et étend votre puissance bien au delà de celle d'un ministre de TEmpereur. Votre générosité envers cet esclave va faire dans une île éloignée le bonheur d'un grand nombre de vos compatriotes.

Empsael, d'an air rè<>>eur.

Cet Espagnol me trompe. Les hommes de son pays sont accoutumés à se faire servir. Ils mourraient de faim sur les bords mêmes de la Fémélé, s'il fallait travailler. Gomment donc fera celui-ci pour vivre sans esclaves à S'^-Domingue? Oh, il me trompe encore.

ZoRAÏDE, avec vivacité.

Seigneur, il fera comme en France. Celui qui y est propriétaire d'une terre en partage les fruits avec ceux qui la cultivent. Ah ! si vous connaissiez mon pays, et ce qu'y peut la liberté !

Empsael, d'un ton pénétré.

Tu me parais bien attachée à ton pays. Si j'étais le commandeur des fidèles, il serait bientôt à toi. Je mettrais dans ton parc des îles, des fleuves, et des ports de mer

ZoRAÏDE.

Un petit arbrisseau de ma patrie est pour moi un assez grand paysage.

Empsael.

Je te donne toute cette terre, depuis les sommets de TAtlas jusqu'aux bords de la mer. Fais-}' des campag-nes semblables à celles de la France.

Qu'en ferais-je avec des esclaves? Cet espagnol à qui vous avez pardonné va faire un paradis de son pays avec des hommes libres.

Empsael pensif.

11 le pourra: ce sont des noirs. Si je donnais la liberté à des blancs, ils en abuseraient.

ZoRAÏDE.

Ozorio, en la recevant de vous, est devenu meilleur. Le misérable seul est méchant. L'homme heureux est bon. o Empsael, je voudrais vous rendre heureux comme un Dieu, en vous entourant d'hommes heureux par vos bienfaits.

Empsael, (H>ec tendresse.

Ghèx'e Zoraïde ! en me rendant moi-même plus heureux, sans doute tu me rendras meilleur. Oui, je sens qu'il est plus doux de

faire naître l'amour que la terreur dans le cœur des hommes. J'ai trop vécu pour la vengeance. Le temps approche où les

lois des états et des relig-ions ne peuvent justifier aucun homme envers l'auteur de la nature d'en avoir violé les lois envers ses semblables. Entreprendre sur leur liberté, c'est entreprendre sur la meilleure portion de leur vie. Je l'ai éprouvé par moi-même. — Ame de ma vie, ma souveraine, je te donne avec tout ce terrain que j'embellirai pour toi, la liberté de mes esclaves. Fais-v une imaee de ta patrie, afin que tu en perdes à jamais le regret.

ZoRAÏDE, le serrant dans ses bras.

o le plus magnanime des hommes! cher époux, j'en ferai une image de la vôtre. Je planterai auprès de cette chaumière le calebassier de la Guinée, et j'apprendrai avec mes compagnes les chants et les danses de la Fenielé en l'honneur du Soleil, afin de vous rappeler les jours heureux de votre enfance.

Empsael, açec tendresse.

Près de toi, je les préférerai à ceux de ma gloire. — (Avec dignité.) Je veux aussi m'occuper de tes plaisirs. Oublie ton ingrate patrie. L'Afrique vaut mieux que l'Europe. Je veux rassembler dans tes domaines les richesses de toutes les parties du monde. J entourerai les sommets glacés de l'Atlas des arbres du Nord, ses coteaux des vergers de la France et de 1 Italie. Je veux que la canne à sucre, le cacao de l'Amérique, le café et jusqu'aux

épiceries de l'Asie descendent le long- de ses ruisseaux dans ses plaines brûlantes jusqu'à la mer, et attirent sur ces rivag-es déserts les négociants de toutes les nations. Ainsi je ferai tomber

l'odieuse traite des noirs en Afrique et leur esclavage en Amérique.

ZoRAÏDE.

Cher époux, le ciel qui vous inspire des projets si humains les bénira.

Empsael.

Annonce la liberté à mes esclaves pour leur en augmenter le prix. — Gardes, qu'on les fasse tous venir.

SCENE HUITIEME

Les mêmes. Deux gardes sortent.

ZoRAÏDE.

Grâce aux bontés d'Empsaël, chères compagnes, vous êtes libres. Chacune de vous peut retourner dans sa patrie. Nous vous en donnerons les moyens.

Dalton, ai^ec une Joie vive.

Ah ! je re verrai l'Angleterre.

ZoRAÏDE, aux autres femmes qui baissent la tête.

Gomment! Cette nouvelle qui doit vous combler de joie vous attriste?

Margueritte.

J'aime mieux trouver le bonheur près de vous que la fortune dans mon pays.

ROSA ÂLBA.

Qu'ai-je à faire dans le mien ? L'Inquisition y trouble toutes les familles. J'aime mieux vivre libre près de vous.

Petrowna.

Et moi, je redeviendrais esclave en Russie ! J'aimerais encore mieux rester la vôtre, bonne Zoraïde !

Rosa Alba.

Généreux Empsaël, divine Zoraïde, nous voulons toutes vivre et mourir avec vous.

Toutes, excepté Dalton.

Oui, oui, — avec vous, avec vous.

SCÈNE NEUVIÈME

On voit ari'iver une troupe d'esclaves mêlés de femmes et d'enfants conduits par Achmet et Annihal. Ils sont suivis de Januario, de Williams, de Jacob, de Balahou, du père Jeronimo, de Benezet, d'Almiri et de Dom Ozorio. Ils se rangent à droite et à gauche.

Empsael. à ses gardes.

Gardes, délivrez ces Européens de leurs fers. x\mis, vous devez votre liberté à Zoraïde.

ZORAÏDE

Grâce aux bontés d'Empsael, chacun de vous peut retourner dans sa patrie, ou la retrouver ici en cultivant un terrain à son choix depuis les sommets de l'Atlas jusqu'aux bords de la mer. Il y peut joindre la main dune compagne, et y suivre la religion de ses pères. Vos âmes sont libres comme vos personnes. (Les esclaves crient Vive Empsael, Vive Zoraïde. Les f/ardes détachent leurs fers.)

Jeronimo.

Grand ministre, recevez mes hommag-es. Je sens que la liberté de l'âme est encore plus sacrée que celle du corps. Elle est le premier droit de l'homme.

Empsael.

Tout homme ne doit compte de son âme qu à Dieu et à Tobjet qu'il aime. (Il ref/arde temlreinent Z or aide.)

ÂCHMET.

Empsaël, je reconnais une providence dans la prise de votre ennemi.

Reconnais la aussi dans le retour de mon frère.

Jacob.

Seig-neur, la vente de vos esclaves vous aurait valu beaucoup d'argent, mais, maintenant qu'ils sont libres, leurs travaux vous

en l'apporteront encore davantage.

Empsael.

11 me suffît de leur reconnaissance.

Be.nezet.

Puisque Lu n'as plus d'esclaves, je viens augmenter le nombre de tes amis. Voici les plantes dont je voulais faire l'essai en Guinée. Tu mérites d'en enrichir ton domaine. Que tes nouveaux amis les cultivent dans la joie. Qu'ils vivent inconnus et heureux dans ces retraites, comme les habitants de plusieurs petites républiques de l'Atlas.

Empsael à Zoraïde.

Zoraïde, c'est un sag-e, dont la vertu ma disposé à la clémence, où ton amour m'a déterminé. Il est de ton pays. (A Bcnezef.) Benezet, j'accepte tes dons avec reconnaissance. Je veux nettoyer la ville des Lions de ses bêtes féroces, et y établir mes nouveaux amis. C'est parmi eux que je viendrai chercher le repos loin de la cour entre mon épouse et mon frère.

Balabou.

Mon maître, j'en ferai de bons musulmans. Je ne vous demande d'autre récompense qu'un hermitage auprès du tombeau de Mencia.

Empsael.

Sois tranquille, j'augmenterai tes gages. C'est moi qui veux un hermitage auprès du tombeau de Mencia. Puisse ma cendre,

réunie un jour à celle d'Almiri et de Zoraïde y reposer en paix, et y être invoquée par les infortunés de toutes les religions.

Benezet.

La première de toutes est l'amour de Dieu et des hommes. Puisse-t-elle réunir un jour toutes les nations, et ne faire du genre humain qu'une famille.

Zoraïde.

Puisse ma patrie lui en donner l'exemple. o

EMPSAEL ET ZORAÏDE SIS

mon Dieu, répandez sur elle les faveurs dont vous nous comblez. (Les esclaves détachés apportent leurs fers aux pieds d'Empsael et de Zoraïde. Ils se prosternent à leurs pieds, en criant par trois fois: Vive Empsaël, Vive Zoraïde.)

Empsael, ém/i, aux esclaves.

Amis, levez-vous. (A Zoraïde qu'il embrasse.) Je te dois tout mon bonheur.

Zoraïde à Empsaël.

Vous comblez le mien. — Célébrons un jour aussi fortuné par des chants et par des danses. (A Roza Alha.) Chantez-nous la chanson que vous aviez commencée tantôt.

RosA Alba.

Je tremble de joie. (Pendant qu'elle arrange sa guitare, assise au bas de la colline, Empsaël et Zoraïde montent à la chaumière . Bénezet et Balabou, Jeronimo et le Juif Portugais, Almiri et Dom Ozorio, s'asseoient sur les roches en dehors. Annibal donne la main à l'Anglaise, Achmet à une femme noire, Williams à Margueritte, Januario à Petroivna. Les gardes noirs se mêlent avec les esclaves. Tous ensemble, se tenant par la main, forment une danse ronde autour de la colline, en chantant le refrain de la chanson suivante. A la fin

Univers»fcf§"

BIBLIOTHECA

Oftaviens't»

de la chanson, les personnages qui sont assis se lèvent et se joignent au cercle de danse en chantant « Zoraïde, Enipsael, par vos bienfaits ■»).

RoSA Â.LBA assise sur un rucher an bas de la chaumière chante les paroles suivantes en s'accompagnant de sa guitare:

L'homme noir ou l)lanc est sur terre L'enfant de la divinité.

Au ciel c'est déclarer la guerre D'attenter à sa liberté.

o Empsaël, par vos bienfaits Dans nos cœurs vivez à jamais.

Les monuments de la victoire Ne rappellent que des forfaits.

Nous ne conservons la mémoire Que des biens qu'on nous a faits.

O Empsael par vos bienfaits. . . .

La gloire passe comme une onde, Mais la bonté s'élève aux cieux. Les héros sont l'efFroy du monde, Les bienfaiteurs en sont les dieux.

O Empsael par vos bienfaits. . . .

Prés et vallons par l'esclavage Sont frappés de stérilité :

Le roc se couvre de feuillage

Sous les lois de la liberté.

O Empsael par vos bienfaits. . . .

Depuis la Neva jusqu'au Tibre Que de brillants mais vains travaux.

L'Atlas seul sous une main libi'e Produira tous leurs végétaux.

o Empsael par vos bienfaits. . . .

Par vous vivant dans l'abondance, Environnés d'enfants chéris, Dès l'âge de leur innocence Par eux vos noms seront bénis.

Zoraïde par vos bienfaits Dans nos cœurs vivez à jamais.

Sans l'amour il n'est point de charmes, Sans la liberté point d'amours.

Vous avez banni nos alarmes Nous vous devrons nos heureux jours.

Zoraïde par vos bienfaits. . . .

Sources et licence

Texte : https://archive.org/details/empsaeletzorad00sain. Domaine public ; numérisation mise à disposition par Internet Archive. Mise en forme : li-regratuitement.com. Tout ce que nous ajoutons reste libre.